

## **PARLONS-EN !**

**Dialogues entre parents et enfants sur la vie et le quotidien**

*Oscar Brenifier*



**Alcofribas Nasier**

## 1) POURQUOI MENT-ON ?

### Dialogue

*Julie revient du collège, elle n'est pas de bonne humeur. Elle est furieuse parce que sa meilleure amie lui a menti.*

**Julie :** « C'est incroyable, elle m'a raconté n'importe quoi ! Elle me faisait croire qu'elle n'était pas venue me voir parce que ses parents ne voulaient pas, mais en fait c'est parce qu'elle était chez Magali. Je pensais que c'était ma copine. Eh ben dis donc !

**Le parent :** Est-ce que tu ne mens pas aussi, toi, de temps à autre ?

**Julie :** Oui mais pas comme ça !

**Le parent :** Mais tu mens parfois ?

**Julie :** Comme tout le monde !

**Le parent :** Alors si tout le monde ment, pourquoi ça t'énerve tant ?

**Julie :** Oui, mais là, quand même, elle exagère !

**Le parent :** As-tu essayé de comprendre pourquoi elle t'a menti ?

**Julie :** Non, j'étais trop énervée.

**Le parent :** Essaie quand même, maintenant, histoire de voir.

**Julie :** Je ne sais pas moi ! Elle ne voulait pas que je sache qu'elle était chez Magali.

**Le parent :** Et pourquoi donc ?

**Julie :** Parce qu'elle savait que je voulais qu'elle vienne me voir.

**Le parent :** Et ça t'aurait fait de la peine ?

**Julie :** Ça c'est clair ! Complètement !

**Le parent :** Tu vois bien que c'est ton amie, elle a menti pour ne pas te faire de la peine, elle avait une bonne intention.

**Julie :** Ah non, ça c'est trop facile ! En fait elle voulait juste se cacher, parce qu'elle avait trop peur que je me fâche.

**Le parent :** Alors elle ment à cause de toi, parce que tu lui fais peur !

**Julie :** C'est ça, oui.... Puis quoi encore !

**Le parent :** Et toi, l'autre jour, quand tu m'as menti, c'était pourquoi ?

**Julie :** Quand ça ?

**Le parent :** Quand tu m'as dit qu'on ne t'avait pas rendu les résultats du contrôle de maths.

**Julie :** Ah oui, c'est rien, ça. Je te l'aurais dit de toute façon.

**Le parent :** Peut-être, mais pourquoi as-tu menti ?

**Julie :** Ce n'était pas vraiment un mensonge. Le prof, normalement, il ne devait pas les rendre ce jour-là. Et puis, si je te l'avais dit, tu ne m'aurais pas laissé sortir avec mes copines.

**Le parent :** Donc tu m'as menti pour avoir ce que tu voulais !

**Julie :** Franchement, ce n'est pas bien grave ! Et toi, tu me dis bien de mentir, quand tu veux que je dise à Roger que sa peinture est jolie, alors que je la trouve nulle, et toi aussi d'ailleurs.

**Le parent :** Oui, mais il est petit, et il faut l'encourager !

**Julie :** Peut-être, mais c'est un mensonge quand même !

**Le parent :** Oui, mais tu sais, un mensonge, tout dépend aussi de pourquoi on le fait. Si ce n'est pas pour abuser de quelqu'un, ce n'est pas vraiment un mensonge !

**Julie :** Ben, c'est quoi alors ?

**Le parent :** Ça s'appelle un mensonge blanc, quand on fait cela pour encourager quelqu'un, ou ne pas le décourager.

**Julie :** Oui, mais c'est un mensonge quand même.

**Le parent :** Si tu veux, mais enfin, toute vérité n'est pas bonne à dire. Surtout elle risque de faire de la peine à quelqu'un, ou lui faire du mal, comme lorsqu'une personne est très malade, ou fragile psychologiquement.

**Julie :** Peut-être, mais toi tu n'es pas malade et d'habitude tu n'aimes pas qu'on te mente. Tu te fâches parfois contre moi quand je mens.

**Le parent :** C'est vrai. Parce que dans une famille, on doit pouvoir se faire confiance, sinon, cela serait terrible.

**Julie :** Eh ben, les amis aussi on doit pouvoir leur faire confiance, non ? Donc j'ai raison d'être fâchée contre ma copine, tu vois bien !

**Le parent :** Peut-être. Mais enfin, dans la société, le plus difficile c'est de ne pas mentir, parce que c'est comme cela qu'on évite les conflits. Si on disait à tout le monde ce que l'on pensait d'eux, tu vois le tableau !

**Julie :** Là dessus, t'as bien raison, j'aime autant pas trop savoir ce que les autres disent de moi en cachette !

**Julie :** « C'est incroyable, elle m'a raconté n'importe quoi ! Elle me faisait croire qu'elle n'était pas venue me voir parce que ses parents ne voulaient pas, mais en fait c'est parce qu'elle était chez Magali. Je pensais que c'était ma copine. Eh ben dis donc !

**Le parent :** Est-ce que tu ne mens pas aussi, toi, de temps à autre ?

**Julie :** Oui mais pas comme ça !

**Le parent :** Mais tu mens parfois ?

**Julie :** Comme tout le monde !

**Le parent :** Alors si tout le monde ment, pourquoi ça t'énerve tant ?

**Julie :** Oui, mais là, quand même, elle exagère !

**Le parent :** As-tu essayé de comprendre pourquoi elle t'a menti ?

**Julie :** Non, j'étais trop énervée.

**Le parent :** Essaie quand même, maintenant, histoire de voir.

**Julie :** Je ne sais pas moi ! Elle ne voulait pas que je sache qu'elle était chez Magali.

**Le parent :** Et pourquoi donc ?

**Julie :** Parce qu'elle savait que je voulais qu'elle vienne me voir.

**Le parent :** Et ça t'aurait fait de la peine ?

**Julie :** Ça c'est clair ! Complètement !

**Le parent :** Tu vois bien que c'est ton amie, elle a menti pour ne pas te faire de la peine, elle avait une bonne intention.

**Julie :** Ah non, ça c'est trop facile ! En fait elle voulait juste se cacher, parce qu'elle avait trop peur que je me fâche.

**Le parent :** Alors elle ment à cause de toi, parce que tu lui fais peur !

**Julie :** C'est ça, oui.... Puis quoi encore !

**Le parent :** Et toi, l'autre jour, quand tu m'as menti, c'était pourquoi ?

**Julie :** Quand ça ?

**Le parent :** Quand tu m'as dit qu'on ne t'avait pas rendu les résultats du contrôle de maths.

**Julie :** Ah oui, c'est rien, ça. Je te l'aurais dit de toute façon.

**Le parent :** Peut-être, mais pourquoi as-tu menti ?

**Julie :** Ce n'était pas vraiment un mensonge. Le prof, normalement, il ne devait pas les rendre ce jour-là. Et puis, si je te l'avais dit, tu ne m'aurais pas laissé sortir avec mes copines.

**Le parent :** Donc tu m'as menti pour avoir ce que tu voulais !

**Julie :** Franchement, ce n'est pas bien grave ! Et toi, tu me dis bien de mentir, quand tu veux que je dise à Roger que sa peinture est jolie, alors que je la trouve nulle, et toi aussi d'ailleurs.

**Le parent :** Oui, mais il est petit, et il faut l'encourager !

**Julie :** Peut-être, mais c'est un mensonge quand même !

**Le parent :** Oui, mais tu sais, un mensonge, tout dépend aussi de pourquoi on le fait. Si ce n'est pas pour abuser de quelqu'un, ce n'est pas vraiment un mensonge !

**Julie :** Ben, c'est quoi alors ?

**Le parent :** Ça s'appelle un mensonge blanc, quand on fait cela pour encourager quelqu'un, ou ne pas le décourager.

**Julie :** Oui, mais c'est un mensonge quand même.

**Le parent :** Si tu veux, mais enfin, toute vérité n'est pas bonne à dire. Surtout elle risque de faire de la peine à quelqu'un, ou lui faire du mal, comme lorsqu'une personne est très malade, ou fragile psychologiquement.

**Julie :** Peut-être, mais toi tu n'es pas malade et d'habitude tu n'aimes pas qu'on te mente. Tu te fâches parfois contre moi quand je mens.

**Le parent :** C'est vrai. Parce que dans une famille, on doit pouvoir se faire confiance, sinon, cela serait terrible.

**Julie :** Eh ben, les amis aussi on doit pouvoir leur faire confiance, non ? Donc j'ai raison d'être fâchée contre ma copine, tu vois bien !

**Le parent :** Peut-être. Mais enfin, dans la société, le plus difficile c'est de ne pas mentir, parce que c'est comme cela qu'on évite les conflits. Si on disait à tout le monde ce que l'on pensait d'eux, tu vois le tableau !

**Julie :** Là dessus, t'as bien raison, j'aime autant pas trop savoir ce que les autres disent de moi en cachette !

## ANALYSE

On pourrait presque définir l'humain comme l'animal menteur. D'une part parce qu'il est doté d'une parole consciente et délibérée, d'autre part parce qu'il peut inventer la réalité. Il existe deux formes au mensonge : par commission, en affirmant ce qui n'est pas, ou bien par omission, en ne disant pas ce qui est, bien que le second soit communément ignoré comme forme de mensonge : il est tellement commode ! Dans les deux cas, le mensonge peut s'effectuer sous forme totale ou partielle. Mais il est toujours volontaire, avec l'intention de tromper autrui, de le manipuler, pour de mauvaises ou de bonnes raisons. Un exemple de cette dernière est le fameux mensonge blanc, que l'on dit bien intentionné.

Quoi qu'il en soit, ceci implique que pour mentir, il faille connaître la vérité : on ne peut pas mentir par ignorance. À moins que cette ignorance soit une forme de déni, entre conscience et inconscience, car la frontière est ténue entre ces deux dimensions de l'esprit. La mauvaise foi finit parfois par atteindre celui qui l'engendre, au point que l'on peut à la longue ou par nécessité réussir à croire à ses propres mensonges, et oublier la vérité. Pourquoi ment-on, et si souvent ? Tout d'abord pour se défendre, lorsqu'on se sent menacé, ou accusé. C'est le moyen le plus facile d'échapper au danger. Puis, pour se fabriquer une image. Car l'être humain n'est pas uniquement ce qu'il est, mais aussi ce qu'il voudrait être, ce qu'il aspire à être. Or il est facile ou tentant de confondre l'espoir et la réalisation, l'idéal et le normal, le phantasme et la réalité. Ensuite, pour s'amuser, par instinct de jeu. En ce sens, la plaisanterie est une forme de mensonge, par le biais d'un déguisement de la vérité. L'ironie en est une forme classique, quand bien même l'intention est de rendre la vérité visible : elle sert facilement à se protéger d'autrui et de la vérité par le biais de la distance. Par jeu, on peut construire un mensonge qui finit par oublier son statut de fabrication. De la même manière, la rhétorique et les formes littéraires peuvent par glissements subreptices finir par noyer la vérité. Là se trouve d'ailleurs la différence entre le menteur et le mythomane : le premier reste conscient que son mensonge est mensonge, le second l'oublie, parce qu'il s'attache trop à sa création, ou parce qu'il en a trop besoin.

## 2) POURQUOI FLEURIT-ON LES TOMBES ?

### Dialogue

*Martin est avec sa famille au cimetière où est enterré son grand-père, pour leur visite annuelle de la Toussaint.*

**Martin :** Dis papa, pourquoi on met des fleurs sur la tombe de grand-père ? Il ne va pas en profiter puisqu'il est mort.

**Le père :** D'une certaine manière, c'est absurde, mais en même temps, on ne peut pas faire comme s'il n'avait jamais existé. Il faut bien qu'on montre qu'il est encore dans nos cœurs, qu'on ne l'oublie pas.

**Martin :** Comme s'il vivait toujours ?

**Le père :** En quelque sorte.

**Martin :** Et on peut vivre pour l'éternité comme cela, si l'on se rappelle de nous.

**Le père :** Oui, mais regarde aussi toutes ces tombes où il n'y a rien, elles s'effondrent, personne ne s'en occupe. Un jour, on finit par être oublié.

**Martin :** Tante Léa dit que lorsque l'on meurt, notre âme s'échappe de notre corps, car elle ne peut pas mourir.

**Le père :** Tante Léa est croyante. Pour elle, il n'y a pas que le corps qui compte, c'est même le moins important. Elle prie souvent et elle espère aller au paradis lorsqu'elle mourra, pour être auprès de Dieu.

**Martin :** Mais toi, tu ne crois pas cela ?

**Le père :** Je ne sais pas. Personne n'est jamais revenu de chez les morts pour nous dire ce qui se passe vraiment. Alors je suis dans le doute, mais je crois quand même que tout s'arrête à la mort.

**Martin :** Pourtant, tu viens au cimetière offrir des fleurs à ton père qui est mort !

**Le père :** C'est un peu contradictoire, en effet. Mais c'est une sorte de rituel, et je le fais aussi pour toi et ta sœur.

**Martin :** Comment cela ?

**Le père :** Tu ne t'en rends peut-être pas encore compte, mais on a besoin de racines. Savoir que l'on vient de quelque part, que nous ne sommes pas seul, que notre existence appartient à une grande chaîne humaine. On se sent moins seul, cela donne du sens à notre existence.

**Martin :** C'est un peu compliqué, mais je vois ce que tu veux dire. Comme cela, on a moins peur de mourir. Ce n'est pas un peu pour cette raison que tu as des enfants ?

**Le père :** C'est une drôle de manière de voir les choses, mais dans le fond, tu n'as pas tort. On continue un peu à vivre à travers ses enfants.

**Martin :** Oui, et c'est pour ça que ça t'énerve lorsque je ramène des mauvaises notes ! Des fois, j'ai l'impression que mes notes sont pour toi.

**Le père :** Là, tu exagères ! Mais je disais parfois la même chose de mon père.

**Martin :** Comme mon copain Louis : son père veut absolument qu'il soit un champion de tennis. Comme cela il sera célèbre et on ne l'oubliera jamais.

**Le père :** On dit que les héros sont immortels, car on se souvient d'eux, dans les livres, au cinéma.

**Martin :** Ce que je me demande, c'est pourquoi on a peur de la mort, s'il n'y a plus rien.

**Le père :** C'est surtout l'inconnu qui nous fait peur : on ne sait pas ce qui se passe, et cela nous inquiète.

**Martin :** Pourtant, on voit bien ce qui se passe : le corps se décompose.

**Le père :** Dans le fond, je crois que cette vérité est trop dure. On veut survivre à tout prix, alors on espère toujours qu'il y aura autre chose. On se dit que la vie ne peut pas finir juste comme ça !

**Martin :** En même temps, peut-être que la vie est plus intéressante parce qu'elle ne dure pas toujours.

**Le père :** C'est difficile à accepter, mais c'est sans doute vrai.

## ANALYSE

Le problème de la mort touche tous les êtres vivants. Il s'agit de l'interruption définitive des processus physiologiques permettant à un organisme de se perpétuer, la cessation des fonctions vitales telles la nutrition, la respiration et la reproduction, et en général la décomposition des structures anatomiques. Tout comme la naissance, la mort est une des caractéristiques spécifiques des êtres vivants. Mais la définition de ce principe mortifère pose divers problèmes : certains généraux, certains plus spécifiquement humains. Par exemple, on parle de la naissance et de la mort des étoiles, bien que celles-ci ne soient pas de nature biologique, terminologie dont on pourra questionner la validité. De même lorsque l'on considère que l'univers tout entier est un être vivant. Ensuite, certaines cellules sont déclarées immortelles parce qu'elles peuvent engendrer un nombre illimité de cellules filles, ce qui est en général le cas des organismes unicellulaires qui se reproduisent par bipartition. Et chez les êtres vivants supérieurs, on distinguera la mort cérébrale, qui indique l'interruption de l'activité du cerveau, de la mort clinique, qui indique l'interruption de l'activité cardiaque et circulatoire. Tout cela pour montrer que la mort n'est pas une évidence.

Chez l'humain, espèce qui se caractérise par la conscience, ainsi que par le désir et la capacité de contrôler la réalité du monde, la mort n'est plus simplement une fatalité. Sur le plan pratique, l'homme peut repousser l'échéance de la mort : le développement de la médecine et du niveau d'hygiène a considérablement allongé la durée de vie. Par la cryogénie, l'être humain peut indéfiniment prolonger son existence sous une forme d'hibernation. Mais aussi, l'euthanasie, l'avortement et le suicide permettent de raccourcir délibérément la vie, sans autre finalité que de contrôler la durée de l'existence. Sur le plan symbolique, l'humain est le seul animal qui enterre ses morts, ou qui les brûle, cérémonies de fin de vie qui sont censées accorder une forme d'éternité à la personne ou à son âme. Résurrection des corps à la fin des temps, retour au feu originel, passage dans l'au-delà, métempsychose, sont autant de concepts religieux qui permettent de relativiser ou d'annihiler la mort. Quelques autres principes le permettent aussi. Le culte du souvenir, qui perpétue la personne à travers ses descendants, la production artistique, à travers une œuvre, la célébrité, à travers la mémoire collective. Ainsi que l'identification à l'humanité, qui permet de penser que toute vie laisse inmanquablement des traces indélébiles. Même le principe existentiel libère l'homme de la mort, en affirmant que cela ne l'affecte en rien, puisqu'une fois mort, il n'existe plus.



### 3) QUI NE RESPECTE PAS L'AUTRE ?

#### Dialogue

**La mère :** Lucas, peux-tu enlever tes affaires et mettre la table pour le déjeuner ?

*Lucas ne répond pas à sa mère et continue à écrire sur son carnet.*

**La mère :** Lucas, pour la dixième fois, peux-tu enlever tes affaires et mettre la table pour le déjeuner !

**Lucas :** Bon, ça va, ça va ! D'abord ça ne fait pas dix fois, mais deux fois que tu me le demandes. Faut pas exagérer non plus !

**La mère :** Mais c'est tout le temps comme ça ! J'ai l'impression de parler à un mur !

**Lucas :** Dans le genre mur, t'es pas mal non plus. Quand tu demandes quelque chose, il faut que ça soit tout de suite, dans la seconde, sinon tu t'énerves. Je ne sais pas, mais ça pouvait attendre deux minutes pour mettre la table. Le temps que je finisse ce que je faisais. En plus je ne vois pas pourquoi c'est toujours à moi que tu demandes et pas à ma sœur.

**La mère :** Dis donc, ce n'est pas à toi que j'ai demandé d'aller chercher du pain et de passer à la poste ce matin !

**Lucas :** Ah ! Et puis ce n'est même pas la peine. Ça sert à rien de discuter avec toi ! Tu ne comprends rien !

**La mère :** Je t'interdis de me parler sur ce ton ! Tu m'entends !

*Lucas ne répond pas. Il commence rageusement à ranger ses affaires et à mettre la table tandis que sa mère s'affaire dans la cuisine.*

*Après un instant de silence, la mère revient.*

**La mère :** Bon, je suis d'accord que je m'énerve un peu vite. Mais puisque tu le sais, pourquoi ne fais-tu pas un effort pour me faire plaisir ?

**Lucas :** Je fais des efforts, j'en fais tout le temps, mais tu ne les vois pas. Tout ce que tu vois, c'est ce qui ne te plaît pas. C'est fatigant à force. Tu ne cherches pas vraiment à me faire plaisir non plus.

**La mère :** Eh ! Il n'y a pas qu'avec moi que tu te fâches. Avec ta sœur aussi, et pas plus tard que ce matin.

**Lucas :** Elle, de toute façon !

**La mère :** Comment ça elle, elle a autant de droits que toi ! Même avec ton père tu te comportes comme cela.

**Lucas :** C'est ça ! Et comme d'habitude, c'est moi qui ai tous les torts.

**La mère :** Personne ne dit que tu as tous les torts, mais tu admettras que tu n'es pas très drôle en ce moment. Tu es tout de même très susceptible.

**Lucas :** Eh bien justement, si je suis susceptible en ce moment, pourquoi on ne me lâche pas un peu, au lieu de s'énerver avec tout ce que je fais.

**La mère :** C'est peut-être à toi de faire un effort et d'être moins susceptible. Si on faisait tous ça, ce serait l'enfer.

**Lucas :** Tu te souviens le mois dernier, tu étais triste de savoir que ta meilleure amie était gravement malade, papa nous a demandé de faire un effort pour ne pas te contrarier. Pourquoi ne faites-vous pas cela avec moi ?

**La mère :** C'est une question de respect. Tu n'as pas le droit d'être insolent avec tes parents, ni d'ailleurs d'être désagréable avec tes proches.

**Lucas :** Tu vois, je te demande de me comprendre, et toi, comme d'habitude, tu me fais la morale. Comme ça, tu as toujours raison !

**La mère :** Mais si tu as des soucis, tu n'as qu'à en parler.

**Lucas :** Et si je n'ai pas envie de parler de ce qui me regarde ?

**La mère :** Alors ne t'étonne pas de ne pas être compris.

**Lucas :** Je ne veux pas être compris, je veux juste être respecté.

**La mère :** Ah bon ! Et qu'est-ce que ça veut dire pour toi, ce respect ?

**Lucas :** C'est accepter que j'ai des droits, comme n'importe qui.

**La mère :** Tu ne penses pas que c'est plutôt se soucier un peu des autres, pour que tout se passe bien et que chacun trouve sa place.

**Lucas :** Le respect, c'est qu'on laisse l'autre faire ce qu'il veut.

**La mère :** Et le respect, ça marche dans les deux sens, non !

**Lucas :** Et c'est toujours moi qui dois commencer...

## ANALYSE

Vivre ensemble n'est pas toujours facile, que ce soit en famille, au travail ou dans la société. Certes, quel que soit le groupe de référence, nous avons des intérêts communs, des buts communs, des caractéristiques communes, etc. Mais malgré ces divers points communs qui devraient nous rassembler, nous rencontrons au quotidien bien des différences et des divergences qui sont sources d'indifférence, de tensions ou de conflits, même chez les êtres les plus proches de nous. D'ailleurs il nous semble parfois que c'est avec ceux qui sont les plus proches de nous que nous nous disputons le plus, ce qui est à peu près logique : la promiscuité entraîne nécessairement des formes de divergence, ou bien la répétition entraîne l'irritation. D'une part parce qu'une fréquentation continue augmente les possibilités conflictuelles. Nous prenons plus encore conscience de nos oppositions. D'autre part parce que nous avons tous certaines attentes dans nos rapports à autrui, mais les attentes d'autrui ne correspondent pas toujours aux nôtres. D'autant plus que l'âme humaine est très variable, que selon les moments nos désirs fluctuent, or il est moins que sûr que les désirs de ceux qui nous entourent varient aux mêmes rythmes et sur les mêmes modes. Ensuite, nous souhaitons souvent des choses contradictoires, et nous ne saurions espérer qu'autrui se retrouve plus clairement que nous dans la confusion de nos contradictions.

Par exemple, on voit couramment chez les adolescents un désir à la fois d'indépendance et de présence de la part de leurs parents. Ou encore il est courant parmi ceux qui demandent du respect de la part d'autrui d'être peu respectueux envers ce même autrui. Les fervents partisans de la loi et de l'ordre pensent périodiquement se trouver eux-mêmes au-dessus de ce type de contingence. Quant aux amoureux qui se querellent si facilement, c'est sans doute parce qu'ils demandent plus à être aimé que d'aimer, et se retrouvent entre eux sur un terrain de concurrence.

La multiplicité de nos craintes, de nos désirs et de nos espoirs est sans doute à la fois le moteur du vivre ensemble et son principal obstacle. Et même lorsque la raison prend le dessus, quand bien même elle atténue sérieusement les tensions, elle nous fait entrevoir des positions irréductibles qui entraînent des rigidités porteuses de conflits.

#### 4) POURQUOI TU NE DONNES RIEN AU MONSIEUR ?

##### Dialogue

*Lucille fait les courses avec son père ; ils discutent tout en marchant.*

**Lucille :** Dis papa, regarde le monsieur qui est par terre. Pourquoi tu ne lui donnes rien ?

**Le père :** Tu as vu le nombre de personnes que l'on rencontre dans la rue qui mendient ! On ne peut pas faire la charité à tout le monde quand même.

**Lucille :** Oui, mais alors pourquoi des fois tu donnes et des fois tu ne donnes pas ? Ce n'est pas juste, je trouve.

**Le père :** Tu sais, faire la charité n'est pas tellement un problème de justice, mais plutôt un problème de générosité, un choix personnel. On agit selon sa conscience.

**Lucille :** Bon, alors tu veux dire que tu ne te sens pas très généreux aujourd'hui ! C'est un peu trop facile.

**Le père :** Tu es dure avec moi ! C'est peut-être qu'il ne nous est pas possible de donner de l'argent à tout le monde. Sais-tu combien de personnes manquent de tout sur la terre ?

**Lucille :** Pourtant, si je te demande un euro pour m'acheter quelque chose, je suis sûr que tu me le donneras, alors que j'en ai moins besoin que lui.

**Le père :** Tu as sans doute raison. Mais toi tu es mon enfant, je t'ai amené sur terre, je dois t'élever, je suis responsable de toi.

**Lucille :** Et tu n'es pas responsable des autres personnes ? Même s'ils meurent de faim devant toi ?

**Le père :** Tu poses un vrai problème. En effet, si je voyais quelqu'un mourir devant moi, je ferais sans doute quelque chose. Je serais même obligé, sinon je pourrais être condamné en justice, pour ce qui se nomme « non-assistance à personne en danger ».

**Lucille :** Eh bien, cet homme-là qui mendie sur le trottoir, tu ne penses pas qu'il est en danger et que tu dois l'assister.

**Le père :** Il y a une autre manière de l'aider : c'est de voter aux élections afin de choisir un gouvernement qui s'occupe de ce problème à grande échelle, qui puisse traiter les problèmes économiques et sociaux. Car à nous seuls, nous ne pouvons pas résoudre tous les problèmes de la société.

**Lucille :** Toi tu veux attendre les élections et que le gouvernement fasse quelque chose. Mais il y en a toujours des pauvres !

**Le père :** Pourtant, il y a de nombreuses initiatives qui existent déjà pour aider ceux qui sont dans le besoin, même s'il pourrait y en avoir plus, je te l'accorde. Et dans certains pays, c'est beaucoup plus dur qu'ici pour les personnes qui n'ont pas de revenus.

**Lucille :** Alors pourquoi il est dans la rue et il mendie cet homme-là ?

**Le père :** Déjà, peut-être qu'il ne veut pas de l'aide qu'on lui donne. Il peut avoir envie de se débrouiller tout seul.

**Lucille :** Là, je ne comprends vraiment pas pourquoi quelqu'un ne voudrait pas qu'on l'aide !

**Le père :** Par exemple, il peut aller dormir dans un endroit où couchent d'autres personnes sans-abri, mais il n'aime pas dormir avec d'autres personnes.

**Lucille :** Moi non plus je crois que je n'aimerais pas, je préfère ma chambre toute seule. Mais demande-lui, comme ça on saura s'il veut de l'aide ou pas.

**Le père :** Je ne sais pas s'il aimerait qu'on lui pose des questions sur sa vie, tu sais. Mais vas-y toi, comme tu es une enfant, peut-être sera-t-il moins gêné de te parler.

**Lucille :** Ah non ! Il me fait trop peur. Mais si tu viens avec moi, je veux bien.

**Le père :** Bon, d'accord. Retournons le voir pour lui demander s'il veut de l'aide ou uniquement mendier.

**Lucille :** Mais où est-il passé ? Il n'est plus là ! Nous ne saurons jamais ce qu'il voulait vraiment !

## ANALYSE

La solidarité a deux sens. D'une part l'unité de sentiment et d'action dans un groupe. D'autre part l'assistance mutuelle entre les membres d'une même espèce ou société. Le terme vient du latin « solidus », qui renvoie au double sens de « entier » et de « sauf » ; ce qui est solide résiste mieux et maintient son intégrité. « L'union fait la force » dit le proverbe. Ainsi l'on considère que par l'union entre les membres d'une même société, nous pourrions nous « sauver », c'est-à-dire survivre aux multiples dangers et subvenir à nos divers besoins. Et puisque l'homme est un animal social, c'est à travers la société à laquelle il appartient qu'il devient réellement lui-même. Seul, il est tronqué, isolé, aliéné.

La solidarité prend deux formes : instinctive, sentimentale, ou calculée, raisonnée. La première implique que naturellement ou instinctivement, nous voulons nous associer à nos congénères, nous souhaitons aider ceux qui sont en difficulté, par une sorte d'empathie ou de sympathie. La seconde implique que par l'acte réflexif qui nous caractérise en tant qu'espèce, nous raisonnons et voyons bien que par l'association avec autrui, nous pouvons nous faciliter la vie et mieux répondre à nos besoins. Par exemple la division du travail, qui est une pratique très ancienne, déjà mise en œuvre dans les stratégies de chasse ou de combat, ou dans l'organisation sociale.

Nous attribuons à cette solidarité une valeur morale, lorsque l'acte solidaire est considéré bon en soi, ou lorsque la simple intention est honorable en elle-même, bonne volonté dira-t-on. Ou bien nous lui attribuons une valeur utilitaire, c'est-à-dire que nous devons agir de manière solidaire uniquement si nous sommes assurés que cet acte est efficace, et l'acte sera jugé bon en vertu de cette efficacité. Et si l'on part du principe de la primauté individuelle, nous agissons de manière solidaire uniquement si nous obtenons quelque chose en retour, un salaire ou une récompense : par exemple par principe de réciprocité, comme une sorte d'assurance mutuelle. Bien entendu, ces diverses conceptions de la solidarité peuvent se heurter entre elles, entre divers membres d'une même société, ou au sein d'une même personne. Il n'est qu'à voir comment le concept de solidarité s'articule de manière plus généreuse au sein de la famille et de manière plus calculée dans la société en général.

## 5) COMMENT RÉAGIR FACE À L'AUTORITÉ ?

### Dialogue

*Antoine rentre du collège, furieux, et pose son sac plutôt violemment.*

**La mère :** Eh bien ! Tu en fais une drôle de tête. Ça n'a pas l'air d'aller !

**Antoine :** C'est encore ce pion, là, le grand avec la queue de cheval, je t'en ai déjà parlé. Je ne sais pas pour qui il se prend, mais ça ne se fait pas comment il nous parle.

**La mère :** Que s'est-il donc passé pour que tu sois dans un tel état d'énervement ?

**Antoine :** Je ne suis pas énervé, mais il n'a pas le droit de nous traiter comme du bétail.

**La mère :** Mais comment veux-tu que je comprenne si tu ne m'expliques pas de manière plus concrète !

**Antoine :** tu vois, en partant à la récré, on jouait avec les copains, on faisait semblant de se bagarrer, comme dans les films, et il y en a un qui s'est roulé par terre comme si on l'avait frappé fort. À ce moment-là, le pion arrive, il n'avait rien vu du tout et il nous menace de nous envoyer chez le proviseur parce qu'on se bagarre dans les couloirs.

**La mère :** Il avait quand même pu observer que l'un d'entre vous était par terre dans le couloir.

**Antoine :** Oui, mais moi je commence à lui expliquer qu'on ne faisait rien de mal, mais il ne me laisse pas le temps de parler ; il nous dit qu'il ne veut pas nous entendre et que si on ne sort pas tout de suite dans la cour, il nous colle tous les quatre.

**La mère :** Bon, cela ne paraît pas très méchant. Il fait son travail de surveillant ce jeune homme.

**Antoine :** Oui, mais quand même ! Quand on est accusé, on a toujours le droit de se défendre. C'est le prof d'histoire qui nous dit que c'est même inscrit dans la loi. C'est donc injuste !

**La mère :** Cela n'a rien à voir avec la justice ou l'injustice ! Tu n'as même pas été puni ! Tu ne trouves pas que tu fais beaucoup d'histoires pour pas grand-chose. Il fait uniquement ce qu'il doit faire ce garçon : vous surveiller et vous dire quoi faire.

**Antoine :** C'est injuste parce qu'il juge sans savoir ce qui s'est vraiment passé. Et s'il commande et il est injuste, moi je dis qu'il n'a pas le droit de commander.

**La mère :** Ce n'est pas parce qu'il est juste ou pas juste qu'il a le droit de commander. C'est parce que c'est son travail, c'est tout. On lui a confié cette responsabilité et il doit le faire.

**Antoine :** Et bien alors, on n'a pas de besoin de quelqu'un pour nous commander si c'est ça. On se débrouillera tout seul. Ça sera aussi bien.

**La mère :** C'est cela ! Et l'autre jour, lorsque ton copain s'est fait prendre son livre, vous étiez bien contents de le trouver le surveillant !

**Antoine :** Oui, mais là on lui a demandé de faire quelque chose. Ce n'est pas pareil.

**La mère :** Tu as vraiment une drôle de vision de l'autorité : celui qui commande doit obéir à la demande de ceux qu'il commande. C'est un peu le monde à l'envers !

**Antoine :** Peut-être, mais il n'a pas le droit de nous empêcher de parler.

**La mère :** Ah bon ! Je croyais qu'une des règles de ton collège est que l'on ne doit pas faire de bruit dans les couloirs. Et s'il commence à discuter avec toi, il n'a pas fini...

**Antoine :** On ne dérangeait personne, il n'y avait pas cours à ce moment-là. Il ne faut pas exagérer non plus !

**La mère :** Dis donc, si tu contestes l'autorité du surveillant et les règles du collège, ce n'est pas que tu veux faire uniquement ce qu'il te plait ?

**Antoine :** Je crois quand même qu'on est assez grand pour qu'on nous lâche un peu.

**La mère :** Et est-ce que vous êtes assez grand pour comprendre que l'être humain étant ce qu'il est, on est bien obligé d'avoir des règlements et des personnes qui les appliquent ?

**Antoine :** Moi je veux bien, mais alors pas n'importe qui et pas n'importe comment.



## ANALYSE

L'autorité est un concept paradoxal : à la fois nous en voulons et nous n'en voulons pas. Lorsqu'une autorité nous empêche de faire ce que nous voulons, elle nous indispose. Lorsqu'elle nous protège d'autrui, nous nous en réjouissons. Il en va de même pour nous-même. Lorsque notre propre autorité nous permet de faire ce que nous voulons, nous en sommes heureux. Lorsqu'elle entraîne des responsabilités et donc une privation de liberté, nous nous en lamentons. C'est là toute la contradiction que nous entretenons vis-à-vis de l'idée de pouvoir. Le pouvoir est une liberté, mais comme toute liberté, il entraîne des conséquences : ce que l'on nomme nécessité, ou obligations. Et il n'est pas de liberté sans nécessité. À partir du moment où nous décidons quelque chose, nous devons accepter l'enchaînement souvent inéluctable que cet engagement produit.

Or qu'est-ce que l'autorité ? C'est un pouvoir qui est accordé à quelqu'un sur une ou plusieurs autres personnes, ou vis-à-vis de lui-même. Dès lors cette autorité s'impose à ceux qui la subissent, qu'ils aient participé ou non à attribuer cette autorité à la personne en question. Dans le cas d'élections, nous le faisons de manière délibérée, nous pouvons nous en prendre à nous-même si nous avons mal choisi. En revanche, les enfants ne choisissent pas leurs parents, et nous ne nous choisissons pas nous-même. Dans tous les cas de figure, nous oscillons entre la confiance et la méfiance, entre la joie et le malheur, entre la collaboration et la résistance. Ainsi notre rapport à l'autorité est souvent instable et conflictuel. Il est bien rare qu'il ne cause pas problème.

## 6) À QUOI ÇA SERT DE TRAVAILLER ?

### Dialogue

**Garance** : J'en ai marre de rester à l'étude tous les jours. Pourquoi je ne peux pas partir à quatre heures et demie, comme Mathilde ?

**La mère** : Tu sais bien que tu as besoin d'aide pour tes devoirs et que ton père et moi rentrons trop tard pour ça.

**Garance** : Non mais regarde ! Je commence le matin à huit heures trente, tu as vu le nombre d'heures que je passe au collège !

**La mère** : Et nous le nombre d'heures que nous passons au travail !

**Garance** : Justement, je ne comprends pas pourquoi. Ce n'est pas une vie de travailler tout le temps !

**La mère** : Et comment penses-tu que nous allons vous nourrir si nous ne travaillons pas ?

**Garance** : Tu ne vas quand même pas me dire que nous allons mourir de faim si tu ne travailles pas autant !

**La mère** : Dis-donc, qui est-ce qui veut aussi qu'on lui achète de jolis vêtements, quand ce n'est pas un téléphone ou un baladeur dernier cri ?

**Garance** : Si vous n'aviez pas d'argent, je ne vous le demanderais pas ! De toute façon tu ne m'achètes pas tout ce que je demande. Et si tu restais à la maison, tu pourrais m'aider à faire mes devoirs.

**La mère** : Tu ne t'es pas demandé si moi je préférerais travailler à l'extérieur plutôt que de rester à la maison. Pour accomplir quelque chose ou rencontrer du monde.

**Garance** : D'accord, mais alors il ne faut pas me dire que c'est obligatoire !

**La mère** : Eh bien si justement, c'est obligatoire ! Parce que si personne ne travaille, qui va produire tout ce dont nous avons besoin ? Qui va s'occuper des écoles, des hôpitaux ou de construire des maisons ?

**Garance** : Et s'il y a besoin de tout ça, pourquoi est-ce qu'il y a plein de gens qui n'ont pas de travail ?

**La mère** : C'est incroyable de discuter avec toi. Tu ne veux pas rester à l'étude, et du coup on discute du chômage !

**Garance** : C'est normal. Moi je crois que tout ce qui se passe dans la société a un rapport avec ce qui nous arrive.

**La mère** : Tu sais, en tant que parent, je suis responsable de ton éducation. Je dois m'assurer que plus tard tu puisses choisir librement ce que tu veux faire. Je ne voudrais pas que tu me reproches un jour de ne pas avoir tout fait pour te préparer à la vie. Mais ça, je pense que tu es encore trop jeune pour le comprendre.

**Garance** : Des fois, je me dis que le travail, c'est comme une drogue, comme la cigarette. On dirait qu'en grandissant on ne peut pas s'en passer, même si on n'aime pas ça. Nous les jeunes, on le voit bien !

**La mère :** Je dois t'avouer que tu as un peu raison, c'est ce que je vois aussi parfois. On peut se noyer dans le travail, comme pour ne plus penser. Et ça nous empêche parfois de vivre pleinement.

**Garance :** En plus, notre prof de français nous a dit que le mot travail vient d'un mot latin, *tripalium*, qui était un instrument de torture.

**La mère :** Bon, c'est un peu exagéré, mais quand on pense aux enfants que l'on paie trois fois rien pour fabriquer des baskets dans certains pays, c'est aussi vrai.

**Garance :** Moi, il y a juste une seule matière que j'aime bien travailler, c'est en français. Le reste, vraiment...

**La mère :** Alors si le prof de français te réconcilie avec le travail, c'est déjà ça !

## ANALYSE

L'humain se caractérise par sa capacité à transformer le monde qu'il habite. Cela devient visible en particulier avec l'émergence de la science et de la technologie. Sans doute est-ce là le rapport étroit que l'homme entretient avec le travail, que l'on pourrait définir comme une activité mentale et physique réalisée afin d'accomplir un résultat. L'homme travaille, il est obligé de travailler, pour des raisons matérielles, mais aussi morales : de nombreuses sagesse et religions condamnent la personne oisive, pour sa complaisance ou son irresponsabilité.

Néanmoins le travail a plusieurs sens ou connotations importantes qui comportent des enjeux. La première problématique distingue le travail comme moyen de gagner sa vie ou comme activité destinée à satisfaire ses besoins immédiats. La personne qui ramasse des pommes pour sa famille et celle qui travaille dans un bureau afin d'acheter des pommes pour sa famille n'ont pas le même rapport au travail. L'un agit directement pour satisfaire ses besoins, l'autre passe par la médiation sociale, avec toutes les conséquences hiérarchiques et relationnelles que cela implique. La seconde problématique distingue le travail comme moyen de production et le travail comme création. On opposera par exemple le travail à la chaîne, répétitif et mécanique, et le travail de l'ingénieur qui invente ces machines, plus libre et créatif. La troisième problématique distingue le travail comme moyen de survie et le travail comme accomplissement, le premier étant une obligation qui comporte une part d'aliénation puisque l'on « vend son temps » pour de l'argent, le second étant source de satisfaction, puisque qu'il donne du sens à l'existence. On remarquera ici qu'un même travail représentera pour l'un une obligation et pour l'autre un accomplissement, dépendamment de l'esprit qui les anime, quand bien même l'un et l'autre gagnent ainsi leur vie. Néanmoins le concept de travail entraîne toujours une connotation d'effort, donc de douleur et d'inquiétude.

La motivation pour laquelle on travaille en changera l'objet, la nature et le fonctionnement. Ainsi la personne qui gère une entreprise dans le but exclusif d'engranger des profits ne fera pas le même travail que celle qui gère la même entreprise avec des soucis humains, sociaux ou environnementaux. Néanmoins on peut se demander si le travail est réellement une obligation, pratique et morale. Doit-on par exemple éduquer nos enfants avec une telle vision des choses, ou leur laisser le choix ?

## 7) DE QUOI AVONS-NOUS PEUR ?

### Dialogue

*La mère et la fille marchent dans un tunnel du métro, soudain la fille s'arrête.*

- La fille :** Qui est-ce qui crie comme cela ? Tu vois ce qui se passe ?
- La mère :** Je ne sais pas. Ça ne doit pas être très grave. On verra bien.
- La fille :** Ah non ! Je ne veux pas y aller, cela me fait trop peur. C'est trop bizarre.
- La mère :** Mais qu'est-ce qui te prend ! Tu ne sais même pas ce qui arrive et tu prends peur. C'est plutôt toi qui est bizarre. On dirait que tu as peur de ce que tu ignores.
- La fille :** Ah oui ! Tu trouves cela normal quelqu'un qui crie de cette manière.
- La mère :** Peut-être a-t-il de bonnes raisons de crier ainsi. S'il s'est fait mal par exemple.
- La fille :** Oui, mais c'est peut-être aussi un fou qui agresse les gens qui passent.
- La mère :** Mais as-tu une quelconque raison de penser que c'est le cas ? Ou bien tu inventes et tu te crées tes propres frayeurs.
- La fille :** Toi non plus tu ne sais pas ce qui se passe : tu es comme moi.
- La mère :** Non, je ne suis pas comme toi, parce que lorsque je ne sais pas, je ne m'imagine pas le pire. J'ai confiance et j'attends de voir.
- La fille :** Pourtant, c'est toi qui me dis de prendre des précautions avec les personnes lorsque je ne les connais pas. Tu me dis même que je fais confiance trop facilement.
- La mère :** Ce que tu peux être pénible quand tu t'y mets. Toujours prête à ergoter. Mais là tu es avec moi, tu ne risques rien.
- La fille :** Et s'il frappe les gens qui passent, s'il est grand et costaud, tu ne pourras rien faire du tout.
- La mère :** Tu sais, le courage, ce n'est pas uniquement une question physique. Cela vient de l'intérieur, comme une force qui te pousse.
- La fille :** Alors si tu es si forte, pourquoi es-tu si inquiète dès que nous arrivons un peu en retard de l'école. Toi aussi tu imagines le pire.
- La mère :** Ce n'est pas la même chose. Vous êtes des enfants, et je suis responsable de ce qui vous arrive.
- La fille :** Maintenant aussi tu es responsable de moi, et tu veux que l'on aille par là-bas même sans savoir ce qui se passe. De toute façon, tu es responsable de ta propre personne de la même manière.
- La mère :** Bon écoute, on est un peu pressée, on ne va tout de même pas faire tout un détour juste pour rien et on ne va pas rester là à discuter pendant deux heures.

**La fille :** Regarde, tu vois, il y a des gens qui font demi-tour, ils reviennent de là-bas.

**La mère :** C'est vrai que c'est un peu inquiétant. En même temps, on voit souvent des rumeurs qui se répandent et qui effraient tout le monde alors qu'elles ne sont fondées sur rien du tout. Les gens se comportent un peu comme des moutons, tu sais.

**La fille :** Moi je me dis toujours qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Il doit bien avoir une raison si les gens ont peur.

**La mère :** Je suis tout à fait d'accord, sauf que ces raisons peuvent être sans queue ni tête.

**La fille :** Tiens, le bruit s'est arrêté. On y va. Ah regarde ! Cet homme salue tout le monde et demande une petite pièce pour le récompenser si on a trouvé son spectacle original.

## ANALYSE

La peur est une des émotions les plus fondamentales des êtres vivants, qu'elle soit d'origine naturelle ou culturelle. Elle est la réaction instinctive à ce qui menace l'existence, physiquement ou psychiquement. De nature déplaisante, elle est causée par la présence ou la perspective, réelle ou imaginaire, d'un danger, d'une perte, d'un imprévu, d'une douleur, etc. Elle peut être rationnelle, ou bien irrationnelle, comme dans le cas de diverses phobies qui sont des peurs excessives et non motivées : claustrophobie, crainte des espaces réduits, arachnophobie, crainte des araignées, ou agoraphobie, crainte de la foule et des endroits publics.

La peur est à la fois une mauvaise conseillère, comme l'indique le proverbe, puisqu'elle nous porte à manquer de rationalité ou de courage, mais elle est aussi nécessaire, car elle indique une conscience du danger. Sans la peur, nous ne saurions nous préserver de manière adéquate. Pourtant, nous apprenons aux enfants à surmonter leurs peurs, c'est-à-dire à apprendre le courage et à savoir affronter leurs propres appréhensions. Et s'il s'agit de risquer sa vie pour une quelconque raison, comme chez le soldat, on dira à tort ou à raison qu'il lui faut ignorer la peur.

Parmi les peurs les plus critiquées se trouvent la timidité, et la peur de l'inconnu. La première parce que l'on craint simplement le regard d'autrui, le jugement qu'il peut porter sur nous, ce qui plus que tout indique une fragilité et une faible estime de soi. La seconde parce qu'elle indique un désir de confort et de certitude, alors que l'apprentissage de la vie passe par la prise de risque et l'incertitude.

La peur n'est pas valorisée sur le plan moral et social, alors que son absence exprime pourtant une forme d'inconscience. Paradoxalement, on ne la légitime que lorsqu'elle s'exprime pour autrui, sous forme d'inquiétude, pour les enfants par exemple, où elle est censée témoigner de l'amour, justifiant ainsi de nombreux excès. Seul le courage est une valeur en soi, car il est une manifestation de force, de liberté d'esprit et de respect de soi. La peur est primaire, elle ne s'apprend pas, tandis que le courage s'inculque par une éducation.

## 8) POURQUOI SE REND-ON MALHEUREUX ?

### Dialogue

**La fille :** Maman, tu sais ce que vient de me dire ma copine Mathilde ?

**La mère :** Je suis sûr que c'est très intéressant, mais là je n'ai pas le temps.

**La fille :** De toute façon, c'est toujours la même chose dans cette maison !

**La mère :** Quelle même chose ? Qu'est-ce qui t'arrive encore « dans cette maison » ?

**La fille :** Vous ne voulez jamais m'écouter ! On croirait que je n'intéresse personne.

**La mère :** Ça alors ! Sais-tu que tu parles plus que n'importe qui d'autre, justement « dans cette maison » ?

**La fille :** C'est ça, je parle trop. Les autres eux, ils sont comme il faut. Tous sauf moi !

**La mère :** Je ne t'ai pas dit que tu parlais trop, mais tu ne peux pas t'attendre à ce que tout le monde t'écoute à chaque fois que tu en as envie. Sinon, prépare-toi à bien des déceptions !

**La fille :** Mais regarde, là par exemple. Je voulais juste te raconter quelque chose pendant une minute, et toi, tout de suite, tu me réponds que tu n'as pas le temps.

**La mère :** Figure-toi que je dois faire la cuisine pour ce soir, passer à la Poste avant qu'elle ferme et aider ton frère à préparer son contrôle d'histoire. Cela se nomme la réalité.

**La fille :** Aider mon frère, ça c'est la réalité. Et m'écouter, ça s'appelle comment alors ? C'est vraiment injuste ! On croirait vraiment que c'est ton chouchou.

**La mère :** Je ne sais pas si c'est mon chouchou, mais si tu cherches des raisons de te rendre malheureuse, je peux t'assurer que tu en trouveras à la pelle, toute la vie.

**La fille :** En tout cas, lui, tu ne lui parles pas comme ça. Tu ne veux pas l'avouer, mais je suis sûre que tu l'aimes plus que moi.

**La mère :** Il est vrai que pour se faire aimer, le harcèlement de l'autre n'est pas le meilleur moyen de réussite... Et toi, tu es une championne sur ce plan là !

**La fille :** Ah tu vois ! Tu avoues enfin que tu m'aimes moins que les autres !

**La mère :** Puisque tu insistes, laisse-moi te dire quelque chose, car j'y ai beaucoup réfléchi. Premièrement, il est complètement impossible d'aimer plusieurs personnes de la même manière et absolument également. Cela



n'a pas de sens. Deuxièmement, l'amour que l'on ressent pour quelqu'un se modifie selon le temps et les circonstances.

**La fille :** Ce n'est pas très agréable à entendre. Ça me rend plutôt triste ce que tu dis.

**La mère :** Pourquoi ? Tu n'es plus une petite fille, je pense que tu peux le comprendre, sinon je ne te le dirais pas.

**La fille :** Ah oui ! Et quand on découvre que l'on n'est pas aimé autant que les autres, ça nous rend malheureux.

**La mère :** Tu sais, aimer n'est une obligation pour personne. Ou alors ce n'est pas de l'amour. Peut-être dois-tu apprendre à te faire aimer.

**La fille :** Eh bien ! Puisque c'est comme ça, je veux que personne ne m'aime ! Comme cela je serai tranquille.

**La mère :** Tu as raison. Comme cela tu te prendras pour une victime et tu auras une bonne raison d'être malheureuse. Et à propos de ta copine, que voulais-tu me dire ?

**La fille :** Rien. C'est juste qu'elle en a marre d'être fille unique : elle veut partir de chez elle parce que ses parents sont trop sur son dos.

## ANALYSE

Le bonheur est théoriquement ce que recherche chacun d'entre nous. La poursuite du bonheur, individuel ou collectif, est même revendiquée comme un droit dans certaines constitutions ou textes politiques fondateurs. Néanmoins, le problème principal d'un tel principe est que le bonheur ne signifie pas la même chose pour une société et chacun des individus qui la compose. Les idées sur le bonheur varient tellement que l'on peut attribuer à ce terme divers sens et leurs contraires. Par exemple, certains trouvent leur bonheur dans des quêtes matérielles, d'autres dans la vie spirituelle, certains dans la tranquillité, d'autres dans l'activité, certains dans la relation, d'autres dans la solitude, etc.

Quoi qu'il en soit, le bonheur s'acquiert en principe par la satisfaction d'un désir, d'une volonté, d'une aspiration. Il dépendra donc de ce désir, de cette volonté, de cette aspiration. En sachant néanmoins que le bonheur souffre d'un paradoxe impitoyable. En principe, il poursuit un objet donné et se sent en manque, voire frustré s'il ne l'obtient pas. Mais il peut tout autant se sentir en manque et frustré s'il l'obtient, pour la bonne raison qu'il n'a plus rien à poursuivre une fois que son attente est comblée. Il s'agit donc de déterminer un nouvel objet à poursuivre, et cette quête peut finir par être lassante, ou paraître insensée.

D'autre part, lorsque l'on possède l'objet de son désir, que ce soit la célébrité, la richesse ou l'amour, le bonheur est grevé par la crainte de la perte, et cette crainte du malheur peut parfois prendre le dessus sur le bonheur présent. Ensuite, on s'aperçoit périodiquement de la prégnance du malheur par le fait que le moindre désagrément, la moindre déconvenue dans notre existence fait oublier tout le reste de nos agréments. Sans doute la quête du bonheur est-elle très exigeante et ne peut supporter le moindre nuage dans le ciel bleu de notre félicité. À tel point que certains philosophes recommandent l'abandon de la poursuite du bonheur comme secret du bonheur.

## 9) PEUT-ON S'OPPOSER À SES AMIS ?

### Dialogue

*Matthieu revient du collège préoccupé. Son père le questionne : ses copains se sont ligués contre l'un d'entre eux (Mehdi). Comme Matthieu n'était pas d'accord, il a pris le parti de Mehdi. Maintenant, il craint d'être exclu lui aussi de la bande...*

**Matthieu :** Dis papa, ça t'est déjà arrivé de te fâcher avec tout le monde ?

**Le père :** Avec tout le monde, comme tu y vas ! Ça fait beaucoup de gens tout de même.

**Matthieu :** Non, je veux dire quand tu n'es pas du tout d'accord avec les autres.

**Le père :** Je vois là quelque chose de tout à fait normal : on n'est pas en effet obligé d'être d'accord avec tout le monde. Mais il faut aussi savoir que ce n'est pas très facile à vivre. Il vaut mieux avoir de bonnes raisons et s'armer de patience.

**Matthieu :** Moi c'est au collège. Je ne suis d'accord ni avec les uns ni avec les autres.

**Le père :** Que s'est-il donc passé pour que cela te préoccupe autant ?

**Matthieu :** C'est Mehdi, tu sais, celui qui est venu à la maison l'autre jour.

**Le père :** Ah oui, ce gentil garçon. Il m'a fait une très bonne impression.

**Matthieu :** Justement, il y en a qui le trouvent un peu trop gentil, avec les profs en tout cas.

**Le père :** Trop gentil avec les profs ! Je ne savais pas que cela existait.

**Matthieu :** Il faut dire que lui, il exagère. Il se met toujours devant, et après la classe il va parler au prof.

**Le père :** Cela ne me paraît pas bien grave. Si c'est cela être trop gentil. Il est uniquement studieux, c'est tout. Et il veut apprendre.

**Matthieu :** Oui mais quand même. S'il a une question, il n'a qu'à la poser en classe, au lieu de le faire de son côté.

**Le père :** Peut-être est-il timide. En tout cas, je ne vois pas pourquoi ça vous dérangerait.

**Matthieu :** Moi ça ne me dérange pas, mais c'est mes autres copains. Ils ont voulu l'embêter dans la cour à cause de cette histoire. Il y en a même un qui l'a fait tomber.

**Le père :** Eh bien dis donc. Vous êtes un peu des brutes. Les surveillants n'ont rien dit ?

**Matthieu :** Ils ne l'ont pas vu. Ça se fait en cachette ces trucs-là. Mais moi j'ai dit aux autres que je n'étais pas d'accord, qu'il fallait qu'on lui fiche la paix.

**Le père :** C'est bien, c'était courageux de ta part. Tu as eu raison.

**Matthieu :** Justement, je ne sais pas si j'ai eu raison. Parce que du coup, les autres m'ont dit que j'étais avec lui, que moi aussi je voulais être un chouchou des profs. Jérôme m'a même dit que je pouvais faire comme Mehdi et aller me réfugier au CDI.

**Le père :** Remarque, c'est pas mal le CDI. Ce serait peut-être mieux en

effet d'aller lire des livres plutôt que de traîner avec tes petits copains qui ne m'inspirent rien de bon.

**Matthieu :** Peut-être, mais ce sont mes copains, même si je ne suis pas toujours d'accord avec eux. Toi non plus tu n'es pas toujours d'accord avec maman.

**Le père :** Je ne suis pas sûr que je vois le rapport, mais enfin. Alors que veux-tu que je te dise ?

**Matthieu :** Je ne sais pas quoi faire. Je ne veux pas me disputer avec mes copains, mais je suis aussi ami avec Mehdi.

**Le père :** Bref, tu veux être ami avec tout le monde, si je comprends bien.

**Matthieu :** Oui, c'est vrai. Mais aussi, je n'aime pas quand quelque chose est injuste.

**Le père :** En plus tu es un ami de la justice ! Là, je crois que tu as vraiment un problème.

Parce que de mon expérience, si on aime la justice ou la vérité, je crois qu'on perd beaucoup d'amis.

**Matthieu :** Eh bien là, merci. Moi qui comptais sur toi pour résoudre mon problème !

## ANALYSE

L'homme est un animal social, écrivit Aristote. Et si nous observons notre histoire, et notre préhistoire, nous voyons bien que les êtres humains cherchent à s'agréger les uns aux autres, que ce soit en tribus, en villes ou en nations, et même en espèce toute entière, comme nous le voyons aujourd'hui avec le phénomène de mondialisation. On peut voir dans cet instinct social à la fois des buts pratiques, tels la production ou la protection, des buts psychologiques, tels l'amitié ou le pouvoir, ou d'autres encore. Néanmoins, ce processus de socialisation ne va pas sans heurts. En effet, si nous observons la dynamique historique, nous constatons que tout groupe se constitue au travers de conflits avec ceux qui n'appartiennent pas à ce groupe, soit parce que ces derniers ne s'y identifient pas et refusent de participer, soit parce que l'on ne veut pas d'eux, soit parce qu'ils appartiennent à d'autres groupes, de fait en concurrence avec le premier groupe. Ces conflits proviennent principalement du fait que cette socialisation implique ou entraîne des enjeux de pouvoirs. Prédominance au sein du groupe, hiérarchisation interne, ou bien prédominance entre les groupes, par exemple pour le contrôle d'un territoire, ou pour une hégémonie idéologique.

Ainsi le principe de « l'ennemi », qu'il soit interne ou externe, réel ou illusoire, semble constituer un invariant de toute dynamique sociale. Soit parce que la fondation d'un groupe passe nécessairement, sur le plan pratique, par une exclusion, puisque tous ne peuvent pas être inclus. Soit parce que tout groupe a besoin d'un bouc émissaire, d'un adversaire, d'un ennemi déterminé afin d'établir un lien plus solide, puisqu'une telle menace fait appel à l'instinct fondamental de survie.

On observe aussi que chez l'homme, à la différence de l'animal, la socialisation passe toujours par le discours, la parole étant chez notre espèce fondatrice d'être. Or tout discours entraîne un discours contraire, heureusement ou malheureusement. Car si l'être humain a une identité sociale, il a tout autant, ou surtout – selon les perspectives philosophiques – une identité individuelle, qui désire s'exprimer. Or il existe de fait une tension entre ces deux dimensions. Ce qui nous mène au paradoxe suivant, très humain, dont témoigne l'Histoire : tout groupe est composé de ses propres opposants.

## 10) POURQUOI DISONS-NOUS DU MAL DES AUTRES ?

### Dialogue

Personnages : Clotilde – Aminata – Camille - Mina

**Cl** - Elle m'énerve cette Sarah ! Elle n'est pas possible, elle se pense toujours mieux que les autres.

**A** - J'avoue, t'as trop raison, elle est vraiment crâneuse et elle se fiche de tout le monde. En plus qu'est-ce qu'elle est mal habillée !

**Ca** - J'ai trop envie de lui en mettre une. J'en ai assez qu'elle vienne nous squatter.

**M** - Salut les filles ! Désolée, j'ai raté mon bus. De quoi vous parlez ?

**A** - De la fille qui nous agace le plus. Tu vois qui je veux dire ! Je ne veux même pas prononcer son nom.

**Ca** - C'est clair ! On en a vraiment marre qu'elle nous raconte sa vie.

**Cl** - Elle n'a personne d'autre à qui la raconter, alors elle vient nous voir. On n'est pas le mur des lamentations.

**M** - Oh ! Arrêtez de critiquer de cette fille, elle ne vous a rien fait.

**Ca** - Justement, elle ne fait jamais rien, elle se prend toujours pour la victime.

**M** - Vous n'avez vraiment pas d'autre sujet à parler. Je ne sais pas, moi, cet après-midi, on pourrait se faire un Mac Do.

**Cl** - Oui, mais pour l'instant on est à l'école et l'autre va encore venir s'incruster.

**Ca** - Moi, quand elle arrive je fais genre « j'ai la grippe » pour ne pas lui faire la bise.

**A** - Et si elle nous raconte sa vie, je lui dis de se taire ou je lui mets une claque.

**M** - Donnez-lui une chance, il faut la connaître. Elle a son caractère, mais quand on la connaît bien, elle est hyper sympa.

**A** - Justement, peut-être que nous on n'a pas envie de la connaître.

**M** - Alors si tu ne la connais pas, comment tu peux la critiquer.

**Cl** - En tout cas on voit bien qu'elle essaie toujours de se faire chouchouter par les profs.

**M** - Pas forcément, elle essaie juste d'avoir des bonnes notes.

**Ca** - Dis, tu n'as pas vu comment elle lève la main tout le temps, même en maths, et comment elle veut faire genre « Remarquez comme je suis mignonne et intelligente » !

**Cl** - Moi aussi j'essaie d'avoir des bonnes notes, mais je ne fais pas tout pour que les profs me remarquent.

**M** - Peut-être aussi qu'elle veut comprendre, qu'elle a du mal à suivre et c'est pour cela qu'elle pose des questions. Vous ne seriez pas un peu jalouses d'elle, des fois ?

**A** - Comment on peut être jalouse d'elle, une fille aussi moche et débile !

**M** - Ce qui vous embête, c'est qu'elle ne cherche pas à vous plaire, elle fait ce qu'elle veut.

**Ca** – Non, peut-être qu'elle ne veut pas plaire aux élèves, mais en tout cas elle veut plaire aux profs, donc ce n'est pas mieux.

**M** – Mais qu'est-ce que ça peut vous faire qu'elle plaise ou pas aux profs ? C'est ce que je dis : vous êtes jalouses.

**A** – Pas du tout ! Moi aussi j'ai des bonnes notes, mais je m'amuse avec mes amies.

**M** – Et si elle préfère rester dans son coin plutôt que de traîner avec vous, qu'est-ce que ça peut vous faire.

**Cl** - Tu parles, elle reste dans son coin parce que personne ne veut lui parler.

**M** - Ce n'est pas vrai. Je la connais depuis longtemps, elle est devenue mon amie, et ce n'est pas vous qui allez m'en empêcher.

**Ca** - Si c'est ton amie pourquoi tu ne restes pas plus avec elle qu'avec nous ?

**M** - Ce n'est pas parce qu'on est amies que l'on doit se coller aux baskets !

## ANALYSE

La médisance consiste à dire du mal d'autrui en son absence, à le critiquer de manière désagréable, souvent de façon continuelle. Il faut la distinguer de la calomnie, qui consiste à inventer et à rapporter des faits destinés à atteindre la réputation d'une personne, à bafouer son honneur. Les deux sont caractérisés par une certaine mauvaise foi, mais ce qui est invoqué par la médisance n'a pas dans l'absolu à être faux. On dit du mal que l'on croit connaître, que l'on suppose fondé, mais on insiste surtout de manière excessive à décrire une personne sous le pire des angles, en n'hésitant pas à caricaturer ses faits et gestes. Bien entendu, la limite entre médisance et calomnie peut devenir difficile à cerner.

La caractéristique de l'absence de la personne en question semble aussi être un facteur important. En effet, la médisance repose sur le fait de rencontrer des oreilles complaisantes, ce qui ne serait pas le cas si la personne concernée était présente. D'ailleurs, une des raisons d'être de la médisance, aussi bizarre cela paraisse-t-il, est de tisser du lien social, de nourrir des relations privilégiées en dénigrant autrui. En dénonçant la manière d'être d'une personne tierce, j'affirme que je ne suis pas comme cela, que mon interlocuteur n'est pas comme cela, contrairement à cette personne, malsaine ou horrible. Ainsi nous nous accordons mutuellement bonne conscience, nous sommes toutes deux de bonnes personnes, qui s'estiment entre elles, par un effet de comparaison à « l'autre », peu recommandable. De ce point de vue, celui qui écoute sans broncher, même sans acquiescer ou surenchérir, participe de cette médisance. Néanmoins, nous devons savoir au fond de nous-même qu'une fois le dos tourné, nous pouvons devenir la victime de cette même médisance. Ce lien social est bien factice !

En réalité, au cœur de la médisance se trouve un manque d'estime de soi, une nature envieuse, peu généreuse. Sans quoi, pourquoi mettre une telle énergie à dire du mal d'autrui ? Raison pour laquelle les sages et les religions la condamnent unanimement. On peut même dire que la médisance est une forme primaire de projection : nous voyons chez autrui les caractéristiques qui justement nous déplaisent en nous-même, au point même de les ignorer et de les nier. L'autre nous sert alors d'échappatoire ou d'exorcisme.



## 11) C'EST QUOI ÊTRE LIBRE ?

### Dialogue

**Le fils :** Dis maman, on a organisé une sortie au restaurant avec les copains, juste avant les vacances. T'es d'accord ?

**La mère :** Quel restaurant ? Tu sais que je n'aime pas trop que tu partes en vadrouille.

**Le fils :** Je ne vais pas en vadrouille comme tu dis, c'est à la pizzeria, celle à côté du marché.

**La mère :** Et qui sera avec toi ? Il y aura un adulte ou vous serez seul ?

**Le fils :** Non je ne serai pas seul, puisque nous serons une vingtaine, et non il n'y aura pas d'adultes parce que nous avons quatorze ans et nous ne sommes plus des enfants. On croirait vraiment que je demande un truc incroyable !

**La mère :** Je suis ta mère, que tu le veuilles ou non, et comme tu es mineur, je suis responsable de ce qui t'arrive !

**Le fils :** Peut-être mais ce n'est pas une raison pour faire la police en permanence.

**La mère :** La liberté, ce n'est pas faire ce que l'on veut, tu apprendras que c'est de réfléchir avant d'agir.

**Le fils :** Et qui doit décider si on a le droit ou pas ? Celui qui est libre ou l'autre ?

**La mère :** Pour l'instant, c'est moi ! Et à quelle heure c'est censé se terminer, cette fête ?

**Le fils :** On y va pour 20 heures et on a prévu de rentrer à 23 heures.

**La mère :** 23 heures ! Ah non là il n'en est pas question, c'est bien trop tard.

**Le fils :** Tu vois, tu recommences. Avec toi, on n'a aucune liberté.

**La mère :** Comment ça aucune liberté ! À ton âge, je n'allais même pas au restaurant sans mes parents.

**Le fils :** Peut-être, mais on est plus libre aujourd'hui : les choses changent tu sais.

**La mère :** Peut-être, mais ce qui ne change pas, c'est le fait que lorsqu'on est mineur, on doit demander l'autorisation à ses parents.

**Le fils :** Eh bien, je te demande bien la permission, puisqu'on en parle.

**La mère :** Oui, mais tu veux me forcer à aller dans ton sens. Toi non plus tu ne me laisses pas libre : tu veux m'empêcher d'agir selon ma conscience.

**Le fils :** Ça c'est la meilleure maintenant, c'est moi qui t'empêche d'être libre.

**La mère :** Bien sûr ! Avoir des enfants, que tu le veuilles ou non, c'est une privation de liberté.

**Le fils :** Pourtant, c'est toi qui a décidé d'avoir des enfants : tu étais libre d'en avoir ou de ne pas en avoir.

**La mère :** Je suis bien d'accord. Nos actions ont des conséquences. La liberté implique de nombreuses contraintes. C'est ça la réalité ! Et tu ne le comprends pas encore tout à fait.

**Le fils :** Et pourquoi chacun ne fait pas ce qu'il veut au lieu de s'occuper des autres, aussi ?

**La mère :** Parce que nous vivons en société, et que nos libertés sont liées, et que nous ne pouvons pas prétendre être seuls au monde.

**Le fils :** Si c'est pour dire que les autres nous empêchent d'être libres, alors là je suis bien d'accord !

**La mère :** Oui, mais tu oublies un peu vite que les autres te permettent aussi d'être libre, puisqu'ils t'aident et te soutiennent lorsque tu en as besoin.

**Le fils :** Si c'est de la famille dont tu parles, justement, je n'en aurai pas. Je resterai seul, comme cela je serai tranquille.

**La mère :** Si tu veux être tranquille et seul, pourquoi cherches-tu la compagnie de tes camarades ?

**Le fils :** Ce n'est pas pareil, on ne commande pas aux autres, et on se sépare quand on veut.

**La mère :** Et tu n'as aucune obligation envers tes camarades ? En voilà une belle amitié !

## ANALYSE

La liberté, en son sens le plus commun, c'est faire ce que l'on veut. Mais une telle conception, absolue, est en soi irréalisable : elle se trouve toujours limitée, conditionnée par divers facteurs. Déjà par soi-même, car il s'agit de faire uniquement ce que l'on peut faire, ce qui limite énormément notre champ d'action. Par exemple, je ne peux pas devenir un éléphant ou devenir immortel, quand bien même je serais très motivé. Nous sommes ici déterminés par notre propre nature, celle de l'espèce ou celle de l'individu, mais aussi par cette réalité quotidienne qui nous constitue, ou par nos capacités, intellectuelles ou physiques. Je ne peux pas être né un autre jour que celui où je suis né, je ne peux pas sauter aussi haut qu'un champion olympique. Ensuite, nous sommes limités par des moyens, ceux qui sont nécessaires à accomplir l'action désirée. Par exemple, je ne peux pas entreprendre un voyage donné si je n'ai pas l'argent nécessaire, ou parce qu'il n'y a plus de place dans l'avion, ou encore parce qu'il n'existe aucun moyen de transport pour aller dans cet endroit. Puis, nous sommes limités par autrui, comme l'indique la fameuse phrase de John Stuart Mill : « La liberté des uns s'arrête là où commence celle des autres. » Et c'est pourquoi nous nous trouvons si souvent en concurrence les uns avec les autres, avec tout ce que cela engendre de tensions, de conflits, de guerres. Ici nous pouvons distinguer la liberté collective, celle de tout groupe constitué dont bénéficie chacun des membres, l'État de Droit par exemple, et la liberté individuelle, qui laisse à chacun la responsabilité et le choix de ses décisions, qui peuvent selon les circonstances aller ensemble ou s'opposer.

Nous rencontrons selon les sociétés divers degrés de contrainte, d'obligation ou de soumission. Et enfin, nous sommes limités par les différents types de règles, loi ou obligations, principalement de type juridique ou morale. Ces contraintes peuvent venir de l'extérieur, accompagnées de menaces et sanctions, ou de l'intérieur, accompagnées de culpabilité ou de satisfaction. Dans les deux cas, la liberté se confronte à notre conscience, à notre sens de la responsabilité, à nos engagements et croyances. La question déterminante est de savoir comment nous incluons ces diverses limites dans notre vision de la liberté, de manière positive: comme une nécessité ou réalité constitutive de cette autonomie, ou de manière négative: comme un obstacle brimant, frustrant, voire aliénant.

## 12) POURQUOI IMITE-T-ON LES AUTRES ?

### Dialogue

- La fille :** Maman, tu me donnes de l'argent, je dois aller chez le coiffeur.
- La mère :** Tiens, c'est étonnant ! D'habitude, c'est moi qui dois te rappeler d'y aller. Que se passe-t-il ?
- La fille :** Il n'y a rien ! Tu vois toujours le mal partout, toi.
- La mère :** Ouh là ! Tu n'as pas la conscience tranquille pour parler comme ça. Mais enfin, dis-moi toutefois pourquoi tu veux te faire couper les cheveux.
- La fille :** Rien, je te dis. Je veux me faire couper les cheveux, et me faire une mèche.
- La mère :** Une mèche, comme ton copain qui est venu l'autre jour ?
- La fille :** Ce n'est pas uniquement lui, il y en a plein qui ont des mèches !
- La mère :** Et c'est pour ça que tu veux aussi t'en faire une.
- La fille :** Non, c'est juste que c'est cool, et mes copines m'ont dit que ça m'irait bien.
- La mère :** À t'écouter, on a quand même l'impression que tu fais ce que les autres te disent.
- La fille :** C'est toujours pareil, la moindre petite chose que je demande et c'est parti pour toute une discussion. Tu ne veux pas que je me fasse une mèche ou quoi ?
- La mère :** Non, je ne te dis pas de ne pas le faire, mais j'aimerais juste savoir pourquoi tu le fais.
- La fille :** Pourquoi tu veux toujours savoir pourquoi je fais les choses ?
- La mère :** Pas nécessairement moi, mais je veux que toi au moins tu le saches.
- La fille :** Je sais pourquoi je veux me faire une mèche, je te l'ai dit : parce que je me sentirais bien si je m'en fais une, c'est clair, non !
- La mère :** Et comme par hasard, tu te sentiras bien si tu imites les copains : comme pour les baskets, la crête et le CD de je ne sais plus quel chanteur que tu voulais absolument et que trois mois plus tard tu n'écoutes même plus. Et puis j' imagine qu'il te faudra aussi le *Slim* et les *Repetto* pour aller avec la mèche.
- La fille :** Eh bien tu vois, tu te trompes complètement ! Je préfère les *Converse*, les *Repetto* ça fait cruche.
- La mère :** Ça ne change pas grand-chose au problème : pourquoi tiens-tu tant à faire comme les autres ?
- La fille :** Ce n'est pas faire comme les autres, puisque ça me plaît à moi, personnellement.
- La mère :** Cela n'a rien de personnel, puisque tu copies ce que tu vois.

**La fille :** Peut-être ! Mais pourquoi ça t'agace tant que je fasse comme les copains.

**La mère :** Tout simplement parce que ton père et moi, on croyait t'avoir appris depuis toujours à ne pas agir comme un mouton, mais à penser par toi-même.

**La fille :** Et la mode, vous ne la suivez peut-être pas vous, lorsque vous achetez un livre que tout le monde lit, uniquement parce que vous voyez dans le journal qu'il a reçu un prix littéraire.

**La mère :** Ce n'est pas pareil : cela indique sa qualité, il a gagné un prix, alors que pour ton histoire de vêtement, ce n'est pas le cas.

**La fille :** Ah bon ! Et si ça plaît tant aux jeunes, tu ne crois pas que c'est parce que c'est une mode sympa.

**La mère :** Je crois surtout que c'est à cause de la publicité et que tout le monde en parle.

**La fille :** Eh bien moi, je ne vois pas la différence : dans les deux cas les autres choisissent pour toi, comme tu dis.

**La mère :** Des fois, je me demande si c'était un bonne idée de t'avoir donné l'habitude d'argumenter !

## ANALYSE

La mode est un problème pour les parents. Car nous ne la choisissons pas, elle s'impose à nous par le biais de nos enfants, banale ou tapageuse, tandis que nous ne voulons rien de moins que « le meilleur » pour nos rejetons. De plus, nous avons une image à défendre, une identité familiale à protéger.

Évidemment, il y a toujours le parent qui se fait fort de suivre la mode et se targue d'avoir même une longueur d'avance en ce domaine par rapport à sa progéniture, ce qui n'est pas sans poser un autre problème : celui du parent copain. Mais en général, le parent moyen est partagé entre trois tendances : une mode qu'il trouve agaçante ou dangereuse, une mode qu'il n'apprécie pas mais qu'il tolère, et une mode qui l'amuse ou lui convient.

L'objection aux nouvelles tendances peut relever d'une aversion au principe de la mode en soi, en particulier chez les parents à prétentions intellectuelles ou culturelles, pour qui la mode est une forme de suivisme primaire : faire comme tout le monde est le pire des péchés, surtout lorsque cela résulte de la campagne publicitaire d'une marque. Sans doute ont-ils facilement oublié leur suivisme juvénile d'antan, à moins qu'ils tentent d'instiller leur propre « traditionalisme » congénital chez leurs enfants.

Quant aux raisons de ne pas aimer une mode spécifique, cela relève en gros des critères suivants : son manque d'intelligence, son manque d'esthétisme, son incongruité, son coût élevé, son immoralité et sa dangerosité. Avant de se positionner sans espoir de retour en arrière, il s'agira de distinguer soigneusement ces différents critères, surtout en ce qui concerne leur degré d'urgence et leur degré d'infamie. Les choix purement esthétiques valent-ils les disputes que souvent ils suscitent ? Le seul problème est que le côté excessif reste assez consubstantiel au concept même de mode, sans quoi celle-ci aurait peu d'attrait, en particulier pour les adolescents.

Chacun se retrouvera en diverses proportions dans l'une ou l'autre de ces descriptions parentales, et chacun devra tenter d'articuler comme il le peut son fonctionnement et ses innombrables décisions à ce sujet. Le pauvre parent oscillera en permanence entre le Charybde du laxisme et le Sylla de l'intransigeance. Il vaudra mieux pour lui rester conscient que ce qui fait le succès de cette mode est justement le besoin chez l'enfant de se distinguer de ses parents. Et il pourra toujours se consoler en se disant qu'une mode n'est jamais que passagère...

## 13) À QUOI SERVENT LES NOTES ?

### Dialogue

**Le parent :** Comment ça, 7 en histoire ! C'est quand même invraisemblable.

**L'enfant :** Pourtant, j'avais bien appris ma leçon !

**Le parent :** Comment peux-tu prétendre avoir appris ta leçon, avec une note pareille ?

**L'enfant :** J'en sais rien, moi ! C'est la prof ! T'as qu'à lui demander !

**Le parent :** Dis donc, tu es un peu insolent là ! Tu ne crois pas ?

**L'enfant :** Mais c'est toi, avec toutes tes questions, tu me prends la tête aussi.

**Le parent :** Bon, essayons de nous calmer. Si tu as appris ta leçon, comment expliques-tu que tu aies une aussi mauvaise note ?

**L'enfant :** Mes copains, c'est la même chose. Pourquoi tu ne me crois pas aussi !

**Le parent :** Voyons voir ce qu'elle écrit. « Leçon non apprise ». « Manque de travail ». « Développer »...

**L'enfant :** Tu vois, ça ne veut rien dire du tout ! D'abord, comment elle sait que je n'ai pas travaillé ?

**Le parent :** Quand même ! Elle voit bien qu'il manque des informations. Là par exemple, on a l'impression que tu as écrit sans comprendre : cette phrase est en effet bizarre.

**L'enfant :** Alors pourquoi elle ne me marque pas ça, au lieu de m'accuser ?

**Le parent :** Bon, j'admets que ce qu'elle écrit peut être vexant, et que ça n'explique pas grand-chose. Mais tout de même, tu vois bien qu'il y a un problème dans ton travail.

**L'enfant :** Alors pourquoi quand je ramène une bonne note comme la semaine dernière tu me fais ton grand discours sur les notes, comme quoi ça ne signifie rien.

**Le parent :** Si ! Cela indique un peu quelque chose, ce n'est pas rien du tout, mais...

**L'enfant :** Tu as même dit que c'était une mauvaise idée parce que cela pouvait décourager les élèves mal notés et que cela suscitait la compétition dans la classe.

**Le parent :** C'est vrai que les notes peuvent avoir un effet négatif. Les élèves ne s'intéressent plus qu'à la note, ils ne cherchent plus à comprendre quoi que ce soit d'autre dans le travail.

**L'enfant :** Et les parents alors ! Ils croient plus les notes que leurs propres enfants. On croirait que les notes sont pour eux...

*Silence*

**L'enfant :** Tu sais, les profs, des fois, ils ne nous aiment pas. C'est comme s'ils notaient notre personne, et pas notre travail.

**Le parent :** Peut-être pas à ce point-là, mais je crois comme toi qu'ils ne peuvent pas toujours être objectifs. Déjà parce qu'ils ont leurs humeurs, leurs préférences et leurs opinions particulières, comme tout le monde...

**L'enfant :** En plus, ce qui m'énerve, c'est quand ils me mettent « Peut mieux faire » dans un devoir. On dirait qu'ils ne savent pas quoi écrire d'autre. C'est ridicule! On peut dire ça à n'importe qui !

**Le parent :** Tu sais, ce n'est pas évident de corriger autant de copies d'élèves : c'est un peu répétitif, on se fatigue et on ne peut pas toujours être génial.

**L'enfant :** Est-ce que tu sais qu'il y a des pays où ne donne pas de note aux élèves ?

**Le parent :** J'ai lu un article là-dessus. C'est peut-être moins stressant, mais il paraît que du coup, les élèves ne savent pas trop ce qu'ils valent. Et les parents non plus. Mais parfois, c'est aussi les élèves qui notent les enseignants.

**L'enfant :** Ça serait super. Comme ça on pourrait se venger de toutes les mauvaises notes qu'ils nous donnent.

**Le parent :** Eh bien ! Je comprends pourquoi tu crains que tes professeurs ne soient pas toujours justes !



## ANALYSE

La notation est une action chargée d'enjeux, tant sur le plan symbolique que pratique. À cause de la charge que comporte un jugement définitif, mais aussi à cause des conséquences concrètes : passage de classe, réussite d'un examen... En dépit de multiples tentatives pédagogiques ces dernières années pour atténuer l'impact de la notation, celle-ci conserve un poids important dans notre culture, encore très normative et plutôt compétitive, comme le montrent les multiples concours. Certains courants pédagogiques ont remplacé la note par des attestations graduelles de compétence. Les critiques de la notation portent principalement sur les points suivants. Elle est très réductrice, puisqu'elle résume l'ensemble d'un travail à un simple nombre. La note a un effet quasi-hypnotique sur l'élève – et ses parents – qui ne cherche plus à comprendre les problèmes. Elle est subjective, comme on s'en aperçoit lorsque l'on effectue des analyses comparatives d'enseignants. On ne sait pas si l'on note l'élève lui-même, son comportement ou ses efforts, son histoire personnelle, la mise en forme du travail (orthographe, présentation...), ou uniquement un contenu. Ou encore si on note par rapport à des attentes de programme, ou en comparant le rendu des élèves entre eux. Faut-il donc encourager l'élève, le rassurer, ou le renvoyer simplement à lui-même ?

Certaines cultures pédagogiques étrangères pratiquent l'absence de notation, considérée traumatisante, ou bien la notation collective, basée sur un travail en petit groupe. Les critiques rétorqueront que cela implique une déresponsabilisation de l'élève, l'absence d'un principe de réalité individuel.

Sans doute faut-il élargir le concept de notation à celui d'évaluation, plus complexe et circonstanciée. Nous y rencontrons une distinction intéressante entre l'évaluation sommative, censée déterminer la valeur de l'élève en faisant un bilan final de ses compétences, et la formative, s'inscrivant dans la continuité, qui permet de guider l'élève dans le travail qui lui reste à faire. Mais il est aussi possible de compléter le tableau en demandant aux élèves de noter leurs professeurs, comme aux U.S.A., au risque d'encourager une certaine démagogie dans la pratique pédagogique.

## 14) POURQUOI VIT-ON PUISQU'ON MEURT TOUS ?

### Dialogue

*C'est la Toussaint, veille de la fête des morts. Camille se demande à quoi ça sert de vivre puisqu'on finit tous par mourir ?*

**Camille :** Dis papa, c'est quoi exactement la Toussaint ?

**Le père :** Comme le nom l'indique, c'est une fête religieuse, celle de tous les saints.

**Camille :** Pourquoi on met des fleurs dans les cimetières ? Ce ne sont pas tous des saints ceux qui sont là.

**Le père :** Certes ! Mais il existe aussi une fête plus ancienne, d'avant le christianisme, la fête des morts, qui se célèbre le lendemain, et les deux se confondent.

**Camille :** Je peux comprendre qu'on fête les saints, mais les morts, c'est bizarre !

**Le père :** Pourquoi donc ? La mort fait partie de la vie, non ?

**Camille :** Je ne sais pas, j'aurais plutôt dit que la mort, c'est la fin de la vie.

**Le père :** Tu sais, si on fête les morts en cette période, la raison en est simple : on entre dans la partie sombre de l'année, où rien ne pousse, mais grâce à cela, il y aura le printemps, puis l'été. Ce sont les cycles de la nature.

**Camille :** Je veux bien pour les plantes, parce qu'elles repoussent, mais nous on ne revient pas.

**Le père :** De nombreuses cultures croient que l'on revient, sous une forme ou une autre, comme un humain, un animal ou même une plante.

**Camille :** Oui mais ça c'est en Orient, on ne pense pas tellement ce genre de chose en Europe.

**Le père :** Si, par exemple le christianisme affirme qu'à la fin des temps il y aura la résurrection des corps, et c'est pour cela que l'on enterre les morts, plutôt que de les brûler.

**Camille :** Moi, je ne crois pas à tout ça. Et parfois je me dis que ça ne vaut pas la peine de vivre, puisque de toute façon on meurt.

**Le père :** Tu n'es pas très gaie, dis-moi. Mais tu peux quand même profiter de la vie pendant qu'elle est là.

**Camille :** Tu sais, depuis l'année dernière, avec cette fille de notre classe qui est morte dans un accident de voiture, je ne peux pas m'empêcher d'y penser, et ça me rend triste.

**Le père :** Bon, mais après tu penses à autre chose et tu es moins triste.

**Camille :** Quand même ! Tu ne penses pas que la vie est absurde, puisqu'on doit tous mourir ?

**Le père :** Dis-moi, lorsque tu vas au cinéma, est-ce que tu profites moins du film du fait qu'il se terminera dans peu de temps et que tu devras sortir ?

**Camille :** Ce n'est pas pareil : pendant le film, on ne pense qu'au film, sauf s'il est ennuyeux. Alors on regarde sa montre et on espère que ça va se terminer bientôt.

**Le père :** Tiens donc, se pourrait-il que justement tu penses à la mort lorsque la vie est moins intéressante ?

**Camille :** Pas toujours. L'autre fois, c'est parce qu'on a reparlé de la copine qui est morte. J'ai dit aux autres qu'on pouvait mourir n'importe quand, même aujourd'hui. Et Agathe m'a dit : « Alors ce n'est pas la peine de faire tes devoirs et d'aller à l'école ! ».

**Le père :** Oui, mais comme tu ne sais pas ce qui va se passer, autant essayer de vivre le mieux possible pendant que ça dure.

**Camille :** Moi je lui ai répondu qu'on ne vivait pas que pour soi, qu'on vit ensemble avec les autres, et que de cette manière-là, on ne meurt jamais.

**Le père :** C'est joli. Sauf si l'humanité disparaissait tout d'un coup, avec une guerre ou des maladies !

**Camille :** Alors là, c'est plutôt toi qui n'es pas très gai. Tu en as souvent des idées comme ça ?

## ANALYSE

Camus affirme que l'émergence de la conscience passe par la découverte de l'absurdité. Aussi peu plaisante que soit cette perspective « insensée », elle semble pourtant se nicher au cœur de nos préoccupations existentielles. Car l'être humain est un animal qui ne se contente pas d'être ce qu'il est, qui se satisfait difficilement du présent ; en permanence il anticipe le futur ou se remémore le passé. À cause de cela, nous vivons la mort au quotidien, c'est-à-dire la finitude de notre être, ses limites, sa fragilité et ses imperfections, quand bien même ce souci n'est pas conscient immédiatement à notre esprit. Or l'adolescence, âge de la radicalité par excellence, est une époque tout à fait propice à la découverte d'un tel drame. À quoi riment tous les efforts que nous déployons durant notre existence, si c'est pour finir rongé par les vers ? Nous tentons de ne pas y penser, nous nous occupons, nous nous divertissons, comme l'écrivit Pascal, à travers le travail, la fête, la reproduction, le devoir... Néanmoins, l'âge avançant, cet enjeu s'impose de manière plus prégnante.

Comme cette question se pose depuis toujours, diverses réponses ont été proposées. Par exemple la vision religieuse : la vie que nous connaissons n'est que le petit bout de la lorgnette, un simple mauvais moment à passer, ou une mise à l'épreuve dont découlera notre sort futur, pour une autre vie ou pour l'éternité. La vision spirituelle, qui en est proche : il est une autre réalité, plus fondamentale, que celle perçue de manière immédiate. La vision « biologique » : notre descendance donne sens à notre existence, en la prolongeant pour toujours à travers le renouvellement des générations. La vision sociale : elle invite à sacrifier son intérêt propre à celui de la société ou de l'humanité : la patrie, un groupe quelconque, une cause ou une autre. Ou le fatalisme : accepter les choses telle qu'elles sont, en vivant le temps qui nous est accordé, sans se soucier d'une fin inéluctable. Mais il en est d'autres, et chacun pourra aussi inventer la sienne.

## 15) PEUT-ON RIRE DE TOUT ?

### Dialogue

Pierre a du mal à se retenir de rire au magasin en entendant le vendeur bégayer, ce qui n'échappe pas à son père. En sortant, il se sent mal à l'aise.

**Pierre :** Je suis désolé, je ne voulais pas me moquer, mais c'était plus fort que moi.

**Le père :** Tu as réussi à ne pas te faire voir, c'est déjà ça. Tu avais conscience que tu pouvais faire de la peine.

**Pierre :** Je comprends qu'il ne fallait pas rire, mais je me demande quand même pourquoi. C'est bizarre, un vendeur qui bégaie. Pourquoi il ne fait pas un autre métier ?

**Le père :** On peut penser que c'est bizarre, mais on peut aussi penser que c'est bien : pourquoi une personne qui a un handicap ne pourrait pas faire un métier qui lui pose problème ?

**Pierre :** Tu sais, je ne dois pas être le seul à qui il donne envie de rire en le rencontrant.

**Le père :** C'est vrai que c'est plutôt inattendu, la situation nous paraît décalée et c'est cela qui nous donne envie de rire.

**Pierre :** Alors pourquoi on ne pourrait pas rire, si c'est drôle ?

**Le père :** Tu le sais bien ! On ne peut pas rire de tout. Il y a des limites à ce que l'on peut faire, comme pour tout ce qui concerne la vie en société : cela se nomme le respect.

**Pierre :** Et le respect, c'est accepter les autres comme ils sont, sans rien dire ?

**Le père :** Ce n'est pas uniquement du respect, c'est aussi de la compassion. Car on se dit qu'il doit souffrir de ce défaut de langage, et si l'on pense à cela, on n'a pas très envie de rire.

**Pierre :** Tu crois que j'avais envie de rire parce que je ne me mettais pas à sa place ?

**Le père :** En quelque sorte. C'est aussi de l'empathie : comprendre l'autre parce que l'on se préoccupe de ce qu'il peut ressentir.

**Pierre :** Et je dois souffrir avec lui si je pense qu'il souffre ?

**Le père :** Ce n'est pas nécessairement un « devoir », ce peut aussi être une question de sensibilité : on se sent proche de la personne, on se sent responsable d'elle.

**Pierre :** On ne peut tout de même pas se sentir responsable de tout le monde !

**Le père :** Pourquoi pas ! Tu es encore jeune, mais en grandissant tu découvriras qu'il est important de se soucier d'autrui.

**Pierre :** Pourtant, tu critiques maman, des fois, en disant qu'elle dramatise tout. Tu te souviens l'autre jour, lorsque tu plaisantais à propos de la grosse voisine ? Maman disait que tu exagérais. Tu n'étais pas d'accord avec elle !

**Le père :** En effet. L'humour est aussi quelque chose de très subjectif : on ne rit pas tous des mêmes choses. Mais une différence importante dans la situation d'aujourd'hui est que la personne était devant nous. Or celui qui souffre de quelque chose a plus de mal à en rire.

**Pierre :** Justement, peut-être qu'il faut apprendre à rire de ce qui nous fait souffrir, pour moins en souffrir, non ?

**Le père :** Ce n'est pas toujours possible, hélas ! Lorsque la douleur est trop forte ou le problème trop grave, le rire des autres ne fait qu'empirer notre peine. Mais dans l'absolu, je suis d'accord : il vaudrait mieux pouvoir rire de tout, ce serait une grande liberté !

## ANALYSE

L'humour dénonce la réalité, il la ridiculise, il refuse de prendre au sérieux ce qui est annoncé ou affiché, il s'étonne d'un rien. L'humour implique une conscience, celle de l'absurdité des êtres et des événements, il nous invite à une certaine distance, à un rapport critique face aux diverses situations du quotidien. En exprimant la dimension comique des choses, il cherche à faire rire, faisant tressaillir à la fois le corps et l'esprit. L'humour nous aide à vivre, il a une fonction existentielle et sociale : il met de l'huile dans les rouages...

Néanmoins l'humour n'est pas universel, il renvoie à la subjectivité, il fera rire ou pas, selon les personnes, les cultures et les situations. Quand bien même il relève certaines caractéristiques générales de l'être humain, tel l'égoïsme ou l'hypocrisie, tous ne riront pas, déjà parce que certains se sentiront visés. Ou bien on s'identifiera à la personne moquée, par empathie, par compassion, ou autres sentiments qui relient les êtres entre eux. La règle générale peut être que plus on souffre de quelque chose, moins on en rira facilement. À quoi l'on pourrait répliquer que plus on en rira, moins on en souffrira. C'est autour de cette opposition de principe que s'articule la question de savoir si l'on peut rire de tout : dans le rapport à la souffrance.

Ainsi on ne rit plus trop aujourd'hui de certaines plaisanteries communes d'autrefois. Comme les blagues ethniques, suspectées à tort ou à raison de racisme. De même pour tout ce qui pourrait relever de différences sociales où l'on exprime un quelconque sarcasme ou mépris, tel le genre, la sexualité, ou le handicap. Ou encore ce qui est sacré, telle la religion ou la morale.

Alors peut-on rire de tout ? On ne peut pas répondre ainsi : la question est à la fois trop catégorique et trop subjective. On peut seulement identifier les paramètres qui feront la différence. Ils se résument surtout aux suivants. En quelle compagnie rit-on. Avec quelle intention rit-on. Dans quel contexte culturel et social rit-on. Avec quelle insistance rit-on. Pour le reste, comme pour toute action humaine, il reste un jugement à poser, qui portera toujours sur le problème de l'opportunité et de la juste mesure.

## 16) POURQUOI AIME-T-ON ACHETER ?

### Dialogue

**La fille :** Maman, est-ce que j'ai assez d'argent sur mon compte pour m'acheter un MP4 ?

**La mère :** Mais pourquoi un MP4 ? Tu as déjà un MP3 !

**La fille :** Laure en a eu un à Noël, et à ce qu'il paraît, il est génial.

**La mère :** Génial ou pas, tu ne vas pas utiliser les 100 euros de tes grands-parents pour t'acheter un appareil que tu as déjà !

**La fille :** On voit que tu n'y connais rien. Le MP3, c'est que pour la musique, alors que le MP4, c'est aussi pour les vidéos.

**La mère :** Et pourquoi aurais-tu besoin de regarder des vidéos sur cet appareil, alors que nous avons déjà une télévision et un ordinateur ?

**La fille :** Oui, mais je veux quelque chose à moi toute seule. Il me faut ce MP4, je vais me l'acheter.

**La mère :** Il est hors de question que tu achètes ce nouveau truc uniquement parce qu'il est à la mode.

**La fille :** Il est trop beau. S'il te plaît ! Laure en a un, j'y ai bien le droit moi aussi. Tu ne veux jamais rien m'acheter !

**La mère :** N'exagère pas. Je t'achète des choses uniquement quand tu en as besoin. Là, je ne vois pas l'utilité d'un MP4.

**La fille :** Mais maman, tout le monde l'a ce MP4 ! Papa m'a bien offert un sac *Longchamps*, lui !

**La mère :** Tu sais très bien que ton père et moi n'avons pas la même notion des achats. Il vous donne tout ce que vous voulez. Tu verras avec lui lorsque tu iras le voir, mais moi, je ne suis pas d'accord.

**La fille :** Je ne sais pas comment t'expliquer, mais je sens qu'il faut que je l'ai, ce MP4. Je suis sûre que je travaillerai mieux en classe.

**La mère :** Je ne vois vraiment pas le rapport, tu me dis n'importe quoi.

*Silence*

**La mère :** Tu vois, dès que je te dis non, tu boudes ! Tu n'as aucune envie de discuter comme une adulte. Pourtant, tu es grande maintenant, et tu devrais pouvoir réfléchir par toi-même avant de faire des caprices de ce genre.

**La fille :** Ce n'est pas un caprice. Toi aussi tu as des envies parfois. Tu m'as déjà avoué que tu te fais un petit cadeau quand tu n'as pas le moral.

**La mère :** Là tu n'es pas sympa, car tu sais aussi très bien que je me prive de tas de choses pour que vous puissiez avoir tout ce qu'il vous faut. Et ce n'est pas toujours facile.

**La fille :** Mais là je ne te demande rien, j'ai déjà l'argent !

**La mère :** Tu vois, ce qui me gêne c'est que tu manques de discernement. Tu veux faire comme les autres, suivre la mode, et tu ne



poses aucune question lorsque tu as envie de quelque chose. Or j'aimerais pouvoir te faire confiance.

**La fille :** Mais qu'est-ce que ça veut dire pour toi, « te faire confiance » ? Penser comme toi et faire tout ce que tu veux ?

*Silence*

**La mère :** Tu as peut-être raison. Je te demande trop de penser comme une mère, plutôt que comme une adolescente. Je veux toujours penser au futur, alors que toi tu es plutôt dans l'immédiat. J'imagine que c'est de ton âge.

**La fille :** C'est normal que tu veuilles m'apprendre à penser autrement. Mais tu sais, les 100 Euros que j'ai reçus, ils ne les ont pas donnés pour mon mariage...

**La mère :** Sans doute. Et comme je n'ai pas envie de discuter de ça éternellement, tu n'as qu'à t'acheter ton appareil.

**La fille :** Dis donc, puisque tu es de meilleure humeur, tu ne voudrais pas m'acheter une nouvelle coque pour mon téléphone portable. Il y en a des magnifiques qui ne coûtent pas cher !

## ANALYSE

L'être humain est animé de désirs et de craintes, il doit satisfaire un certain nombre de pulsions inscrites en son être. Ces instincts sont à la base liés à un désir de survie individuelle, telles la faim, la soif ou la peur de mourir. D'autres élargissent le champ et accordent une plus grande extension à la liberté individuelle, tels le désir de reproduction ou de pouvoir, la quête de plaisir, l'instinct du jeu. Qu'en est-il de la pulsion d'achat ? On peut y voir plusieurs composantes. D'une part la survie : nous avons besoin d'aliments, de vêtements, d'abri, de moyens de transport. D'autre part un désir d'accumulation, moins immédiat car il envisage le futur. Par crainte du manque, on souhaite engranger un maximum de biens, en achetant, ou obtenir un maximum de moyens pour obtenir ces biens, ce que l'on appelle « économiser ».

Mais il existe aussi une troisième composante de la pulsion d'achat, qui renvoie à un aspect plus libre encore : le désir du superflu, esthétique, culturel, ludique ou autre. Le développement de notre société ayant permis de moins nous soucier de notre survie immédiate, la proportion de ce plaisir a pris une part de plus en plus conséquente. Et c'est sur cette « nouvelle » nature humaine que joue la publicité, qui oscille entre l'appel à l'utilité et flatter nos sens ou notre esprit. Vanter une voiture pour son kilométrage économique, ou parce que son style est « sexy » ou « tendance ». Si la publicité est dirigée vers les enfants, on tentera aussi d'agir sur ce qu'il y a de plus immédiat chez eux, par la séduction qui suscite l'envie, de la manière la plus efficace possible. Comme les céréales « super héros » ou les vêtements « pop star ». S'agit-il là de manœuvres inacceptables ? Faut-il alors se frustrer, au nom de la morale et de la raison, ou faut-il accorder une certaine légitimité au désir ? Il restera au parent, entre autres considérations, de savoir s'il doit céder au désir de l'enfant afin de lui faire plaisir, ou s'il doit refuser, pour que l'enfant grandisse, ou pour ne pas céder aux sirènes de la société de consommation.

## 17) C'EST QUOI LA VÉRITÉ ?

### Dialogue

*Antoine ramène son carnet de notes à la maison, qu'il doit faire viser par ses parents. Les résultats sont plutôt moyens.*

**Antoine :** Papa, tu dois me signer mon carnet de notes.

**Le père :** Le signer, ou regarder les résultats de ton trimestre ?

**Antoine :** Tu peux le regarder si tu veux, mais tu dois aussi le signer.

**Le père :** Voyons voir. 11 sur 20 en maths, ce n'est pas terrible, tu ne crois pas ?

**Antoine :** Ce n'est pas vrai, tu as vu la moyenne de la classe : 10,8 sur 20 ! Je suis au-dessus de la moyenne quand même.

**Le père :** Qu'est-ce qui n'est pas vrai ? Que tes résultats ne sont pas bons ?

**Antoine :** Non, ce n'est pas vrai ! Puisque j'ai plus que la moyenne de la classe.

**Le père :** Alors le seul critère pour toi, c'est d'avoir plus que la moyenne de la classe.

**Antoine :** Je n'ai pas dit que c'était le seul critère, mais en tout cas c'est ce que je pense.

**Le père :** Pourtant, tu n'as pas dit que tu n'étais pas d'accord avec moi : tu m'as dit que ce que je disais était faux.

**Antoine :** Oui, mais c'est la même chose ! Tu ne vas pas me chipoter quand même !

**Le père :** Je ne pense pas que ce soit du chipotage. Je voudrais simplement que tu puisses réfléchir à tes critères pour décider au mieux de ce qui est vrai.

**Antoine :** Tu sais, je ne suis pas le seul à dire que c'est un critère. C'est pour cela que l'on met la moyenne de la classe sur le carnet.

**Le père :** Là encore, le fait que « tout le monde le fasse », comme tu dis, ne prouve pas grand-chose. Tout le monde pensait autrefois que la terre était plate et que le monde avait été créé en quelques milliers d'années.

**Antoine :** Même le prof nous a dit que toutes les notes étaient plus basses ce trimestre.

**Le père :** Et en quoi ce que dit le professeur prouve que ce que tu dis est vrai ?

**Antoine :** C'est le prof quand même ! Et de toutes façons, la vérité, chacun a la sienne, tu le vois bien.

**Le père :** Donc il n'y aurait pas de vérité !

**Antoine :** Chacun a la sienne, selon sa personnalité, ses idées et son caractère.

**Le père :** Alors j'en reviens à l'idée que la Terre est plate : si cela convient à mon caractère, ce serait donc vrai.

**Antoine :** Oui, mais là ce n'est pas pareil, parce qu'on peut prouver qu'elle n'est pas plate : les scientifiques l'ont fait.

**Le père :** D'accord, mais avant que les scientifiques prouvent sa rondeur, elle était plate ou elle était déjà ronde ?

**Antoine :** Justement, chacun pense ce qu'il veut.

**Le père :** Alors plus rien n'est vrai ou faux ?

**Antoine :** Je n'ai pas dit ça. Tu me fais dire ce que je n'ai pas dit.

**Le père :** Mais il me semble que c'est contenu dans ce que tu dis. Lorsqu'on parle, on indique des choses implicites, non ?

**Antoine :** Là tu vois, tu interprètes tout à ta façon. Comme d'habitude, tu transformes ce que je dis comme ça t'arrange.

**Le père :** Tu es dur avec moi. Ainsi, dès que je t'invite à réfléchir d'une autre manière à ce que tu dis, c'est parce que ça m'arrange... Alors je n'ai plus qu'à me taire...

*Silence*

**Le père :** Mais dis-moi, dans le fond, tu penses vraiment que 11/20 en maths, c'est bien ?

**Antoine :** Bon, c'est vrai que ce n'est pas terrible. Mais tu sais très bien que je ne suis pas doué pour les maths.

**Le père :** Ce sont deux problèmes très différents. La réalité objective d'une part, et le fait que tu te justifies d'autre part.

**Antoine :** Eh bien justement ! La réalité objective n'est pas toujours très agréable : je préférerais que tu m'encourages...

## ANALYSE

La vérité est un concept difficile. Soit elle effraie, on préfère alors l'ignorer, en prétendant qu'elle n'existe pas. Soit on prétend de façon plutôt explicite, pour quelque raison, y avoir un accès privilégié. Soit encore on se défend de prétendre la détenir, tout en soutenant mordicus que nous avons raison et que notre interlocuteur se trompe. Quoi qu'il en soit, la vérité pose problème, déjà parce que nous en avons une idée fort vague et confuse. La raison principale en est d'abord que la vérité est multiforme. Nous la confondons par exemple avec la réalité, en oubliant que si cette dernière peut être de nature matérielle ou factuelle, la vérité est en général un discours, qui parle de quelque chose. Alors, proposons que vérité il y a lorsqu'une affirmation semble être de nature conforme. Mais conforme à quoi ? Quels sont les critères utilisés pour juger cette vérité ?

Nous pouvons en citer trois, sans doute les plus courants. En premier lieu la vérité « objective », lorsque l'énoncé est censé correspondre à ce qui est observable, à ce que l'on peut expérimenter, critère commun dans le domaine scientifique. Mais il n'est pas toujours possible d'observer ou d'expérimenter, ou bien ce que l'on perçoit laisse trop de place à l'interprétation. En second lieu la vérité d'argumentation, la vérité de raison, où une parole est déclarée véridique parce le discours qui la soutient est cohérent et argumenté. Privé d'un accès direct aux faits, on évalue la plausibilité du discours, comme le fait par exemple le policier ou le juge, pour déterminer ce qui s'est passé, ou bien lorsque nous devons émettre un jugement de valeur. Et enfin, la vérité subjective, ou personnelle, celle qui nous fait dire « Je te jure que c'est vrai » lorsque nous n'avons ni preuves tangibles ni arguments probants. C'est une vérité qui engage la personne qui parle, à la fois parce qu'il dit et parce qu'il est. C'est le critère que nous utilisons pour déterminer si une personne est quelqu'un de confiance : cette personne est « vraie », ses paroles sont en accord avec ses actes. C'est aussi ce que nous utilisons dans un acte de foi, pour décréter par exemple que Dieu existe ou que le Père Noël n'existe pas. C'est ce que l'on nomme parfois l'intime conviction. Or ces trois modalités de la vérité opèrent en nous simultanément et à divers degrés, et nous les confondons allègrement.

## 18) PEUT-ON TOUT DIRE SUR INTERNET ?

### Dialogue

*Le père d'Indira découvre involontairement un échange d'insultes sur Facebook...*

**Le père :** Indira, il faut que nous discussions, et pas demain, tout de suite !

**Indira :** Qu'est-ce que qu'il y a encore ! Ici, j'ai l'impression qu'on me critique tout le temps. Ça ne va jamais ce que je fais.

**Le père :** Je connais ton refrain sur tous tes malheurs, mais là je crois vraiment que tu exagères. Parce que je viens de tomber sur ta page de Facebook.

**Indira :** Comment tu as pu aller sur mon Facebook ? Je ne t'ai pas donné mon mot de passe.

**Le père :** C'est très simple : comme tu es toujours dans la précipitation, tu es partie à l'école sans avoir fermé la session. La page était juste devant moi.

**Indira :** Mais tu n'as pas le droit de lire mes courriers, c'est personnel.

**Le père :** Personnel ou pas, tu es encore une mineure. Et je suis bien content d'avoir vu ce que tu écrivais, car c'est très éclairant, tu t'en doutes.

**Indira :** Alors comme ça, parce que je suis une mineure, je n'ai pas le droit à une vie privée ! C'est incroyable.

**Le père :** Nous reviendrons là-dessus une autre fois. Pour l'instant, je voudrais plutôt discuter des grossièretés invraisemblables que tu écris.

**Indira :** D'abord ce n'est pas moi qui ai commencé, si tu as bien lu. Ce sont les autres qui ont commencé à m'insulter.

**Le père :** Je ne sais pas qui a commencé ou pas, le principal est de voir comment tu t'exprimes. Je t'avoue que je suis assez effaré par le langage que tu utilises.

**Indira :** Mais ce n'est pas pareil sur Internet, tout le monde parle comme ça.

**Le père :** Tout le monde ! C'est vraiment un drôle d'argument. Et si tout le monde trucidé sa voisine, toi aussi ?

**Indira :** Ça n'a rien à voir ! Pourquoi il faut toujours que tu exagères ? Tu n'es pas obligé de t'énerver non plus !

**Le père :** Et même sans parler de la manière de s'exprimer, regarde de quoi vous parlez, toutes ces inepties...

**Indira :** Mais papa, nous les jeunes on parle pas de la même chose que vous, c'est tout. Tu peux comprendre quand même.

**Le père :** Jeune ou pas jeune, il y a quand même des limites à ce que l'on peut dire ! Et quand je pense à tout le temps que tu passes à ça ! Voilà pourquoi tes notes s'en ressentent.

**Indira :** Oui, eh bien tu vois, une des copines qui parle avec moi, c'est la meilleure de la classe !

**Le père :** Peut-être bien que cette fille est très forte, et je ne sais pas si ce que tu me dis est vrai, mais de toute façon, ce n'est pas ton cas : tes notes sont en chute libre ce trimestre.

*Silence*

**Le père :** Tu te rends compte que ce que tu écris sur Internet peut dans l'absolu être vu par n'importe qui dans le monde ?

**Indira :** Tu sais papa, tu dois comprendre que sur Internet, ce n'est pas la vraie vie. D'abord on utilise un pseudo, comme si c'était quelqu'un d'autre qui parlait.

**Le père :** Tout de même, on peut toujours savoir que c'est toi. Mais pourquoi parlez-vous comme ça ?

**Indira :** Ce qui est bien sur Internet, c'est qu'on peut être qui on veut ! On peut oublier ses problèmes, on peut devenir quelqu'un d'autre.

**Le père :** Justement, vous n'avez pas l'air d'oublier vos problèmes : vous vous étrepez avec un langage de charretier.

**Indira :** Ça ne veut rien dire ! Après on peut être encore copines... Tu dois comprendre...

**Le père :** Ce que je comprends surtout, c'est que tout cela prend trop d'importance pour toi. Alors, jeune ou pas jeune, plus d'Internet pendant un mois ! Sauf pour les devoirs... Et n'oublie pas de me donner ton mot de passe à l'occasion !

## ANALYSE

L'utilisation d'Internet change-t-elle notre manière de penser ? On peut facilement argumenter que nos convictions fondamentales et notre personnalité n'en sont guère affectées, car l'utilisation d'un outil ne modifie en rien les valeurs qui nous animent. Mais on peut aussi le suspecter de modifier quelque peu notre fonctionnement existentiel et psychique. D'abord parce qu'il se produit sur Internet une contraction importante de l'espace et du temps : tout est là tout de suite, que ce soit par exemple les informations ou les personnes, voire les objets. Ce phénomène est visible par exemple dans le « chat » : il est possible de discuter simultanément avec de nombreuses personnes, où qu'elles se trouvent, au moment où l'on en a envie. Idem pour le « jeu en réseau », où l'on peut plonger à tout instant en « bonne » compagnie dans un monde virtuel. Dans les deux cas, la mise à disposition permanente d'autrui tend évidemment à engendrer une forme de dépendance, par le simple biais de la facilité, ainsi qu'une sorte d'impatience et de fébrilité chroniques. Le second élément d'influence est justement cette virtualité, la fabrication d'un « monde nouveau », qui touche aussi le « chat ». Car bien que des personnes réelles discutent entre elles, la présence uniquement virtuelle et l'utilisation d'un pseudonyme permettent de se fabriquer un autre soi, amélioré, par exemple plus confiant ou plus osé, ou carrément nouveau, totalement inventé. Le troisième élément est la sollicitation permanente, c'est-à-dire la mise à disposition de soi aux autres. Le simple exemple du mail, de nature personnelle ou professionnelle, produit une sorte d'obligation permanente de réponse, à toute heure du jour et de la nuit, pression parfois insupportable et épuisante, qui rend quelque peu impossible la distinction entre vie publique et vie privée. Bien entendu, l'outil Internet est un moyen phénoménal de se faire plaisir, ainsi que d'agir et de se libérer de diverses contraintes. Ne serait-ce que pour faire ses emplettes sans se déplacer. Mais il est certaines libertés capables d'engendrer des contraintes plus terribles encore que celles dont elles nous libèrent, comme la sensation infantilissante de toute-puissance.



## 19) POURQUOI DOIT-ON ALLER À L'ÉCOLE ?

### Dialogue

**Léo :** Bon, je n'y arrive vraiment pas. Ce n'est pas la peine.

**La mère :** Tu as ton regard des mauvais jours. Qu'est-ce qui n'en vaut pas la peine ?

**Léo :** Ce stupide devoir de maths ! Dis-moi donc à quoi ça sert de calculer la surface d'un triangle ?

**La mère :** Si c'est au programme, j'imagine que cela doit servir à quelque chose.

**Léo :** Dis donc les surfaces, tu en as calculées beaucoup depuis l'école ?

**La mère :** Parfois je dois calculer les surfaces et même les volumes. Pas plus tard que l'autre jour, lorsque j'ai été acheté un humidificateur, je devais connaître le volume de la pièce où j'allais le mettre.

**Léo :** Et le cours de latin, que vous m'avez obligé à prendre, tu peux me dire à quoi ça va me servir dans la vie ?

**La mère :** À connaître l'origine des mots par exemple, et comprendre ta propre langue.

**Léo :** Alors tu crois que tout ce que l'on apprend à l'école est utile ?

**La mère :** Je crois qu'il y a deux manières de voir l'utilité. D'une part ce qui sert immédiatement, comme lire et compter, car on en a besoin tous les jours. Et l'utilité au sens plus vaste, celle que te donne la culture générale, qui te permet de comprendre le monde et d'apprendre à penser.

**Léo :** Je veux bien, mais il y a des cours où l'on s'ennuie vraiment : cela n'intéresse personne. Toutes les dates des batailles et des rois par exemple.

**La mère :** Tu crois vraiment que cela vient de la matière enseignée ? Rappelle-toi ce qui t'est arrivé en maths l'année dernière par rapport à l'année d'avant.

**Léo :** C'est vrai que la manière dont le prof enseigne fait une grande différence. L'année dernière, le prof de maths était trop sympa. Mais il n'y a pas que ça.

**La mère :** En effet, il y a aussi l'intérêt que tu décides de porter à cette matière, les efforts que tu es prêt à fournir.

**Léo :** C'est ça le plus pénible : les efforts, le travail. Je me demande pourquoi on doit faire tous ces devoirs à la maison. Et je sais ce que tu vas dire : cela nous prépare pour notre futur métier. Pas vrai ?

**La mère :** Je suis heureuse de savoir que je ne parle pas toujours pour rien et que tu m'écoutes parfois. Mais ce n'est pas cela que je voulais te dire.

**Léo :** Il faut dire que ton discours sur le travail et l'effort, on l'a souvent entendu.

**La mère :** Justement, j'essaie de me renouveler, tu devrais être content. Je pense que de faire ce travail te fait grandir dans ta tête. C'est utile pour la vie.

**Léo :** C'est ça. On apprend à souffrir, et comme ça on souffrira toute la vie... Ce n'est pas un peu ça que tu me dis ?

**La mère :** L'effort n'est pas que de la souffrance, c'est aussi l'apprentissage de l'autonomie : on apprend à résoudre les problèmes par soi-même.

**Léo :** Moi, de toute façon, la seule chose que j'aime au collège, c'est les copains.

**La mère :** Cela fait partie de ton éducation, que tu le veuilles ou non : l'apprentissage de la vie en société. Et pas uniquement avec les copains : avec les adultes, la hiérarchie, les règles...

**Léo :** Mais quand même, on passe beaucoup trop d'heures à l'école : le temps est long, on finit par s'ennuyer, surtout que pendant les cours, on n'a même pas le droit de s'exprimer.

**La mère :** Je ne pense pas que le cours soit le lieu pour s'exprimer. Mais tu as des profs qui vous font participer plus que d'autres au cours quand même. Tu ne trouves pas cela moins ennuyeux ?

**Léo :** Peut-être, mais c'est toujours dur de retourner à l'école après les vacances.

## ANALYSE

À l'origine, le terme école vient du grec *scholé*, qui désignait une interruption de travail, « un temps libre ». Il dérive lors de son passage à la langue latine, puisque le terme « schola » implique déjà une connotation d'effort: s'il s'agit toujours d'un loisir, mais il est studieux, car le mot réfère à une leçon, à un apprentissage, à un lieu d'étude. Le terme indiquait une libération face à l'astreinte d'un travail lié à la survie : on avait le temps d'apprendre, de découvrir des choses détachées de tout besoin immédiat, voire inutiles à la vie quotidienne, pour le simple plaisir ou pour s'éduquer. L'école était un luxe, avant de devenir une obligation. C'est d'ailleurs toujours un luxe dans certaines sociétés où l'école est loin de constituer un droit acquis et réel pour nombre de mineurs.

Qu'en est-il chez nous de l'école, au-delà de l'obligation juridique et de la coutume qui font automatiquement de tout enfant un écolier ou un collégien ? Du côté de l'enfant, les diverses manières de vivre l'école sont les suivantes. Le lieu de l'amitié, avec la découverte du lien social, l'expérience de la relation aux pairs, ainsi que son cortège de satisfactions et de déconvenues. Le lieu de l'apprentissage de la connaissance et de la pensée, plus ou moins laborieux et plaisant, voire pénible ou aliénant. Le lieu de l'affirmation de soi, face à la diversité sociale. Le lieu de l'apprentissage de la vie en société, ses règles, ses hiérarchies, son arbitraire, sa justice et son injustice.

Pour les adultes, au-delà des enjeux qui recouvrent ceux perçus par les enfants, il en est un qui aujourd'hui divise parents et enseignants, parfois violemment. L'opposition ou la différence entre transmission et éducation. Version pédagogique de l'éternelle querelle entre les Anciens et les Modernes. D'un côté les partisans de « la tradition » : l'école a pour mission de transmettre les données culturelles, les connaissances de base et les valeurs civiques et morales, ce qui constitue le socle de la société et garantit sa pérennité. De l'autre côté les partisans de la « modernité » : la société évolue, l'école doit aussi évoluer, elle n'est pas un temple du savoir isolé du monde. Il n'est donc plus question de véhiculer des idées toutes faites mais de permettre à chacun de s'exprimer, d'énoncer sa spécificité, réalité qui devra être prise en compte dans le processus pédagogique.

Autant de problématiques qui diviseront les opinions et les êtres.

## 20) POURQUOI S'ÉNERVE-T-ON ?

### Dialogue

**L'enfant :** Enfin, pourquoi tu t'énerves comme ça ?

**Le père :** Parce que je dois te redire cinquante fois par jour la même chose !

**L'enfant :** Cinquante fois ! Tu ne trouves pas que tu exagères un peu ?

**Le père :** Et toi, avec ton comportement, tu ne trouves pas que tu exagères beaucoup ?

**L'enfant :** Tu n'es pas obligé de t'énerver non plus !

**Le père :** Je ne suis pas énervé ! Je suis seulement agacé.

**L'enfant :** Alors là, je ne vois pas vraiment la différence.

**Le père :** Continue comme ça, et là je vais vraiment m'énerver. Je t'assure, tu le regretteras !

**L'enfant :** Bon, ça va ! Ça va... Je ne dis plus rien.

*Silence.*

**Le père :** Tu n'as pas totalement tort. C'est vrai que parfois je m'énerve un peu vite,

**L'enfant :** Ben oui ! À peine j'arrive, je pose mon cartable, et je me fais crier dessus.

**Le père :** Ta description est un peu biaisée. Cela fait un quart d'heure que tu es là. En plus, tu sais très bien que je ne veux pas que tu poses ton cartable sur l'escalier. Ta sœur s'est déjà fait mal parce que vous posez n'importe quoi à cet endroit.

**L'enfant :** Cela ne fait pas un quart d'heure. Et puis j'allais le monter dans ma chambre.

**Le père :** Ce n'est tout de même pas compliqué de le mettre ailleurs que sur l'escalier.

Même si c'est vrai, je l'admets, je me suis énervé un peu vite, pour pas grand-chose.

**L'enfant :** En ce moment tu t'énerves tout le temps et tu cries sur nous. Maman t'a même fait une remarque l'autre jour.

**Le père :** Ne m'en veux pas. J'ai du mal à dormir ces jours-ci, et j'ai des soucis au travail : tu sais que je risque de perdre mon emploi avec le rachat de l'entreprise.

**L'enfant :** Je comprends, mais quand même. C'est comme si c'était notre faute.

**Le père :** Tu dis un peu n'importe quoi, mais c'est vrai que lorsque l'on a des soucis, ou lorsque l'on ne va pas bien, on en veut un peu à tout le monde. On s'énerve vite.

**L'enfant :** Quand un adulte s'énerve contre nous, on ne pense pas à tout ça. Ça nous prend la tête et on s'énerve aussi. Même si on sait dans le fond que vous avez raison des fois.

**Le père :** Ce n'est pas une bonne stratégie, mais tu devrais aussi comprendre que lorsque l'on s'énerve, c'est parce que l'on n'arrive pas à parler normalement. On a l'impression que ça ne sert à rien de discuter.

**L'enfant :** Quand quelqu'un nous crie dessus, on s'énerve aussi. Alors on veut juste se défendre, on réagit, on ne pense pas que l'autre a un souci.

**Le père :** Ce n'est pas évident, je l'admets. Peut-être faudrait-il ne pas répondre tout de suite. En comptant jusqu'à dix par exemple. On aurait les idées plus claires, on répondrait moins à chaud.

**L'enfant :** Moi, c'est quand je suis impatient que je m'énerve. Par exemple lorsque je n'arrive pas à faire mes maths. Et je n'ai pas envie d'y passer la soirée !

**Le père :** C'est ce que je disais, lorsque l'on se sent impuissant. On a l'impression qu'on n'obtiendra pas ce que l'on veut.

**L'enfant :** Il paraît que les Chinois disent qu'un sage n'a pas de désir. C'est vrai que si l'on ne veut vraiment rien, on ne peut pas être agacé.

**Le père :** Ne rien vouloir, c'est impossible : on a toujours des besoins. Je crois surtout qu'il ne faut pas trop s'en faire : après tout, quand on s'énerve, ce n'est pas la fin du monde. Il ne faut pas faire attention, et ça passe.

**L'enfant :** Quand même, tu nous dis parfois des choses dures quand tu t'énerves.

**Le père :** Comme cela, tu t'habitues, et plus tard, tu ne seras pas trop dérangé par les énervements des autres !

## ANALYSE

Sur le plan psychologique, l'énervement est une émotion, c'est-à-dire la manifestation d'un sentiment intense. Il s'agit d'un état de surexcitation nerveuse, qui entraîne diverses réactions démesurées face à des stimuli internes ou externes. La forme extrême en est la colère, la forme plus légère l'agacement. On estime que la fatigue physique, par exemple le manque de sommeil, est une des raisons principales de l'énervement. En particulier lorsque cet état d'irritation n'est pas un phénomène courant chez une personne donnée. Autre cause : lorsqu'une personne est soumise à une pression morale inhabituelle, ce que l'on nomme aussi stress : une tension provoquée lorsqu'un organisme est soumis à des contraintes excessives. Bien que là encore les causes physiques et morales puissent se combiner. Face à ces modifications environnementales, se trouve la capacité d'un psychisme de supporter la pression extérieure ou les modifications importantes de divers types. Certaines personnes, sensibles aux effets des stimuli, seront plus particulièrement sujettes à l'énervement.

Sur le plan philosophique, on peut considérer que l'énervement est une perte de maîtrise de soi. Parce qu'une surcharge émotionnelle ne permet plus à la raison d'opérer. Parce que la satisfaction de nos désirs prend le pas sur toute autre considération. Parce que nous devenons complètement centré sur nous-même, incapable de distanciation. Parce que notre fonctionnement est totalement déterminé par l'immédiateté. Parce que nous devenons inutilement agressif ou violent. La sagesse ou la raison nous obligent donc à reprendre nos esprits. Pour des raisons morales : parce que l'énervement est une forme exacerbée d'égoïsme et d'ignorance d'autrui. Pour des raisons pratiques : parce que l'action déterminée par l'énervement est plutôt inefficace. Pour des raisons psychologiques : parce que l'état d'énervement est douloureux pour celui qui le subit. Pour des raisons existentielles : parce que l'énervement est une perte d'autonomie du sujet.

Néanmoins, on peut aussi légitimer cet état d'irritabilité, en le présentant non pas comme une pathologie ou un manque, mais comme la spécificité de notre humanité, à travers l'expression d'une sensibilité. On peut même lui accorder une valeur morale en estimant que certains événements ou situations sont justement inacceptables. L'impassibilité serait ici considérée comme inconsciente ou inhumaine. Bien que certaines personnes trouvent dans cette posture une justification complaisante à leur irritation chronique.

## 21) C'EST QUOI UNE MEILLEURE AMIE ?

### Dialogue

*Julie revient songeuse de l'école. Lucile, qui vient d'arriver dans sa classe, lui a demandé d'être sa meilleure amie. Sa mère l'interroge.*

**La mère :** Qu'est-ce qui t'arrive, Julie? Tu as l'air préoccupée...

**Julie :** Ce n'est rien. C'est juste que je pense.

**La mère :** Je le vois bien. Mais si tu es aussi absorbée dans tes pensées, c'est bien que quelque chose te soucie.

**Julie :** Non, ce n'est pas que ça me soucie, mais il y a une nouvelle en classe, Lucile, et elle m'a demandé un truc un peu bizarre.

**La mère :** Ah bon ! Qu'est-ce qu'elle t'a demandé de si bizarre ?

**Lucile :** Tu vois, comme elle est nouvelle, j'ai essayé d'être gentille avec elle, de lui montrer les choses, de tout lui expliquer, quoi. Et après les cours, juste avant de rentrer, elle me demande si je ne veux pas être sa meilleure amie.

**La mère :** Bon, eh bien, je ne vois pas le problème. Comme elle arrive à l'école, elle se cherche une amie. Pourquoi cela te choque tant ?

**Lucile :** Ce n'est pas que ça me choque, mais quand même, ça fait juste deux jours que je la connais.

**La mère :** Alors, combien de jour faut-il d'après toi pour avoir le droit de devenir ton amie ?

**Lucile :** Attends, ce n'est pas la même chose être une amie et être la meilleure amie.

**La mère :** Peut-être que pour elle ce n'est pas vraiment différent.

**Lucile :** Tu rigoles ou quoi ! Tout le monde sait ce que c'est une meilleure amie. Ce n'est pas la même chose.

**La mère :** Puisque tu le dis, je veux bien te croire. Mais explique-moi quand même cette différence.

**Lucile :** Ça ne se fait pas de demander à quelqu'un d'être sa meilleure amie. Meilleure amie, ça vient tout seul, sinon, c'est comme forcer l'autre.

**La mère :** D'accord, mais tu ne m'expliques toujours pas ce qu'est une meilleure amie.

**Lucile :** Eh bien on est souvent avec elle, on pense beaucoup à elle, on se prend par le bras dans la cour. On se dit que personne n'y touche, et on la défend si quelqu'un l'insulte. Ce n'est pas la même chose qu'une amie, quand même.

**La mère :** Et comment on fait pour savoir que quelqu'un est notre meilleure amie ?

**Lucile :** J'en sais rien, moi ! On le sait, c'est tout !

**La mère :** Tu ne trouves pas que ta description ressemble un peu à de l'amour ?

**Lucile :** Ça ne va pas non ! Il n'y a pas de sexe quand même avec une meilleure amie.

**La mère :** C'est vrai, mais tu penses beaucoup à elle, tu veux la voir tout le temps, tu ne supportes pas qu'on la critique, tu es un peu jalouse... C'est très fort, non ?

**Lucile :** Une meilleure amie, c'est juste qu'elle te connaît bien, que tu lui racontes tes choses personnelles, qu'on partage les mêmes goûts, et que tu peux lui faire confiance.

**La mère :** Mais alors, pourquoi tu changes de meilleure amie de temps à temps ?

**Lucile :** Parce qu'il y a des embrouilles, qu'on se dispute, et qu'on finit par ne plus se supporter.

**La mère :** On croirait vraiment entendre l'explication d'un divorce, tu ne crois pas...

**Lucile :** Non mais tu m'agaces à la fin, cela n'a rien à voir avec tout ça.

**La mère :** Et ce collier que vous partagez, avec un cœur dessus coupé en deux ?

**Lucile :** Le collier « best friend » ? C'est juste un collier qu'on partage avec sa meilleure amie. Alors quoi !

**La mère :** Tu ne trouves pas que tu deviens un peu nerveuse lorsque l'on discute de la meilleure amie ?

**Lucile :** Oui mais t'as vu aussi toutes les questions que tu me poses !



## ANALYSE

Aimer est de manière générale, en français en particulier, un verbe fourre-tout. On aime ses parents, sa copine, la musique et le chocolat... Mais alors, qu'est-ce qui fait la différence entre les objets divers de cet « amour »? Si l'on distingue plus facilement le fait d'aimer une chose et d'aimer une personne, il est plus ardu de distinguer comment on aime différemment diverses personnes. Même la relation d'attirance entre deux êtres spécifiques varie tellement dans les formes, ou se transforme au fil du temps, qu'il est difficile parfois de distinguer par exemple l'amour et l'amitié. Les grecs anciens avaient trois termes pour indiquer les manières d'aimer : *philia*, *eros* et *agape*. Le premier renvoie plutôt à de l'amitié, considérée comme un amour tranquille et confiant, moins dépendant, plus distant et réfléchi. Le second exprime l'amour plutôt au sens d'un désir ardent de possession, d'une attente inquiète et nerveuse, souvent à connotation sexuelle mais pas nécessairement. Le troisième, plus rare et difficile, indique une forme d'amour désintéressée, un amour prêt à tout donner, à une personne, à un groupe ou à l'humanité, mais qui en même temps n'attend rien d'autrui.

On peut penser que le glissement entre ces différents sens n'est pas si défini, ou encore qu'il peut osciller selon les moments d'une relation. C'est en particulier le cas chez les enfants et les adolescents, à un âge où les états psychiques ne sont pas clairement établis, entre autres sur le plan de la sexualité, bien que celle-ci commence à percer sous différentes formes, parfois contradictoires. La nouveauté de l'expérience, liée à un sentiment aigu d'incertitude sur l'identité personnelle, peut causer de l'inquiétude, variable en intensité selon les cas et les circonstances. Quoi qu'il en soit, il semble que ce que représente le concept de « meilleure amie », pris au féminin car nettement plus fréquent chez les filles, capture assez bien les enjeux d'une attirance aussi tâtonnante qu'excessive.

## 22) C'EST QUOI UNE IDENTITÉ ?

### Dialogue

*Pour pouvoir participer à un voyage scolaire, Basile doit se faire établir une carte d'identité. Il se rend à la mairie avec sa mère.*

**Basile :** A quoi ça sert d'avoir une carte d'identité ?

**La mère :** Ça sert à établir et prouver son identité.

**Basile :** Ah bon ! Si on n'a pas de carte, on n'a pas d'identité ?

**La mère :** Du point de vue humain, si, mais du point de vue national et juridique, non.

**Basile :** Et qui décide de notre véritable identité ?

**La mère :** Notre véritable identité, je n'en sais rien du tout. Il y a différentes manières de penser à l'identité.

**Basile :** Donc tu ne sais pas qui tu es, puisque tu ne connais pas ta véritable identité.

**La mère :** Si je la connais. Pour toi je suis ta mère, pour ton père je suis sa femme, pour l'État je suis une citoyenne, pour le magasin je suis une cliente.

**Basile :** L'identité c'est toujours par rapport à quelqu'un d'autre ? Ce n'est jamais pour nous-même ?

**La mère :** Bien sûr ! J'ai aussi mon idée sur qui je suis. J'ai mes opinions, mon caractère, mes goûts et mes envies.

**Basile :** Tu ne trouves pas qu'avec tout cela, c'est un peu compliqué de s'y retrouver et de savoir qui l'on est.

**La mère :** Tu as bien raison. C'est pour cela qu'on a souvent des doutes sur nous-même. En plus, en vieillissant, on change énormément, on n'est plus comme avant, on est même étonné de ce qui nous arrive, en bien ou en mal. Par exemple, je me trouve beaucoup plus patiente que lorsque j'étais plus jeune.

**Basile :** Et bien ! Qu'est-ce que ça devait être avant !

**La mère :** Tu vois, ça ne m'agace plus ce genre de remarques sarcastiques. J'accepte mieux les choses.

**Basile :** Finalement l'identité change tout le temps ?

**La mère :** Non, sans quoi on ne pourrait pas conserver de papiers d'identité. Il faudrait tout le temps les changer. Il faut bien qu'on reconnaisse quelqu'un à quelque chose !

**Basile :** Alors tu n'a pas encore répondu à ma question. C'est quoi notre véritable identité ?

**La mère :** Si tu veux dire ce qui ne change pas en nous, c'est vrai que c'est difficile à dire. Nos empreintes digitales ne changent pas par exemple.

Silence

**La mère :** Néanmoins, c'est vrai que réduire notre identité à nos empreintes digitales, ça fait un peu bizarre. On peut aussi dire que nous serons toujours l'enfant de nos parents.

**Basile :** Là c'est pareil ! Je ne veux pas que mon identité soit par rapport à mes parents. Déjà parce que je ne suis pas comme vous.

**La mère :** Ça c'est toi qui le dis ! Tu me fais tellement penser à ton père.

**Basile :** Je n'aime pas qu'on me dise tout le temps que je ressemble à mon père ou à je ne sais qui. C'est énervant. Parce que ça veut dire qu'on n'est jamais soi-même.

**La mère :** Tu as raison, je comprends. Mais alors qui es-tu donc ?

**Basile :** Déjà je suis un enfant, un garçon, un élève.

**La mère :** Si c'est ainsi que tu te définis, tu n'es pas toi-même : tu es identique à des millions d'autres enfants. Remarque, c'est aussi possible que l'on n'ait pas de véritable identité personnelle.

**Basile :** Et demain, si tu trouves un autre enfant dans mon lit à ma place, tu ne diras rien ?

**La mère :** Elle est rigolote ton objection. C'est bien vu !

**Basile :** Je crois que j'ai trouvé la solution. Notre identité, on ne la connaîtra qu'à la fin, quand on verra tout ce qu'on a fait dans notre vie.

**La mère :** Et en attendant, tu es juste comme tout le monde ? C'est que tu ne connais encore pas ton identité, ou que tu n'en as pas encore ?

**Basile :** Bon, tout ça commence à me prendre la tête. Je crois qu'on va juste faire la demande de carte d'identité et je vais laisser tomber le problème de l'identité pour l'instant.

## ANALYSE

Le terme identité provient du mot latin « idem » : même. En ce sens, il indique ce qui dans une chose ou un être est identique, ce qui ne change pas, ce qui est toujours le même. Si tout changeait dans une entité, elle ne serait plus elle-même. Le problème pour l'individu est de déterminer s'il existe quelque chose qui ne change pas en lui, et de déterminer ce que c'est. Du point de vue biologique, nous avons un ADN spécifique, des empreintes digitales. Du point de vue de la société, nous avons officiellement un nom et au moins un prénom, une date de naissance, une famille, une fonction, un sexe, et divers numéros nous sont attribués (sécurité sociale, impôt, etc). Du point de vue de notre entourage, nous avons un caractère, une manière de penser morale et intellectuelle, divers goûts et affinités. Par rapport à nous-même, nous avons un passé et des projets, une conscience du monde et de soi. Une question importante est de savoir si notre identité existe en elle-même, objectivement, ou bien si nous décidons ce qu'elle est. Sommes-nous libre ou non de déterminer qui nous sommes ? Cette tension nous amène parfois à douter de notre propre identité, à la détester, voire à l'ignorer car ce souci nous semble superflu, à moins encore de simplement se contenter de l'image qui nous est renvoyée. Certaines cultures attribuent avant tout une identité collective, d'autres favorisent plutôt l'individualité, chaque vision ayant ses avantages et ses inconvénients. L'identité nous permet de savoir qui nous sommes et comment nous nous distinguons des autres. Mais l'identité est-elle donnée à l'avance, ou se construit-elle tout au long de notre existence ? Nous avons différentes manières de nous fabriquer une identité : par nos activités, nos relations, notre apparence, nos titres... Nous nous en préoccupons en particulier dans les périodes de mutation rapide, telles l'adolescence ou le départ à la retraite. « Connais-toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux », nous enjoignait l'oracle de Delphes. Or cette connaissance de notre identité semble justement constituer un des plus grands défis qui se pose à nous. Faut-il vraiment s'en préoccuper ?

## 23) PEUT-ON SE PASSER D'UN TÉLÉPHONE PORTABLE ?

### Dialogue

**L'enfant :** Tu sais que c'est mon anniversaire à la fin du mois.

**Le parent :** En effet, tu fais bien de me le rappeler : les dates et moi, ça fait deux ! Mais je crois aussi que tu veux me demander quelque chose.

**L'enfant :** Tu sais très bien ce que je veux te demander.

**Le parent :** Au risque de passer pour un naïf ou un menteur, je te dirai que non.

**L'enfant :** Allez, tu t'en doutes bien : on en a déjà parlé plein de fois !

**Le parent :** Mais bien sûr ! Que suis-je bête ! Cet outil indispensable à l'adolescent moderne et à la page : le téléphone portable. Cet objet sans lequel on n'existe pas vraiment...

**L'enfant :** Tu te moques de moi, n'empêche que tous mes copains en ont un. Et que tu m'avais promis l'année dernière que ce serait pour cette année.

**Le parent :** J'en promets toutes sortes de choses... Mais dis-moi donc, pourquoi est-il si indispensable ce portable ?

**L'enfant :** Ce n'est pas vrai ! Ça recommence... Je ne sais pas moi, il y a plein de raisons. Par exemple quand j'ai oublié de noter les devoirs qu'il fallait faire pour le lendemain, je peux appeler un copain.

**Le parent :** Pour cela, tu peux utiliser à ta guise le bon vieux téléphone familial.

**L'enfant :** Oui, mais quand j'ai besoin que l'on m'explique ou d'en discuter, ça prend du temps, et vous ne voulez pas que je bloque la ligne.

**Le parent :** Je vois. Tout cela part d'un bon fond : faire ton travail et ne pas déranger. Je ne te savais pas si dévoué.

**L'enfant :** C'est pour moi, aussi. Sans portable, je passe pour un boloss. Je suis le seul de ma classe qui n'en ai pas.

**Le parent :** Et le petit Durand. Je sais que sa mère ne veut pas non plus qu'il ait un portable.

**L'enfant :** Tu parles, lui c'est un intello, et sa mère elle est spéciale.

**Le parent :** En effet, elle est chercheur en microbiologie, c'est très spécial ! Et le fait que ce téléphone coûte cher, cela ne te bile pas ?

**L'enfant :** Ça ne coûte pas si cher, je peux prendre un forfait bloqué. Et si je le dépasse, je paierai une carte avec mon argent de poche.

**Le parent :** Je vois ça d'ici. Cela va devenir ton principal centre de préoccupation. Déjà que tu n'es pas très concentré sur ton travail scolaire. D'autant plus que ce fameux téléphone, c'est aussi les jeux, la musique, Internet et le reste...

**L'enfant :** Il n'y a pas que l'école quand même dans la vie. Je grandis : j'ai bien le droit à une vie personnelle.

**Le parent :** Tu penses que c'est le téléphone qui te permet cela ? Je vois bien tous ces jeunes qui se parlent au téléphone pour n'importe quoi.

C'est comme s'ils avaient peur de se retrouver seuls face à eux-mêmes. Il faut toujours qu'ils parlent à quelqu'un.

**L'enfant :** Ce n'est pas parce que tu bois du vin que tu vas toujours te saouler ! On peut aussi se contrôler. Pourquoi tu ne me fais pas confiance ?

**Le parent :** Parce que l'on voit bien comment fonctionne la société. Avec cette publicité qui nous force à consommer toujours plus. On ne sait même pas si toutes ces ondes ne sont pas nocives pour le cerveau. Et tous ces téléphones dont on change tout le temps, une véritable pollution. Plus de cinq cents millions de téléphones ont déjà été jetés : une véritable catastrophe écologique, dont on ne parle pas.

**L'enfant :** Pourquoi tu dramatises tout le temps. Ça se saurait si c'était si grave. En plus, si j'ai un téléphone, vous saurez toujours où je suis. Tu sais comme maman s'inquiète dès que je suis en retard pour rentrer à la maison.

**Le parent :** Très convaincant ! Enfin, heureusement, j'ai jusqu'à la fin du mois pour y réfléchir.

## ANALYSE

Le téléphone portable est plus qu'un objet, c'est un véritable symbole de société, pour diverses raisons. Déjà pour le côté que certains nommeront un peu trop vite gadget. Car si l'on y pense un moment, le nombre de fonctions ou d'applications que possède un de ces « smart phone » est véritablement époustouflant, en particulier grâce à la connexion Internet. Et si gadget il y a, il accorde à son détenteur de nombreux pouvoirs sur le monde, tant d'information que d'action et de communication. D'où le sentiment de toute-puissance de son possesseur. Ensuite, il représente bien le changement de paramètres et de paradigmes quant à la perception de la réalité. Car les frontières y sont abolies, sur le plan géographique par exemple : il permet d'être chez soi partout où l'on est. Sur le plan temporel : il développe la culture de l'instantané, en étant en contact avec tout le monde tout de suite, induisant une parole compulsive qui ne souffre pas d'être frustrée. Sur le plan de la matière : tout devient virtuel, le magasin par exemple, par les achats à distance. Puis il incarne bien la société de consommation. Par les effets combinés de la publicité et du développement technologique, bon nombre de personnes en changent tous les ans ; ce sont les consommations qui financent l'objet et non son achat, le service et non l'outil. Pour les plus âgés, à peine le temps de comprendre comment cela marche et de s'y habituer. Pour les plus jeunes, à peine le temps de s'en lasser. À tel point que cela représente une nouvelle forme de pollution, très difficile à traiter au vu des composants matériels sophistiqués qui constituent cet instrument. Autre point : le côté identitaire de l'objet. Tout comme par le passé les cheveux longs ou bien les chaussures de sport ont représenté l'appartenance à une époque, à un groupe, à une caste d'initiés, le téléphone dernier cri est aujourd'hui la manière privilégiée d'indiquer que l'on est « branché ». Sans compter le fait qu'il permet d'être en contact permanent avec les « amis » et d'utiliser le dernier tube à la mode comme sonnerie d'appel. Pas étonnant qu'il ait tant d'importance aux yeux des adolescents, ces êtres ancrés de plain-pied dans leur époque. Et qu'il soit objet de convoitise, voire source de violence chez ceux qui en seraient privés.

## 24) POURQUOI FAIT-ON DES CADEAUX ?

### Dialogue

**La fille :** Tu sais que les parents de Maeva ne lui offrent aucun cadeau pour Noël ?

**Le parent :** J'imagine qu'ils ont leurs raisons. Peut-être s'est-elle comportée de manière exécrable toute l'année...

**La fille :** Pas du tout ! Cela n'a rien à voir avec son comportement, c'est tous les ans pareils, avec toute sa famille.

**Le parent :** Ah bon ! Et pourquoi donc ? Est-ce pour des raisons religieuses : ils considèrent Noël comme une fête chrétienne ?

**La fille :** Non, mais ses parents disent que Noël est uniquement une fête commerciale, qu'on se sent obligé d'acheter des cadeaux et que ce n'est pas sincère.

**Le parent :** Ce n'est pas faux. C'est vrai que c'est une fête un peu calquée et dénaturée : on en oublie le sens original. On se sent obligé de la fêter. Mais c'est souvent comme ça quand on fait des cadeaux. Par exemple pour les anniversaires.

**La fille :** Tu veux dire que lorsque tu nous fais un cadeau d'anniversaire, c'est parce que tu es obligée, et c'est tout ?

**Le parent :** Ce n'est jamais « tout », comme tu dis : il y a toujours autre chose. Nos actions sont souvent composées de motivations diverses ou opposées.

**La fille :** Alors pourquoi toi tu décides de nous offrir des cadeaux à Noël ?

**Le parent :** C'est une bonne question, mais difficile. En fait, il y a de nombreuses raisons.

**La fille :** Tu n'as qu'à me donner les principales, ça suffira.

**Le parent :** En tout premier, c'est vrai qu'il y a la tradition. En deuxième, parce que c'est un moment de bonheur, puisque toute la famille est à la fête, et je suis heureuse de voir cela.

**La fille :** Dis, est-ce qu'on fait des cadeaux aux autres uniquement pour se faire plaisir ?

**Le parent :** D'une certaine manière, c'est vrai. Même si ça a l'air un peu égoïste. On est aussi heureux que ceux qu'on aime soient heureux. C'est cela le sens des cadeaux.

**La fille :** Pas toujours ! Tu te rappelles le Tour de France, quand les gens sur les camions jetaient plein de cadeaux qu'on ramassait ? Tu m'avais dit que ce n'était pas des cadeaux.

**Le parent :** En effet, c'était de la publicité : ils offrent des cadeaux pour que les gens achètent leurs produits. Pourtant, ils voulaient aussi que les gens soient contents. Ça marche mieux !

**La fille :** J'ai une copine comme ça. Si elle te fait un cadeau, c'est sûr qu'elle va te demander quelque chose. L'autre jour, elle voulait que je l'accompagne pour faire des courses.



**Le parent :** C'est peut-être qu'elle veut se faire aimer. C'est une manière classique de séduire, les cadeaux.

**La fille :** C'est ridicule comme idée : personne ne va t'aimer parce que tu lui fais des cadeaux.

**Le parent :** Tu as mauvaise mémoire : l'année dernière, j'ai dû te demander d'arrêter de donner tes affaires aux copines qui venaient à la maison. Tu voulais tellement être aimée...

**La fille :** Oui, bon, j'étais encore petite. Remarque, toi aussi. Quand vous êtes partis en week-end sans nous, vous nous avez ramené des cadeaux. Je suis sûr que c'était pour vous faire pardonner.

**Le parent :** Peut-être en effet que je culpabilisais de partir sans vous. Mais c'est à ça aussi que servent les cadeaux : à faciliter les relations entre les personnes. On peut montrer ce que l'on ressent, parfois mieux qu'avec les mots.

**La fille :** Tu as bien raison, c'est nettement mieux. Et si tu veux vraiment que je t'aime, je peux te dire ce qu'il faut m'offrir pour Noël...

## ANALYSE

Le fait d'offrir des cadeaux semble un acte banal, un de ces gestes qui rythment l'existence. Certes, les cadeaux nous font plaisir, ils soulignent des moments particuliers, certains plus marquants que d'autres, mais ils font surtout partie intégrante des rituels importants, qu'ils soient de nature sociale, familiale ou autre. Par exemple Noël, les anniversaires ou encore les retrouvailles, sont de ces moments privilégiés qui incitent à l'offrande de cadeaux. On peut néanmoins offrir des cadeaux pour des raisons très diverses, le geste peut avoir des sens très opposés. Parmi les plus classiques, il s'agit de faire plaisir. Nous souhaitons que l'autre soit heureux, en général parce que nous l'aimons ou l'apprécions. Dans l'ombre de cette raison rode aussi le fait que nous voulons être aimé, et que les cadeaux sont théoriquement un bon moyen de séduction. Prétention souvent illusoire, car il serait trop facile de croire que l'amour puisse ainsi s'acheter. Sans doute l'offrande sait-elle nourrir l'amour et l'entretient-elle par des échanges mutuels d'attention, mais il serait douteux de conclure que les cadeaux puissent engendrer l'amour, sauf dans des cas extrêmes et rares. Bien qu'à l'inverse, cette croyance peu fondée ou désespérée puisse communément servir à manipuler cyniquement celui qui est amoureux afin d'en obtenir ce que l'on veut. Les cadeaux servent aussi, comme symboles ou messages, à témoigner de sentiments moins forts que l'amour, tels le respect, l'amitié, l'affection ou la reconnaissance. Ils servent aussi à se montrer soi-même, à vanter son pouvoir, sa richesse, sa générosité empruntée, voire à obliger autrui de manière subreptice ou grossière : on attend par exemple de l'admiration ou de la gratitude. Les cadeaux relèvent aussi d'une obligation, parce que les circonstances semblent l'imposer, ou par souci de réciprocité. L'échange « obligé » peut devenir alors l'alibi d'un esprit consumériste qui s'articule par personne interposée : je te donne, tu me donnes... Au-delà du plaisir de recevoir un cadeau, cette polysémie de l'offrande nous amène à rester parfois perplexe devant l'offrande qui nous est faite, ou pas faite. Après tout, la facilité du cadeau permet de se dédouaner ou de se déculpabiliser à bon prix.

## 25) QU'AI ME-T-ON DANS LA TÉLÉRÉALITÉ ?

### Dialogue

**Le fils :** Dis maman, est-ce que je peux regarder la télé ? J'ai fini tous mes devoirs.

**La mère :** Tu es sûr, tu as bien tout fini ? Tes maths aussi ?

**Le fils :** Puisque je te le dis ! Tu peux vérifier si tu ne me crois pas.

**La mère :** Tu sais, je n'aime pas cette idée de « regarder la télé ». D'ailleurs, tu n'as pas besoin de l'allumer pour la regarder..

**Le fils :** Toujours aussi drôle ! Je ne sais pas pourquoi ça te dérange tant que je regarde la télé. Papa la regarde souvent, lui.

**La mère :** Bon, laisse ton père tranquille, tu veux bien. Dis-moi plutôt quel programme tu veux regarder.

**Le fils :** Qu'est-ce que tu penses que je veux regarder ? *Secret story*, tiens !

**La mère :** Je ne vois pas pourquoi ça serait évident que tu ne regardes pas autre chose, de plus intéressant !

**Le fils :** Parce que tout le monde le regarde et que je suis comme tout le monde.

**La mère :** Eh bien moi, je ne le regarde pas, comme tu le sais.

**Le fils :** Toi, tu es spéciale, et en plus tu n'es pas une ado. Mais la mère de mes potes, elles regardent *Secret story*, elles.

**La mère :** Puisque tu as l'air si enthousiaste, dis-moi donc ce qu'il y a d'extraordinaire dans cette émission.

**Le fils :** Figure-toi qu'on y apprend des choses, parce c'est comme la vraie vie.

**La mère :** La vraie vie ! Tu peux m'expliquer ce qu'il y a de vrai dans tout ça ?

**Le fils :** Il y a des gens qui sont dans un endroit, ils y vivent, et on les filme 24 heures sur 24.

**La mère :** Magnifique, et on les voit aussi aux toilettes, ça doit être fascinant la vraie vie.

**Le fils :** Il ne faut pas exagérer, il y a des endroits où il n'y a pas de caméra, comme la salle secrète.

**La mère :** Et qu'est-ce qu'ils font de merveilleux toute la journée ?

**Le fils :** Justement, ils sont comme nous : ils parlent, ils s'amuse, ils font la cuisine, il se disputent, ils sortent ensemble, tout ça quoi !

**La mère :** Mais alors, pourquoi c'est mieux à la télévision, s'ils font la même chose que tout le monde ?

**Le fils :** Oui mais en même temps ils ne sont pas tout à fait comme nous : ils sont plus originaux. Par exemple, il y en a un, il est androgyne.

**La mère :** Et à part être androgyne, qu'est-ce que tu lui trouves d'intéressant ?

**Le fils :** Il est un peu drôle. Mais surtout, il faut trouver son secret. C'est ça qui est bien.

**La mère :** Mais si c'est un secret, pourquoi il vient à la télévision pour le dire à tout le monde ?

**Le fils :** C'est un jeu ! Chacun doit trouver le secret de l'autre.

**La mère :** Tu n'as pas l'impression d'être un peu voyeur et malsain ? Toi qui es si soucieuse de protéger ton intimité, tu veux dévoiler celle des autres.

**Le fils :** C'est aussi une émission, c'est comme une fiction.

**La mère :** Ah bon ! Je pensais que c'était comme la vraie vie.

**Le fils :** Je sais ce qui ne te plait pas du tout. C'est qu'ils parlent de sexe de manière ouverte et réaliste.

**La mère :** Tu veux dire pornographique, quand on voit ce qu'ils font et ce qu'ils racontent devant tout le monde.

**Le fils :** Tu en sais des choses, pour quelqu'un qui ne regarde pas l'émission !

**La mère :** J'ai aussi lu des articles. Plusieurs journaux dénoncent ces émissions comme de la débilité profonde, avec des ragots, des discussions idiotes, où chacun se fait la concurrence pour gagner de l'argent et devenir célèbre. Avec tous ces gens qui payent pour voter par téléphone en faveur de leur candidat favori !

**Le fils :** Si c'est tellement nul, pourquoi penses-tu que tout le monde regarde ces émissions ? Peut-être que les autres ne pensent pas comme toi !

**La mère :** Et cette fille qui apprend la rupture avec son petit copain par téléphone devant tout le monde ! Et toutes les grossièretés ! Tu ne vois pas le problème ? Tu n'as vraiment aucun esprit critique ? Aucun idéal ?

**Le fils :** Je me demande surtout pourquoi tu dois tout prendre tellement au sérieux. Je crois qu'on ne sera jamais d'accord tous les deux.

## ANALYSE

La télé réalité est un phénomène de société marquant. En particulier à cause de son immense popularité parmi les jeunes de 15 à 30 ans. La presse, petite ou grande - comme le montre la présente rubrique - ne peut s'empêcher de se faire l'écho de ce qui se passe entre les murs de ces « loft » ou « île » célèbres. Que ce soit pour raconter et décrire ce qui s'y passe ou pour analyser et vilipender le concept, tous se sentent obligés d'en parler. De la même manière, chacun est censé être familier avec le contenu de ces programmes, qui constituera sans doute un des sujets de discussion au bureau ou à l'école. Sans doute parce que ces diffusions représentent un véritable miroir de notre société, que cette image nous plaise ou non. Faut-il alors rendre ces productions télévisuelles responsables de ce que nous sommes, ou en sont-elles uniquement le symptôme ? Quoi qu'il en soit, ces programmes ont le mérite de nous faire voir ce que nous ne voyons pas nécessairement, aussi grossier que soit ce visible.

Il est vrai que notre société est empreinte de voyeurisme, nous adorons voir et entendre les secrets d'alcôve, sous différents prétextes, par exemple celui de connaître la vérité. Et si ce fût sans doute le cas à toute époque, aujourd'hui nous avons les moyens de rendre ces secrets plus criants, en produisant un voyeurisme plus excessif encore. De même pour les commérages ou la banalité. Le spectaculaire change-t-il la donne ? Bizarrement, la pornographie n'est pas ici très loin de la mièvrerie; plusieurs anciens participants de ces émissions se recyclent d'ailleurs dans cette industrie, et d'autres dans la chanson ou la télévision. On peut donc regretter cette triste représentation, qui prétend montrer le réel sous ce jour plutôt glauque. À moins de regretter en fait le réel pour ce qu'il est. Quoi qu'il en soit, ne nous précipitons pas pour assassiner les porteurs de mauvaises nouvelles. Examinons plutôt ce qu'il en est de notre société. Période de décadence, en attente d'une réaction forte, ou moment de transition, prélude à de nouveaux paradigmes moraux, sociaux et identitaires.

## 26) QUE VEUT DIRE « FAIRE LA MORALE » ?

### Dialogue

**Le père :** Félix, je ne suis pas content. Ta mère me dit que tu as encore proféré des grossièretés à ta sœur !

**Félix :** Tu parles, elle en dit encore plus que moi. Mais elle se cache, elle, elle le fait par derrière.

**Le père :** Quoi qu'elle ait fait, cela ne change rien à ce que tu as fait. C'est un très mauvais argument que tu utilises là !

**Félix :** Mais pourquoi tu m'engueules alors que je fais ce que tout le monde fait tout le temps.

**Le père :** D'abord, j'aimerais que tu t'exprimes autrement, je suis ton père. Et de toute façon tu n'as pas à parler comme cela à quiconque, même si tu es énervé.

**Félix :** Alors, tu vas encore me faire la morale, une fois de plus !

**Le père :** Je ne veux pas te faire la morale, je veux discuter avec toi.

**Félix :** Oui, discuter pour me faire la morale. C'est toujours la même chose.

**Le père :** Mais dis-moi, qu'as-tu donc contre la morale ?

**Félix :** Il y a que c'est fatigant ! Il faut faire ci, il ne faut pas faire ça. Parce que ça ne va jamais ce que je fais : vous trouvez toujours quelque chose à critiquer.

**Le père :** Je ne sais pas qui est ce « vous », mais j'imagine que ce sont les adultes, en particulier ta mère et moi.

**Félix :** Oui, c'est pareil au collège : on veut toujours me faire la morale.

**Le père :** Si tu me permets, ce n'est pas toi qui utilises régulièrement, et même souvent l'expression « Ça se fait pas » ?

**Félix :** Peut-être, mais je ne vois pas le rapport avec la morale.

*Silence*

**Le père :** Tu te souviens, l'autre jour, lorsque je t'ai fait une plaisanterie sur la surveillante du collège dont tu nous parles tout le temps ?

**Félix :** Tu as dit devant tout le monde que j'étais amoureux d'elle ! C'est vrai que ça ne se fait pas.

**Le père :** Que cela ne te plaise pas, je comprends, mais pourquoi utilises-tu l'expression « Ça ne se fait pas » ?

**Félix :** D'abord ce n'est pas vrai, et puis c'est intime, c'est personnel. Ça ne regarde pas les autres. C'est du respect, quoi !

**Le père :** Et quand tu dis des grossièretés à ta sœur, ce n'est pas aussi un problème de respect ?

**Félix :** Ce n'est pas la même chose. Les jeunes parlent tous comme ça.

**Le père :** Ah bon ! En classe, les jeunes parlent comme cela à leurs professeurs ?

**Félix :** Tu mélanges tout ! On parle comme cela entre jeunes. Il ne faut pas exagérer non plus.

**Le père :** Eh ! N'est-ce pas un problème de morale, de savoir les mots que l'on emploie, quand on les emploie et avec qui on les emploie ?

**Félix :** C'est juste du respect. C'est vrai que c'est peut-être aussi de la morale. Mais ce n'est pas la même chose.

**Le père :** Je vois le genre : il y aurait la morale des jeunes et la morale des adultes... La morale qui t'arrange et celle qui ne t'arrange pas.

**Félix :** Oui, mais c'est que vous dites toujours la même chose.

**Le père :** Même en admettant cela, n'est-ce pas tout autant un problème de morale ?

**Félix :** Je ne sais pas moi ! On n'est pas obligé de penser comme vous non plus !

**Le père :** Tu sais, la morale, c'est le fait de décider comment on doit se comporter, surtout vis-à-vis des autres. Et je ne vois pas comment on peut éviter d'avoir des règles de morale pour fonctionner en société. Sinon ce serait la jungle.

**Félix :** C'est juste qu'on n'a pas tous la même morale alors !

**Le père :** Et quelle est donc la différence en « notre » morale et « votre » morale ?

**Félix :** J'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je n'aime pas quand on me dit quoi faire. Ça me fatigue.

## ANALYSE

De tout temps, où qu'il soit, sous une forme ou une autre, instinctivement ou délibérément, l'être humain établit des principes de fonctionnement existentiels et sociaux, composant une liste d'obligations et de libertés, destinée à réguler le bien-être de tout un chacun: ceci se nomme la morale, ou l'éthique. Certes, il existe des inspirations très diverses à ces « morales » : elles peuvent être engendrées par une vision religieuse, par une révolution politique, par une transformation des mœurs, par une réaction sociale, par l'usure du temps, etc.

Certaines morales sont plus contraignantes que d'autres, qui tentent de s'imposer à tout prix, d'autres sont plus libérales. Certaines se croient plus universelles, qui prétendent définir le bien pour tous, d'autres s'inscrivent plutôt dans le particularisme ou l'individualisme. Certaines sont très idéalistes, avec une haute vision de l'homme, d'autres sont plus minimalistes, moins exigeantes. Certaines sont très soucieuses du rapport à autrui, d'autres sont plutôt tournées vers le souci de soi. Certaines admettent qu'elles constituent une morale spécifique, d'autres prétendent être « naturelles » et aller de soi.

Néanmoins, toute vision morale engendrera nécessairement une opposition ou une tension, pour la bonne raison que toute morale énonce une forme d'obligation, et que toute obligation, bien que suivie par certains qui en acceptent la contrainte, sera refusée par d'autres qui ne la supportent guère. Ainsi, de tout temps, la morale s'est accompagnée d'une antimorale qui n'est que son ombre. Action et réaction, diraient les physiciens, de même nature et de même intensité, mais en direction opposée. Bien évidemment, les tenants d'une morale considèrent que les partisans de la morale opposée sont immoraux, ou amoraux : cela fait partie du jeu. Car une morale qui n'exclurait rien ou qui ne condamnerait pas ne serait guère une morale. Une morale qui ne prendrait pas le risque de récuser ce qui ne lui convient pas, en soi ou chez autrui, serait privée du souffle qui lui est nécessaire pour guider le comportement humain.



## 27) POURQUOI AVONS-NOUS HONTE ?

### Dialogue

**Le père :** Tu sais, je ne travaille pas demain. Si tu veux, je t'accompagnerai au collège. Ça fait longtemps que je ne l'ai pas fait.

**La fille :** Ça ne va pas, non ! J'aurais trop la honte !

**Le père :** Tu aurais honte ! Mais honte de quoi ?

**La fille :** Je ne suis plus à l'école primaire, quand même.

**Le père :** Je ne vois pas le rapport. Qu'est-ce qui t'embête ? Moi je trouve ça sympathique.

**La fille :** Tu parles ! Les autres, ils vont tous se fiche de moi.

**Le père :** Pourquoi, ils n'ont pas de parents, eux ? Un père et sa fille ensemble, je ne vois pas le problème. Tu es contente lorsque je t'emmène te promener.

**La fille :** Oui mais là, tu vois, c'est le collège : ce n'est pas la campagne ou le cinéma.

**Le père :** Et tes amis, ils n'ont pas de parents, eux ?

**La fille :** Si, mais ils ne les collent pas pour venir au collège. On voit que tu ne connais pas les ados !

**Le père :** Peut-être, mais toi, qu'en penses-tu ? Ça a du sens d'avoir honte de ton père ?

**La fille :** J'en sais rien, mais en tout cas, je n'ai pas envie que tout le monde se moque de moi.

*Silence*

**La fille :** Bon, je suis d'accord que c'est un peu bizarre. Je ne voulais pas te vexer. Mais on ne peut pas s'empêcher de penser aux autres, à ce qu'ils pensent de nous. Mais toi aussi tu me demandes parfois si je n'ai pas honte de ce que j'ai fait.

**Le père :** Oui, comme l'autre jour, lorsque tu as été insolente avec ta mère. Mais là tu avais fait quelque chose de mal. J'espère que tu avais honte de t'être emportée comme cela.

**La fille :** Mais alors la honte, c'est toujours par rapport à ce que les autres pensent de nous : on craint pour notre réputation ?

**Le père :** Non, aussi par rapport à soi-même : parce qu'on a pas été à la hauteur de ce qu'on pensait, on a commis une erreur ou l'on a fait une bêtise. On se sent idiot.

**La fille :** La honte, c'est quand on se sent coupable parce que l'on a fait quelque chose de mal.

**Le père :** Pas toujours. Tu ne fais rien de mal lorsque tu es toute nue, et pourtant tu aurais honte que tout le monde te voit. Ou si on s'aperçoit que tu es amoureuse...

**La fille :** Bon, ça va ! Ne recommence pas avec ça !

**Le père :** Pourtant, il n'y a rien de mal à être amoureux. Je suis bien amoureux de ta maman.

**La fille :** Justement, ça me fait honte quand vous êtes là à vous embrasser devant tout le monde.

**Le père :** Parce qu'on a honte de se dévoiler, et même, on a honte que les autres se dévoilent. Comme s'il fallait toujours se cacher.

**La fille :** C'est vrai que dans le fond c'est bizarre. Tu penses qu'on peut se débarrasser de la honte ?

**Le père :** Déjà, je ne pense pas qu'il faille s'en débarrasser. Si on a honte, c'est parce qu'on a un sens moral : on se rend compte qu'il y a des choses bonnes et des choses mauvaises. Heureusement qu'on a une conscience !

**La fille :** Oui mais des fois, je suis d'accord que c'est trop : on a honte de tout. Il suffit d'avoir un bouton sur le visage, on a honte et on veut se cacher. C'est quand même fatigant.

**Le père :** En effet, on finit même par avoir honte de sa propre honte ! Mais en vieillissant, on a moins honte de toutes sortes de choses. L'adolescence est un âge difficile pour la honte : on se sent très en insécurité avec son identité, avec son corps, même avec sa famille.

**La fille :** Bon, alors c'est d'accord, tu laisses tomber pour demain matin !

## ANALYSE

La genèse nous raconte que lorsque Adam et Eve furent chassés du Paradis terrestre, ils virent leur propre nudité, et ils eurent honte. Cette expérience originelle et fondamentale est commune à toute personne, lors de la maturation psychologique. On peut affirmer que l'expérience de la honte est une nécessité, puisqu'elle exprime la découverte et l'expérience du sens moral. Elle opère sur plusieurs plans : personnel et social, physique et mental, individuel et relationnel ; elle affecte tout ce qui constitue l'identité d'une personne, elle se modifiera au cours de son existence. Avoir honte, c'est ressentir et exprimer une sensation de dévaluation de notre être : c'est inspirer à soi-même ou à autrui la réprobation et le mépris. On peut avoir honte de manière générale, ce que l'on pourrait nommer une honte d'exister, liée à une manière d'être ou à un problème particulier, par exemple un handicap ou une difficulté notable, ou tout simplement à un manque d'appréciation de soi-même. On peut l'observer chez ces personnes qui s'excusent à toute occasion auprès des autres. Mais on peut aussi avoir honte par rapport à un événement particulier ou une action commise. Parmi les raisons courantes d'avoir honte, on trouve : l'erreur, l'immoralité, l'appartenance à un groupe social « inférieur », une mauvaise apparence, l'exposition de nos sentiments, la nudité ou la visibilité de nos fonctions organiques, etc. En général cela implique une non-conformité aux valeurs sociales établies, bien que la honte puisse relever d'une vision très personnelle des choses : par exemple si une personne accorde une grande valeur à son apparence, ou si elle est très exigeante envers elle-même. Comme toutes les émotions, la honte peut être perçue positivement ou négativement. Positivement, elle reflète le sens moral, le respect des valeurs constitutives d'une société, un sens de l'idéal, une conscience de soi et d'autrui. Négativement, elle représente une absence de liberté face à autrui, une crainte d'exister, un manque d'amour ou de respect de soi-même, un souci exacerbé des apparences. En fait, la honte repose sur le décalage entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions être, ou devrions être.

## 28) LE PROGRÈS AMÉLIORE-T-IL LA VIE ?

### Dialogue

**La mère :** Que fais-tu ? Depuis tout à l'heure, tu es assise devant une feuille blanche.

**La fille :** Tu le vois bien : je suis en train de faire mes devoirs.

**La mère :** En effet, mais ça n'a pas l'air d'avancer très vite.

**La fille :** En SVT, on nous a donné un travail à faire sur le clonage : on doit répondre à la question : « Faudrait-il autoriser la technique du clonage humain ? ».

**La mère :** Quel est ton problème ? Tu ne comprends pas la question ?

**La fille :** Si. En fait, pas vraiment. Mais c'est surtout que je n'ai pas d'idées.

**La mère :** Tu devrais écrire ce qu'est le clonage. Ce serait un bon début.

**La fille :** J'ai une définition dans mon livre : « Opération permettant d'obtenir une duplication strictement similaire d'une cellule vivante ».

**La mère :** Eh bien voilà ! Et que se passerait-il si on appliquait cela à l'être humain ?

**La fille :** Ah oui, comme dans le film qu'on a vu l'autre jour. Je n'y pensais plus.

Cet homme qui ne sait pas s'il est un clone ou bien s'il est l'original, et en plus ils sont plusieurs autres comme lui.

**La mère :** Tu vois bien, cela pose déjà le problème de l'identité : savoir qui l'on est vraiment, lorsque l'on n'a pas de parents...

**La fille :** C'est vrai que s'il y avait d'autres personnes exactement comme moi, ça me ferait bizarre.

**La mère :** Tu serais même remplaçable ! On fabriquerait un autre toi-même amélioré, et on se débarrasserait de toi.

**La fille :** C'est cela, oui. Tu essaies de me faire peur, mais je n'ai plus six ans.

**La mère :** Moi non plus je n'ai plus six ans, mais le progrès scientifique me fait peur. Regarde tous ces accidents, comme au Japon avec le nucléaire.

**La fille :** Oui, mais si c'était mieux contrôlé, il n'y aurait pas de problème. En tout cas, c'est ce que dit mon prof.

**La mère :** Je pense que l'on ne peut pas tout contrôler. C'est impossible : il y aura toujours des accidents.

**La fille :** Oui, mais alors là, on ne fait plus rien. On ne prendrait même plus la voiture, parce qu'il peut toujours avoir un accident.

**La mère :** Justement, c'est le principe de précaution : on doit penser à tout ce qui pourrait se passer. Cela se nomme le développement durable : on pense au futur lorsque l'on prend une décision.

**La fille :** C'est bien ce que je te dis : on pense au pire, et on ne fait plus rien. Comme quand tu ne veux pas que je boive des boissons

énergisantes, sous prétexte que c'est chimique et que quelqu'un est mort d'en avoir trop bu. Pourtant, le vin tue encore plus !

**La mère :** Ce n'est pas la même chose ! Est-ce que tu te rends compte qu'aujourd'hui, on fabrique des particules tellement petites que notre corps ne peut pas s'en protéger ? Et on en met partout maintenant. Or on ignore totalement les conséquences...

**La fille :** Oui, je connais: les nanotechnologies. On en a parlé en cours. Justement, c'est très utile en médecine : on peut fabriquer des médicaments qui fonctionnent plus précisément et plus efficacement.

**La mère :** Et le fait que de plus en plus, des robots ou des machines peuvent remplacer les hommes, tu ne penses pas que c'est dangereux : un jour, on n'aura plus besoin de toi.

**La fille :** Ça tombe bien, je n'aime pas travailler. Même que je voudrais bien me faire remplacer à l'école !

**La mère :** Mais si on n'a plus besoin de toi, pourquoi te nourrirait-on ?

**La fille :** Je pense vraiment que tu t'en fais trop. Le progrès, de toute façon, on ne peut pas l'éviter. C'est normal. Tu ne voudrais pas arrêter la recherche scientifique quand même.

**La mère :** Je crois que tu es inconsciente. Tu es jeune, tu ne te rends pas compte des dangers.

**La fille :** Alors celle-là, je la connais vraiment par cœur !

## ANALYSE

Le dix-neuvième siècle se caractérise sans doute comme le siècle où le concept de progrès fut le grand moteur culturel, politique et économique. Progrès était synonyme de bien-être et de rationalité : la découverte de la puissance de l'homme, « Maître et possesseur de la nature », selon l'expression consacrée de Descartes. Au cours des deux guerres mondiales, l'Occident a découvert le caractère ambivalent du progrès technique, qui augmente à la fois les moyens de sauver des vies humaines et les capacités de destruction de l'Homme. L'explosion de la première bombe atomique à Hiroshima, le génocide systématique de millions de personnes par le régime nazi, ont alimenté une prise de conscience vis-à-vis du progrès. S'est alors développée une suspicion, puis une forte critique contre la technique et la science, non seulement dans la manière dont elles sont utilisées, mais aussi en elles-mêmes, dans leur nature propre. À la fois pour leur capacité de destruction de la nature, mais aussi pour leur pouvoir de déshumanisation. Certes la réalité, à travers des accidents graves comme celui de Tchernobyl, nous a permis de réaliser les dangers de la technique. Mais aussi, les auteurs de science-fiction, en projetant dans le futur les développements existants, ont contribué à nourrir l'imaginaire collectif quant à la dimension inouïe ou effroyable du progrès technique. De là le sentiment que « tout va trop vite ».

Une question se pose alors : peut-on et doit-on freiner les avancées scientifiques et techniques ? Car en dépit des périls potentiels et actuels, ce progrès apporte tout de même de très nombreux avantages. On prendra comme exemples phares l'informatique, qui facilite notre quotidien, ou la médecine, qui allonge notre durée de vie. Certains accusent le progrès d'hypothéquer le futur des générations à venir, et invoquent le concept de développement durable, qui peu à peu tente de s'instaurer comme la nouvelle norme économique et sociale. Les soucis éthiques s'imposent de plus en plus comme un paramètre incontournable des décisions politiques et scientifiques. Néanmoins la confrontation permanente est inévitable entre le désir de savoir et de puissance d'un côté, la prudence et la crainte de l'autre.

## 29) PEUT-ON NE PAS ÊTRE SUR FACEBOOK ?

### Dialogue

**La fille :** Maman, je peux aller un peu sur l'ordinateur ?

**La mère :** Est-ce que tu as fini tes devoirs ?

**La fille :** Oui, je travaille sans arrêt depuis que je suis rentrée de l'école.

**La mère :** Tes maths aussi, car tes notes en maths ne sont pas terribles ces temps-ci ?

**La fille :** Mais si, je t'assure, je suis complètement à jour.

**La mère :** Et qu'est-ce que tu veux faire sur l'ordinateur ?

**La fille :** En fait, je voudrais aller sur Facebook, pour m'ouvrir un compte.

**La mère :** T'inscrire sur Facebook, tu n'as rien de mieux à faire ?

**La fille :** Mais maman, toutes mes copines sont sur Facebook !

**La mère :** Et alors, ce n'est pas une raison. Qu'est-ce que tu vas y faire ?

**La fille :** On va chatter, discuter quoi !

**La mère :** Et de quoi donc, puisque vous vous voyez déjà tous les jours ?

**La fille :** Des devoirs, des profs, de tout... Je ne sais pas moi !

**La mère :** Tu penses vraiment que c'est nécessaire ?

**La fille :** Tu sais maman, même mamie est sur Facebook.

**La mère :** C'est vrai. Mais depuis pas longtemps.

**La fille :** Je ne vois pas ce que ça change. Elle est quand même inscrite.

**La mère :** Oui, et je me demande bien ce qu'elle y fait.

**La fille :** Tu n'as qu'à le lui demander. C'est d'ailleurs elle qui m'a montré comment ça marche.

**La mère :** Remarque, elle a le temps, elle. Et ça lui sert à quoi ?

**La fille :** Ils ont fait un club, avec ses amies du bridge, et d'autres aussi.

**La mère :** Et de quoi parlent-elles ?

**La fille :** De bridge, tiens ! Et de leurs sorties, de leurs enfants.

*Silence*

**La fille :** Tu sais, il n'y a que toi, maman, qui n'es pas sur Facebook.

**La mère :** Tu exagères un peu, non ? Je veux bien être ringarde, mais il y a des limites.

**La fille :** Je t'assure : tu serais surprise de voir tous les gens que tu connais sur Facebook.

**La mère :** Et alors ! On n'est pas obligé de faire comme tout le monde non plus !

**La fille :** Je sais ! Ça c'est ta grande idée : ne pas faire comme tout le monde. Madame veut être spéciale et différente...

**La mère :** Non, c'est juste que je trouve qu'on est toujours sous pression pour imiter les autres.

**La fille :** N'empêche que tu fais aussi comme les autres parce que c'est bien utile : la télévision, le téléphone, l'ordinateur... Et même les dernières chansons à la mode : je t'ai entendue ce matin, sous la douche...

**La mère :** C'est vrai que de toute façon, on suit la mode. Qu'on veuille ou pas, on ne peut pas faire autrement. Mais il faut savoir dire non, des fois !

**La fille :** Alors là, c'est le genre de truc que tu racontes, où je ne comprends rien !

**La mère :** Bien oui, on ne peut pas dire amen à tout ! J'ai déjà du mal à répondre à tous les mails que je reçois.

**La fille :** Justement, sur Facebook, c'est plus commode. Tu vois tout de suite qui t'a écrit. Et il y en a d'autres qui répondent pour toi.

**La mère :** Alors là, je ne crois pas vraiment à ça : les autres qui répondent pour toi.

**La fille :** Si, je te jure. C'est ça qui est bien : on est ensemble. Quelqu'un peut te défendre si on te critique.

**La mère :** Justement, je n'ai pas tellement envie d'avoir ce genre de discussion.

**La fille :** Ou alors tu peux donner des nouvelles à toute la famille, et voir ce que font les autres.

**La mère :** Là tu as raison ! C'est vrai que je n'ai pas toujours le temps d'appeler tout le monde, et parfois je culpabilise.

**La fille :** Non, ce n'est pas vrai ! Je ne peux pas y croire ! Ma mère me donne enfin raison ! Sur Facebook en plus...

**La mère :** Mais enfin, cela ne veut pas dire que je vais m'inscrire.

**La fille :** Tu sais, cela m'est égal, du moment que moi tu me laisses m'inscrire.



## ANALYSE

Il est difficile de résister aux modes informatiques, dont Facebook est un exemple phare, pour de nombreuses raisons. À l'instar de toutes les tendances sociales, s'effectue naturellement une pression de l'entourage. Très sensible chez les adolescents en particulier, mais aussi chez les adultes, à divers degrés : être dans le coup, ne pas paraître dépassé. « Tout nouveau, tout beau » est le cri de ralliement de cette tendance moderniste, ou faudrait-il dire plus précisément « novelliste ». Cet attachement au nouveau a des ressorts identitaires : ne pas être identifié au passé, celui dont on souhaiterait faire table rase, en particulier lorsqu'il représente les parents dont on voudrait se détacher, contre lesquels on prétend se rebeller. Mais au-delà du phénomène social, il s'agit aussi de l'attirance « naturelle » pour la nouveauté, pour l'inattendu, l'inouï, le non-usité, ce qui n'est pas encore usé par l'habitude. Bien entendu, à l'inverse, se trouvent ceux qui au contraire, par un même mécanisme identitaire, résistent et se recroquevillent sur l'ancien, le solide, le déjà établi.

Mais la mode technique n'est pas uniquement un problème d'esthétique, elle a des ressorts pratiques. À la fois plus efficace, ou plus commode en soi, elle nous met aussi sous pression parce qu'elle nous permet de rester en relation avec autrui. Comment vivre sans Internet aujourd'hui : même l'administration, organisme traditionnel s'il en est, nous y oblige de diverses manières. Facebook est emblématique de ce phénomène : plus de six cents millions d'abonnés dans le monde paraît-il : un être humain sur dix, un Français sur trois, dont la moitié se connecte tous les jours. Comment résister dignement, à moins de faire de cette résistance un point d'honneur ? Pourtant les critiques sont faciles : la pauvreté des échanges, le temps passé à parler de rien, l'exhibitionnisme, l'obsession, la manipulation des données personnelles pour des raisons commerciales, etc. Certes on y trouve quelques avantages sur le plan pratique, celui de la communication en particulier, ou psychologique : l'impression de détenir un pouvoir dans l'espace et le temps. Le problème reste alors de déterminer rationnellement l'utilité et le dosage de tels instruments, qui peuvent facilement devenir une fin en soi.

## 30) POURQUOI UTILISONS-NOUS LA VIOLENCE ?

### Dialogue

Paul et sa mère regardent la télévision. On y montre l'effondrement des tours jumelles new-yorkaises, à l'occasion du dixième anniversaire de cet attentat qui avait ébranlé le monde entier.

**Paul :** C'est dingue, non !

**La mère :** C'est saisissant en effet. À chaque fois que je vois ces images, cela me fait le même effet.

**Paul :** J'avais cinq ans lorsque cela c'est passé.

**La mère :** Tu t'en souviens ?

**Paul :** Pas très bien, un peu quand même. J'avais eu très peur, parce que tu avais crié en regardant les nouvelles le soir.

**La mère :** Ce sont des images saisissantes, avec tous ces gens qui courraient partout.

**Paul :** Ce que je me demande, c'est comment des gens arrivent à faire des trucs pareils.

**La mère :** C'est la question que nous nous posons tous un peu.

**Paul :** Pour vouloir tout détruire et tuer autant de personnes, il faut être fou, non ?

Silence.

**La mère :** Les terroristes qui ont réalisé cette attaque étaient plutôt des gens éduqués : ils avaient longuement étudié le fonctionnement des avions.

**Paul :** Alors c'est quoi le problème ? Ils sont inconscients, ou ils sont totalement dépourvus de morale ?

**La mère :** C'est dur à dire. J'ai lu beaucoup d'articles sur la question : les avis sont très partagés.

**Paul :** Papa dit qu'il faut toujours essayer de comprendre ceux qui ne pensent pas comme nous. Mais là, j'avoue que j'ai du mal.

**La mère :** Pourtant, si on les écoute, les terroristes ont toutes sortes de raisons. Dans ce cas-là, ils estimaient que les États-Unis et l'Occident oppriment leur peuple.

**Paul :** Ils se prennent pour des résistants, comme ceux qui luttent contre les nazis. Ils faisaient aussi des attaques comme cela, non ?

**La mère :** Et les Allemands appelaient les résistants des terroristes ! Tout dépend du point de vue d'où on se place en effet !

**Paul :** Mais quand même ! Au point d'accepter de se faire tuer.

**La mère :** Les terroristes actuels dont nous parlons, ils veulent même mourir, car ils iront au paradis et seront heureux pour l'éternité. C'est vrai que c'est autre chose.

**Paul :** Tu ne crois pas qu'ils se font manipuler par d'autres, qui eux ne se feront pas tuer ?

**La mère :** Certes, c'est tout à fait possible. Quand une personne est en colère, ou quand elle grandit dans une situation difficile, elle est sans doute plus facile à manipuler.

**Paul :** Peut-être aussi que certains se disent que de cette manière ils seront célèbres : tous les médias parleront d'eux.

**La mère :** Je demande parfois si je pourrais devenir une terroriste.

**Paul :** Ça ne va pas non ! Pourquoi ferais-tu une chose pareille ?

**La mère :** Quand tu vois la situation dans certains pays, tu te dis parfois que tu n'aurais plus rien à perdre.

**Paul :** Et tu en viendrais à tuer des gens ?

**La mère :** Pas n'importe qui. Pas ce que l'on nomme le terrorisme aveugle où l'on tue des gens qui sont complètement innocents, même des enfants, c'est trop horrible.

**Paul :** Moi je pense que personne n'a le droit de tuer quelqu'un d'autre, y compris la justice avec la peine de mort.

**La mère :** Tu sais, le monde est loin d'être parfait ! Et de nombreux pays sont en guerre, d'une manière ou d'une autre.

**Paul :** Même dans mon bahut, certains élèves en brutalisent d'autres, et on ne comprend pas très bien pourquoi.

**La mère :** Il faut croire que la violence fait partie de l'être humain. À tort souvent, mais, hélas, peut-être est-elle parfois nécessaire. Il est difficile de juger.

## ANALYSE

Pour contrer la vague de terrorisme qui sévit de manière importante depuis quelques années, de nombreuses études ont été réalisées, afin de mieux comprendre le phénomène. L'idée étant que pour réduire le terrorisme, il fallait découvrir pourquoi et comment certaines personnes se font embrigader dans cette voie, pour agir directement sur les causes. Diverses hypothèses ont ainsi émergé. L'hypothèse psychologique, qui consiste à dire que la « personnalité terroriste » est engendrée par des traumatismes divers de l'enfance. L'engagement radical est alors une manière de compenser les blessures, un moyen de « consolider une psychologie fragmentée ». L'hypothèse sociale, qui consiste à expliquer qu'il y a là un comportement rationnel, une conviction, un engagement lié à la défense d'une société opprimée. Certains groupes en seraient la courroie de transmission, qui légitimeraient un tel comportement par leur discours, rendant le terrorisme plausible, efficace, moralement justifiable en tant que stratégie de combat. On peut ici penser que le terrorisme est l'arme du faible, une faiblesse que l'on entendra tant au plan psychologique qu'au plan politique. L'hypothèse doctrinale, qui explique que la dimension autoritaire du dogme, sa nature radicale, qu'elle soit religieuse ou politique, favorise le sacrifice ultime ainsi que la dévaluation d'un ennemi jugé indigne de toute pitié. Bien entendu, les différentes thèses peuvent facilement se combiner et se renforcer. Par le passé, on a tenté de présenter le terroriste comme un ignorant, ou un inconscient, se faisant facilement manipuler, mais de nombreux cas spécifiques, tels des ingénieurs ou des professeurs, ont fait abandonner cette thèse, quand bien même elle n'est pas totalement fausse. On peut ajouter à ceci l'idée que dans le contexte actuel, très médiatisé, on peut choisir la voie du terrorisme comme un mode de reconnaissance, une manière de sortir de l'anonymat et de donner ainsi valeur et sens à sa vie. On voit qu'il est difficile de donner une explication unique à ce phénomène. Quoi qu'il en soit, il semble que cette forme de violence exacerbée n'est pas prête de disparaître. Sans doute est-ce l'occasion de méditer sur l'organisation du monde et le modèle de notre société.

## 31) POURQUOI CRAINDRE LE CHANGEMENT ?

### Dialogue

Il y a une nouvelle dans la classe de Manon. Elle vient d'une autre ville et s'intègre difficilement à sa nouvelle situation.

**La fille :** Il y a une nouvelle dans ma classe, elle est vraiment bizarre !

**Le père :** Qu'a-t-elle donc fait ?

**La fille :** Elle ne fait rien de spécial, c'est plutôt comment elle est.

**Le père :** Comment est-elle donc, pour que tu la trouves si bizarre ?

**La fille :** Tu sais, elle ne parle à personne. Mais vraiment à personne.

**Le père :** Peut-être est-elle timide, tu devrais aller lui parler.

**La fille :** On l'a fait, avec ma copine, on a essayé de lui parler. Mais c'est comme si on l'embêtait.

**Le père :** Elle a refusé de vous parler ? Elle ne vous a rien dit ?

**La fille :** À peine. Et en gros, c'était pour nous dire qu'ici on était des nuls, comparé à l'endroit où elle était avant. Elle n'avait qu'à y rester si c'était si bien !

**Le père :** Dans la vie, on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Visiblement, elle aurait préféré rester là où elle était. Ça peut se comprendre.

**La fille :** Ce n'est pas une raison pour nous traiter comme ça. On n'est pas des branques non plus.

**Le père :** Cela n'a rien à voir avec vous, c'est le fait d'avoir changé d'endroit qui la dérange. D'une certaine manière, elle ne vous voit même pas !

**La fille :** Et pourquoi ce serait si dérangeant de changer d'endroit ?

**Le père :** Tu te rappelles le mois dernier, lorsque ta tante est venue ?

**La fille :** Là, je ne vois vraiment pas le rapport !

**Le père :** Te souviens-tu comme tu étais de mauvaise humeur ?

**La fille :** Bon, je n'étais pas vraiment de mauvaise humeur ! C'est juste que je n'aime pas prêter ma chambre. Ça a duré toute une semaine !

**Le père :** Nous avons eu l'occasion de le remarquer. Et sais-tu pourquoi cela t'agaçait ?

**La fille :** Tout de suite les grands mots ! Ça ne m'agaçait pas, mais je n'avais plus toutes mes affaires avec moi.

**Le père :** Tu pouvais aller les chercher dans la chambre, non ? C'était facile.

**La fille :** Bon, bon ! Je l'admets. Tu as raison, moi aussi le changement me dérange, je n'aime pas que l'on bouscule mes petites habitudes. Tu es content ?

Silence

**La fille :** Mais je me demande quand même pourquoi le changement nous dérange tant !

**Le père :** Tu l'as dit ! Les choses ne sont pas comme d'habitude : c'est donc inconfortable.

**La fille :** Oui mais regarde, quand je vais en vacances, mes habitudes changent, et cela me va très bien.

**Le père :** C'est un bon argument, en effet. Mais le plus dur à accepter, je crois, c'est le fait qu'on n'a pas le choix.

**La fille :** Ce n'est pas moi qui décide d'aller en vacances au bord de la mer !

**Le père :** Oui, mais ce choix te convient, tu pourrais le prendre par toi-même. Alors cela revient au même.

**La fille :** Donc, c'est le fait que quelqu'un nous impose quelque chose qu'on n'aime pas.

**Le père :** Pas nécessairement quelqu'un : ce peut être les circonstances, ou la nature des choses.

**La fille :** Mais regarde cette fille : elle pourrait se plaire ici, avec nous. Mais on croirait qu'elle préfère être malheureuse.

**Le père :** Le plus difficile, dans le changement, c'est le fait de s'adapter. On a l'impression qu'on ne sera plus soi-même.

**La fille :** Que veux-tu dire par là ?

**Le père :** Lorsque les choses changent à l'extérieur, on doit aussi changer à l'intérieur, c'est ce qui est difficile.

**La fille :** Tu veux dire que l'on ne veut pas changer à l'intérieur ? J'y ai déjà pensé, lorsque je me dis que c'est difficile de grandir, et que parfois j'aurais préféré rester une petite fille. C'était plus facile. Mais enfin...

## ANALYSE

Parmi les diverses tensions qui travaillent notre esprit et notre existence, il en est une, importante, qui oppose la permanence et le changement. Nous sommes qui nous sommes, nous avons une identité, une personnalité, un caractère, une histoire. Nous habitons un lieu et suivons un mode de vie, nous nous définissons à travers certaines fonctions et relations privilégiées. Tout ce qui est se caractérise ainsi par une certaine stabilité, un acquis. Il en va pour nous, humains, comme pour tout ce qui existe. Il se trouve nécessairement quelque chose, quelque qualité qui fait qu'une entité est ce qu'elle est, et qui fait que nous sommes qui nous sommes. En même temps, tout ce que nous rencontrons et pensons se trouve aussi doté d'une certaine variabilité, d'une certaine malléabilité, et au fil du temps, tout change, plus ou moins rapidement, se termine à plus ou moins longue échéance. Parfois, lorsque nous nous tournons vers le passé, nous avons du mal à nous reconnaître nous-même, positivement ou négativement. Et nous attendons parfois beaucoup du futur, au point d'entretenir parfois le fantasme et l'illusion.

Le changement s'impose à nous. Parfois nous l'attendons, parfois nous le craignons, parfois nous en sommes heureux, parfois nous le regrettons. La dimension imprévisible du changement heurte notre désir de maîtrise et de contrôle. Sa nature obligatoire et nécessaire frustre notre désir de liberté et de toute-puissance. La maladie et la mort sont deux aspects dramatiques de cette inéluctable fatalité de la transformation. Terrible modification, car elle représente une corruption de notre être, invivable lorsque de surcroît elle paraît irréversible et fatale.

Nous pouvons dans une certaine mesure tolérer le changement ou même l'apprécier. Mais jusqu'à quel point pouvons-nous l'accepter ou l'endurer ? Le changement peut être intérieur ou extérieur, quantitatif ou qualitatif, essentiel ou secondaire, nécessaire ou aléatoire, bénéfique ou néfaste, voulu ou subi, mais quoi qu'il en soit, même si nous pouvons le limiter ou le modifier, nous ne pouvons pas l'éviter. En guise de consolation, nous pouvons toujours méditer la phrase de Charles Darwin, ce grand « apôtre » du changement : Les espèces qui survivent ne sont pas les espèces les plus fortes, ni les plus intelligentes, mais celles qui s'adaptent le mieux aux changements.

## 32) C'EST QUOI UNE DÉMOCRATIE ?

### Dialogue

**Le père :** Alors, quoi que ce soit d'intéressant en classe aujourd'hui ?

**Le fils :** Bof ! On a parlé des élections. On trouve tous ça plutôt barbant.

**Le père :** C'est normal qu'on vous en parle, avec les élections présidentielles qui arrivent...

**Le fils :** Moi, je ne vois pas très bien à quoi ça sert. De toute façon, avec la politique, rien ne change !

**Le père :** Tu parles un peu vite, je trouve. On voit que tu es encore jeune !

**Le fils :** Ah oui ! Eh bien, dis-moi ce qui change !

**Le père :** Par exemple, mon grand-père ne savait pas ce que c'était que des vacances ! Maintenant, c'est normal, c'est la loi.

**Le fils :** Évidemment, si tu vas chercher dans la préhistoire...

**Le père :** OK. Lorsque tu es né, chaque pays européen avait sa propre monnaie, maintenant la plupart des pays européens partagent une monnaie unique.

**Le fils :** Là, je ne vois pas ce que ça change.

**Le père :** C'est une étape de plus dans l'intégration européenne, ce qui devrait assurer la paix dans le futur, alors que nous avons connu la guerre en Europe il n'y a pas si longtemps.

**Le fils :** Je veux bien admettre qu'il y ait des améliorations, mais de toute façon, ce n'est pas nous qui décidons, c'est ceux qui ont le pouvoir.

**Le père :** Et qui leur donne le pouvoir, c'est bien nous, en votant lors des élections, non ?

**Le fils :** Mais tu ne vois pas que ce sont toujours les mêmes, ils sont tout le temps à la télé !

**Le père :** Même en supposant que tu dises vrai, ils sont en concurrence les uns avec les autres. Aussi, pour garder le pouvoir, ils essaient de faire le mieux possible, ils veulent nous plaire. Comme cela il y a un progrès !

**Le fils :** Tu vois, tu le dis toi-même : tout ce qu'ils veulent c'est le pouvoir ! Dans le fond, ils s'en fichent de nous.

**Le père :** Tu sais, ce n'est pas parce qu'un médecin veut gagner sa vie et demande de l'argent qu'il est un mauvais médecin.

**Le fils :** Oui, mais il ne pense pas qu'à l'argent : il veut que tu guérisses.

**Le père :** Et pourquoi les politiciens ne voudraient-ils pas que les choses aillent mieux ? Peut-être que certains sont même animés par un idéal, et que le bien public est leur motivation principale en politique.

**Le fils :** Je veux bien qu'il en existe, mais je crois qu'ils sont plutôt rares.

**Le père :** Justement, lorsque tu votes, tu cherches ceux qui paraissent plus compétents ou plus motivés, et tu votes pour eux. Mieux encore, tu peux te présenter toi-même aux élections et expliquer ce que tu souhaites faire. Lorsque tu auras l'âge, bien sûr.



**Le fils :** Ce n'est pas demain la veille que je me mêlerai de politique.

**Le père :** Alors tu ne peux pas te plaindre de ceux qui s'en occupent ! Et puis tu ne sais pas ce que tu feras dans le futur : tu peux encore largement changer d'avis.

**Le fils :** De toutes façons, on sait tous que c'est l'argent qui mène le monde, ce sont les grandes entreprises qui dirigent tout, comme les banques.

**Le père :** C'est peut-être un peu simpliste...

*Silence*

**Le père :** Tu sais, je veux bien que la situation du monde ne soit pas brillante, mais quand même, pour une personne jeune, je trouve que tu manques vraiment d'enthousiasme. La démocratie est toujours un défi, tu sais.

**Le fils :** Mais c'est quoi la démocratie, si on ne demande pas aux gens leur avis.

**Le père :** Comme je te l'ai dit, il existe le droit de vote. Et contrairement à beaucoup de pays, ici, tu as la possibilité de mener des actions à ta guise.

**Le fils :** C'est un peu vrai. En cours, on a aussi parlé de ce qui s'est passé dans les pays musulmans avec Internet. C'est incroyable non ?

**Le père :** Eh oui ! La démocratie, c'est comme la liberté, il faut croire que ça se mérite...

## ANALYSE

La politique n'est pas tellement à la mode, en général, mais surtout chez les jeunes. Le concept de démocratie ne mobilise plus vraiment les foules. Une sorte de désintérêt, de découragement, ou encore de sentiment d'impuissance caractérise nos sociétés occidentales contemporaines. Toute idée d'action collective organisée semble désuète, ou en tout cas inutile, en particulier s'il s'agit de véhiculer une idéologie particulière. Les combats d'époque sembleraient plutôt s'organiser autour de problèmes plus spécifiques, plus pragmatiques, par exemple contre une décision gouvernementale donnée ou une loi quelconque. Et le problème doit affecter de près les personnes concernées, car il ne s'agit pas - ou plus - de combattre ou de défendre telle ou telle vision du monde. De ce point de vue, le développement des nouveaux moyens de communication électroniques, que ce soit Internet ou le téléphone mobile enrichi de ses diverses applications, rejoint tout à fait ce paradigme relativement nouveau. En effet, on y retrouve la marque de l'époque : la spontanéité et l'individualisme ambiants, le désir de proximité et d'immédiateté qui caractérise notre espace-temps.

Faut-il pour autant penser que la démocratie au sens traditionnel - celle des grands partis et mouvements organisés - serait en voie d'extinction ? Sans doute que non : elle reste, pour l'instant encore, le cadre d'une partie substantielle des décisions qui nous concernent. Néanmoins, deux facteurs importants sont à ajouter à ce processus, qui ne détient plus vraiment le monopole du pouvoir. D'une part l'importance accrue des structures et réseaux financiers internationaux, une main qui n'est plus tellement « invisible » - pour employer l'expression d'Adam Smith - peu respectueuse des pouvoirs étatiques, et dont les excès spéculatifs ébranlent sérieusement l'économie mondiale. D'autre part une conscience croissante, en particulier chez les plus jeunes, du pouvoir immanent que procurent les nouvelles technologies, comme nous le voyons en particulier dans les rebellions récentes contre divers régimes dictatoriaux. Mais tout comme nous l'observons au cours de l'Histoire, depuis ses origines en Grèce Antique, la démocratie est un concept mouvant.

### 33) POURQUOI EST-CE UNE ŒUVRE D'ART ?

#### Dialogue

Fanny et sa mère sont en visite au musée. Fanny s'arrête devant une toile qui n'est composée que de bleu, et reste interloquée.

**Fanny :** Maman, tu as vu cette toile ?

**La mère :** Laquelle, celle-ci, tout en bleu ?

**Fanny :** Oui, elle te plaît à toi ?

**La mère :** Je ne peux pas dire qu'elle m'enthousiasme.

**Fanny :** Tu sais ce qu'elle me rappelle ? Quand papa avait essayé de repeindre la salle de bain, et qu'il n'arrivait pas à avoir une teinte unie.

**La mère :** Je m'en souviens. Je lui avais justement demandé s'il s'essayait à l'art abstrait.

**Fanny :** Oui, on voyait comme des tâches et des ombres, on s'était moqué de lui.

**La mère :** Après cela, j'ai fait venir un vrai peintre pour finir le travail. Sans quoi...

**Fanny :** Mais alors, pourquoi ce tableau est-il au musée ? Je me demande comment on décide qu'un tableau a de la valeur et qu'il devrait être accroché au mur pour que tout le monde le voie ?

**La mère :** Alors ça, ma fille, je n'en sais vraiment trop rien. J'imagine que l'on choisit des peintres qui sont célèbres.

**Fanny :** Je veux bien, mais comment un peintre devient-il célèbre ?

**La mère :** Déjà, il y a ceux que l'on connaît depuis longtemps, ils ont marqué l'histoire de l'art.

**Fanny :** Admettons, mais parlons des nouveaux, de ceux qui ne sont pas connus : comment on les choisit ? Qui les choisit ?

**La mère :** Je crois qu'il y a des experts, des gens qui ont étudié l'art, et qui s'y connaissent.

**Fanny :** Un peu comme des scientifiques de l'art ? Mais tu ne crois pas qu'ils sont aussi influencés par leur propre goût ?

**La mère :** C'est vrai qu'en science, on fait des expériences, on peut donner des preuves : c'est plus objectif.

**Fanny :** Les artistes qu'ils choisissent, ce sont peut-être même leurs amis !

**La mère :** Il ne faut pas exagérer non plus. Ils peuvent quand même évaluer l'aspect technique d'une œuvre, et son originalité, puisqu'ils en voient beaucoup. Il faut aussi qu'ils justifient leurs choix.

**Fanny :** Je crois que l'on peut trouver tout ce que l'on veut dans un tableau. Il suffit de savoir écrire. On a vu ça en classe, quand on a étudié l'argumentation. Comme un avocat qui défend un criminel : il peut toujours inventer des arguments !

*Silence*

**La mère :** Observe un instant ce tableau. Si tu le regardes bien, c'est comme une sorte d'expérience de bleu. On commence à percevoir des

teintes très diverses de bleu, qui se fondent les unes dans les autres ; on dirait un grand voyage dans le bleu.

**Fanny :** Un peu comme si on n'avait jamais vraiment regardé le bleu. Une initiation au bleu, quoi ! D'accord, même si ce n'est pas mon genre favori de tableau.

**La mère :** Tu sais, j'ai mis longtemps avant de m'intéresser à l'art abstrait : avant je ne jurais que par le figuratif.

**Fanny :** Et c'est pour cela, j'imagine, qu'il y a des experts, plus éduqués, qui comprennent plus vite que les autres l'intérêt de choses nouvelles.

**La mère :** Je pense quand même que parfois c'est du n'importe quoi. Mais enfin, les goûts et les couleurs, tu sais...

**Fanny :** Tu ne crois pas que c'est aussi pour des raisons financières, quand tu apprends qu'il y a des tableaux qui se vendent une fortune sans trop savoir pourquoi.

**La mère :** C'est possible. Dans l'art comme dans tout, l'argent fausse la donne : l'enrichissement prime souvent sur l'honnêteté.

**Fanny :** Finalement, je l'aime bien ce tableau. Au moins, il nous aura permis de discuter.

## ANALYSE

Qu'est-ce qui fait qu'un tableau soit sélectionné parmi de nombreuses œuvres comme celui digne de figurer dans un musée ? Pourquoi un tableau se vend-il beaucoup plus cher qu'un autre ? Il est difficile de répondre de manière catégorique à ces questions. On ne peut qu'envisager certaines hypothèses, tout en admettant une grande part de doute sur les critères utilisés pour formuler un tel jugement. Car l'histoire de l'art est depuis toujours une suite ininterrompue de styles établis, codifiés, puis de ruptures dans les conventions. Selon les périodes et les lieux, telle ou telle forme artistique sera déclarée de fait comme belle ou canonique, et certaines de ces obligations stylistiques dureront plus que d'autres. On peut alors se demander comment se décident et s'articulent les transitions ou les bouleversements. Autrefois, c'était principalement les autorités politiques ou religieuses - choix d'une élite ou d'un individu - qui prenaient de telles décisions, pour des raisons personnelles, sociales ou idéologiques. Au fil du temps, plus récemment, a pu se produire une certaine démocratisation du « goût » : la popularité de tel artiste ou tel style accorde de la valeur ou non à une œuvre donnée, sans pour autant que cela soit plus « fiable ». Néanmoins, les modes sont encore affectées sinon entièrement déterminées par une élite : celle des professionnels de l'art, où se mélangent de manière confuse l'expertise technique, le sens esthétique, les positions idéologiques, le souci financier ou commercial, les relations personnelles, et les préoccupations institutionnelles. Comment décider que tel choix esthétique relève de l'arbitraire, de l'intérêt personnel, d'un goût certain ou d'une intuition innovante ? Si justement la fonction de l'art est d'étonner et de remettre en question les conventions, on ne s'étonnera pas que soit mise de l'avant un œuvre choquante. Mais on pourra aussi rétorquer que ce choc est produit par l'inanité de l'œuvre, qui n'est que vaine provocation ou simple manipulation. On pourra écouter les arguments des uns et des autres, et réfléchir par soi-même, mais pourra-t-on - et devra-t-on - jamais raisonner ou universaliser le goût ?

## 34) POURQUOI SOMMES-NOUS JALOUX ?

### Dialogue

**Justine :** Qu'est-ce qu'elle m'agace cette fille !

**La mère :** Ne me dis pas qu'il s'agit encore d'Alexandrine...

**Justine :** Alexandrine ! Tu parles ! Même son nom m'agace !

**La mère :** Je ne comprends pas ce qui s'est passé. C'était ta meilleure copine, et voilà que depuis quelque temps, tu es sans cesse remontée contre elle. Qu'est-ce qu'elle t'a donc fait ?

**Justine :** Rien du tout, mais je la trouve trop crâneuse.

**La mère :** Tu ne trouves pas que tu exagères un peu ! Elle ne t'a rien fait et tu es fâchée contre elle uniquement parce que tu la trouves crâneuse ! Est-ce qu'elle te traite mal ? Est-ce qu'elle t'ignore ?

**Justine :** Non, je te l'ai dit. Mais elle m'agace complètement avec toutes ces manières qu'elle se donne.

**La mère :** De quelles manières parles-tu ?

**Justine :** Il n'y en a que pour elle. Les profs, les copines, les garçons, on croirait qu'il n'y a qu'elle qui existe !

**La mère :** Comment cela ?

**Justine :** Tous les profs lui font des compliments, tout le monde veut être copain avec elle !

**La mère :** Tous les profs, tout le monde... Tu ne penses pas que tu exagères un peu ?

**Justine :** Tu vois, même toi tu prends sa défense.

**La mère :** Je ne prends pas sa défense, j'essaie de comprendre.

Silence

**La mère :** Dis-moi, cette irritation que tu ressens, ce ne serait pas purement et simplement de la jalousie ?

**Justine :** Pas du tout ! Je veux bien admettre que je m'énerve un peu trop, et qu'elle n'en vaut pas la peine, mais ce n'est pas de la jalousie.

**La mère :** Pourtant, ça me rappelle l'année dernière, lorsque ton frère t'agaçait parce que tu trouvais que l'on s'occupait trop de lui.

**Justine :** Vous étiez toujours là, après lui, ce garçon merveilleux ! Mais c'était l'année dernière, et j'ai changé...

**La mère :** Pourquoi tu ne penses pas que c'est de la jalousie ?

**Justine :** Parce que la jalousie, c'est quand tu as peur qu'on te pique ton amoureux. Comme toi, quand tu trouves que papa est trop gentil avec la dame d'en face !

**La mère :** Bon, ne mélange pas tout quand même ! Et je ne me mets pas dans de tels états...

**Justine :** Ce n'est pas de la jalousie, parce que je ne suis pas amoureuse d'elle !

**La mère :** D'une certaine manière c'est vrai, ce n'est pas de la jalousie, on dirait plutôt que c'est de l'envie, même si on confond souvent les deux mots.

**Justine :** C'est quoi l'envie, c'est quand on a envie de quelque chose ?

**La mère :** Oui, c'est une sorte de tristesse ou de colère que l'on ressent lorsque quelqu'un d'autre possède quelque chose d'important que l'on voudrait avoir pour soi.

**Justine :** Mais moi, je n'ai pas envie d'avoir ce qu'elle a.

**La mère :** Tu ne crois pas que dans le fond, tu voudrais aussi avoir du succès en classe et plein d'amis, comme ce que tu décris pour Alexandrine ?

**Justine :** Pas vraiment, parce que je trouve que c'est trop exagéré ! Ça en devient stupide ! Je préfère être comme je suis.

**La mère :** Là, ça commence à ressembler à du dépit ! Tu ne penses pas que tu aimerais bien avoir au moins une partie de son succès ou de sa popularité ?

**Justine :** Si c'est pour faire la crâneuse, je n'en vois pas l'intérêt !

**La mère :** Oui, mais puisque tu n'es pas Alexandrine, le succès ne te monterait pas à la tête comme pour elle ! N'est-ce pas ?

**Justine :** Bon, allez, ça va, j'ai compris ! Oui, je suis un peu jalouse, ou envieuse, comme tu veux. Mais il n'y a pas que ça !

**La mère :** Mais oui, bien sûr, il n'y a pas que ça. Les choses sont toujours plus compliquées qu'elles en ont l'air, si j'ai bien compris...

## ANALYSE

La jalousie, c'est le sentiment qui nous anime lorsque l'on croit ou l'on suspecte qu'un être aimé nous abandonne, ou lorsqu'il semble préférer quelqu'un d'autre à notre propre personne. La simple crainte d'une telle situation peut engendrer la jalousie. Cela vaut tout autant dans les rapports amoureux que filiaux ou fraternels, et même dans ceux de l'amitié. Le terme s'applique aussi lorsqu'on s'inquiète avec une certaine tension ou appréhension de perdre quelque objet, possession, statut ou prérogative. En ce sens, la jalousie est toujours liée à quelque chose que l'on possède et que l'on craint de perdre. Elle se confond souvent avec l'envie, à tel point qu'on utilise fréquemment le premier pour le second, d'autant plus que les termes d'envie ou d'envieux tendent à disparaître dans le langage courant, sauf dans le sens d'un désir immédiat. L'envie est au contraire le désir de détenir ce que l'on ne détient pas, que quelqu'un d'autre détient, mais que l'on souhaiterait détenir, souvent parce que l'on pense mériter plus qu'autrui le bien ainsi convoité. Les objets de l'envie sont plus communément la richesse, le succès, la reconnaissance, l'amour, le pouvoir, etc. c'est-à-dire les valeurs et avantages principalement recherchés par l'être humain. L'envie aboutit facilement à une pulsion destructrice, par simple dépit.

La jalousie est une émotion qui survient dès la plus petite enfance, comme corollaire de l'amour, ou de l'instinct de propriété. Elle est composée de pensées ou de représentations concrètes, et de sentiments négatifs, tels la peur, la tristesse, la frustration, le dégoût, la colère ou la haine. Néanmoins, on peut aussi concevoir la jalousie, ainsi que l'envie, comme des qualités plutôt positives ou nécessaires, en tant qu'elles représentent un facteur dynamique dans les relations humaines et dans l'accomplissement de soi. Car la jalousie s'appuie en général sur une notion d'absolu ou d'idéal. Le problème de la jalousie est néanmoins sa capacité démesurée d'intransigeance et d'aveuglement au point d'engendrer de la paranoïa, comme le montre la fameuse pièce de Shakespeare : *Othello*. La jalousie exprime toujours un manque d'autonomie, et elle reste une des principales sources de difficulté dans les relations humaines et de douleur dans l'existence.



## 35) FAUT-IL SE FIER AUX APPARENCES ?

### Dialogue

*Fille rentre en trombe au salon, visiblement très agacée, alors que son père lit le journal.*

**La fille :** C'est vraiment incroyable cette fille, je ne croyais pas qu'elle était comme cela !

**Le père :** Je suis d'accord avec toi, les filles sont toujours très surprenantes.

**La fille :** Non mais c'est vrai, moi qui lui faisais confiance et tout ! Vraiment je ne m'attendais pas à ce qu'elle me trahisse comme cela !

**Le père :** Bon, et quel rôle suis-je censé tenir dans toute cette affaire ?

**La fille :** Dis-moi papa, est-ce que ça t'arrive à toi aussi de te tromper complètement sur quelqu'un ?

**Le père :** Non seulement cela m'arrive, mais je dirais même que c'est souvent, et pas qu'à moi je crois ! C'est plutôt commun comme problème.

**La fille :** Comment tu expliques qu'on se laisse berner de cette façon ?

**Le père :** Déjà, il n'est pas facile de connaître vraiment quelqu'un, pas plus que soi-même d'ailleurs.

**La fille :** Oui mais quand même ! Quand tu vois quelqu'un tous les jours, quand c'est ton amie, quand vous avez discuté plein de fois ensemble !

**Le père :** En effet, je comprends ta surprise. Mais parfois les personnes jouent un rôle, et un jour on découvre qui elles sont. Ou alors les circonstances changent la donne. Lorsqu'une personne a des ennuis, ou lorsqu'elle tombe amoureuse, cela peut la transformer complètement, tu sais.

**La fille :** Alors on ne peut plus se fier à personne ! C'est terrible...

**Le père :** Regarde toi toi-même, ma fille, tu as bien tes humeurs : un jour tu es gentille et tu veux discuter ou aider à la maison, un autre jour, tu es invivable, et tu ne penses qu'à tes petites affaires.

**La fille :** Non, ce n'est pas à ce point-là ! Tu exagères vraiment.

*Le père se remet à lire son journal. La fille s'assied, et prend un air méditatif.*

**La fille :** Donc on ne peut jamais vraiment connaître les gens ?

**Le père :** Que veux-tu ! On dit que les apparences sont trompeuses. Même les choses, on ne peut pas savoir ce qu'elles sont d'après leurs apparences.

**La fille :** Comment cela ? Les choses ne changent pas tout de même !

**Le père :** Notre regard change ! Par exemple les champignons, certains sont très jolis, mais sont empoisonnés, d'autres sont très laids, mais bons à manger.

**La fille :** Et alors ? Qu'est-ce que je dois en conclure ?

**Le père :** Que c'est comme pour tout, y compris les humains. On peut croire quelque chose à cause des apparences, mais la réalité est tout autre.

**La fille :** Et les fleurs alors ? On aime qu'elles soient belles, et qu'elles sentent bon, et c'est tout. Alors c'est uniquement de l'apparence ?

**Le père :** C'est pas mal ton idée. Si notre fille est jolie, alors elle décore bien la maison. Et on se fiche du reste, même si elle n'a pas de cervelle.

**La fille :** Très drôle, très drôle ! Mais est-ce que l'on peut vraiment connaître les choses ?

**Le père :** C'est ce que la science essaie de faire. Mais on découvre toujours de nouvelles vérités sur les choses, et on découvre souvent que l'on s'est trompé. C'est l'histoire même de la science : trouver les erreurs

**La fille :** Alors on ne connaît jamais que des apparences !

**Le père :** On n'est pas obligé de penser que ces apparences sont uniquement des mensonges, ou qu'elles sont fausses. Elles font partie de la réalité des choses, elles font voir les choses. Comme pour les fleurs. Ou comme ce qui te plaisait chez ton amie : elle est toujours elle-même.

**La fille :** D'accord, mais quand on voit les apparences, on ne voit pas le reste.

**Le père :** Tu es exigeante ! Penses-tu réellement que l'on peut tout voir et tout savoir de quelque chose ou de quelqu'un ? Il reste toujours du secret.

**La fille :** Bon, c'est peut-être joli ton secret des choses et des gens, mais cela ne me plaît pas beaucoup.

## ANALYSE

L'opposition entre être et apparence est une des plus anciennes et des plus fondamentales parmi les grands couples de contraires philosophiques. Depuis toujours, nous nous demandons si ce que nous percevons est fiable ou pas, si notre connaissance du monde est réelle, s'il y a une réalité autre derrière ce que nous voyons et savons. Que ce soit par le biais de la magie, de la science ou de la religion, une suspicion toujours demeure : nous ne connaissons que les apparences, la réalité plus profonde nous échappe, peut-être d'ailleurs n'y aurons-nous jamais accès. Même en ce qui a trait à nous-même, nous invoquons cette intériorité inaccessible, à autrui comme à nous-même, en dépit de toutes les introspections. Car nous devons le constater : tant de fois nous nous serons trompé, tant de fois nous aurons été trompé, vérité substantielle que nous découvrons lorsque nous perdons nos illusions, ou bien lorsque se réalise ce que nous pensions impossible. L'histoire même de la science n'est qu'une suite d'hypothèses malheureuses qui ne durent qu'un temps.

Bien entendu, plus d'un critiquera une telle perspective, en affirmant par exemple qu'il n'existe rien d'autre que ce qui s'offre immédiatement à nous. Ou bien en nous mettant en garde contre les spéculations oiseuses qui nous font croire en des réalités ultérieures ou ultimes. « Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras » nous dit la fable. Et de manière naturelle, de par la forte attraction de l'immédiateté, l'apparence l'emporte bien souvent. Peut-être même n'y a-t-il en ce monde qu'apparence, uniquement du phénomène, disent les philosophes ! En effet, pourquoi faudrait-il ne pas se contenter de ce qui s'offre immédiatement à nous ? Le concept de mode, vestimentaire ou autre, si populaire nous explique ou nous démontre que là se trouve la clef du bonheur. Plaire à autrui compte plus que tout : pour être reconnu, pour être aimé, pour être apprécié. Au demeurant, l'apparence est efficace pour obtenir ce que nous désirons ou voulons.

Et en supposant qu'il y ait de l'être et de l'apparence, quelle est leur relation ? L'apparence a-t-elle pour fonction de cacher l'être, de le rendre inatteignable, ou au contraire de le révéler, de l'énoncer, de l'annoncer ? Le maquillage sert-il à montrer, embellir et mettre en valeur le visage de la femme, ou bien à cacher ses rides, ses pâleurs et ses imperfections ? Les deux interprétations se valent.

## 36) QUELLE RÉACTION FACE À L'HUMILIATION ?

### Dialogue

**Le père :** Eh bien, tu en as passé du temps au téléphone !

**Victor :** Je peux te dire que ça en valait la peine !

**Le père :** Ah bon ! Et que discutiez-vous de si important ?

**Victor :** Du prof de français ! Parce que ça ne se fait pas ce qu'elle fait.

**Le père :** Encore elle... C'est vraiment votre tête de Turc. Que s'est-il passé cette fois-ci ?

**Victor :** Tu sais ce qu'elle a sorti en plein cours à Maxime ce matin ?

**Le père :** Non, mais je suis sûr que je ne vais pas tarder à le savoir. Et j'imagine que c'est vraiment scandaleux.

**Victor :** Oui, eh bien, j'aimerais te voir à notre place si elle te traitait comme elle nous traite.

**Le père :** Tu as peut-être raison. Raconte-moi donc ce qu'elle a dit à ce pauvre Maxime.

**Victor :** « Si l'on extrapole le vide de votre rédaction à l'état de votre cerveau, j'avoue que cela fait presque peur ! » Voilà ce qu'elle lui a dit.

**Le père :** En voilà une dame qui a un certain sens du verbe ! Elle s'exprime d'une manière originale, tu ne crois pas ?

**Victor :** Tu sais, si toi tu trouves ça original, nous on trouve ça humiliant. Un prof n'a pas à nous parler de cette manière.

**Le père :** Vous ne seriez pas un peu hyper sensibles, des fois ?

**Victor :** Non, on trouve que cela manque totalement de respect pour nous. C'est humiliant ! Et on ne va pas accepter ça. On est en train de discuter sur ce que l'on va faire, avec les délégués.

**Le père :** Et tu crois vraiment qu'une telle remarque mérite une réaction aussi excessive ?

**Victor :** En plus, ce n'est pas la première fois qu'elle humilie quelqu'un en cours.

**Le père :** Je vois plutôt quelqu'un qui essaie de faire de l'humour. Et comme toujours avec l'humour, on apprécie ou l'on n'apprécie pas.

**Victor :** Et Maxime, tu ne demandes pas comment il se sent rabaissé devant toute la classe ?

**Le père :** Le Maxime que je connais, qui est plutôt tranquille ? C'est lui qui se sent humilié ?

**Victor :** En fait, lui il nous dit de laisser tomber, que ce n'est pas tellement grave. Mais je crois que c'est parce qu'il a peur des ennuis avec son père.

**Le père :** C'est un peu compliqué votre affaire. Vous êtes humiliés à la place de Maxime, si je comprends bien.

**Victor :** C'est juste que ce n'est pas la première fois que cette prof agit comme ça. L'autre fois, comme j'avais du mal, elle m'a dit : « Vous êtes là uniquement pour la décoration ! »

**Le père :** Tu sais, l'humiliation, ce n'est pas uniquement ce que l'autre personne te fait ou te dit, mais comment toi tu le ressens.

**Victor :** Justement, on ne le ressent pas bien du tout.

**Le père :** Mais on peut aussi se demander pourquoi certains se sentiraient humiliés et pas d'autres.

**Victor :** Et c'est quoi ton explication ?

**Le père :** Que certaines personnes ont une haute opinion d'elles-mêmes, et ne supportent pas d'être critiquées. Ou alors, au contraire, qu'elles n'ont pas une très bonne opinion d'elles-mêmes, et ne supportent pas non plus la critique. De toute façon, les deux reviennent un peu au même.

**Victor :** Alors tu dis que si on n'a pas de problème d'identité, personne ne peut nous humilier !

**Le père :** C'est à peu près cela. C'est bien, non ?

**Victor :** Avec ton système, la prof, elle peut dire tout ce qu'elle veut. On n'a qu'à pas se sentir humilié, et c'est tout !

**Le père :** Non, mais vous pourriez examiner plus posément ce qu'elle dit, et décider de manière rationnelle si c'est irrespectueux ou non, plutôt que de vous emballer ainsi.

**Victor :** De toute façon, les parents, vous êtes toujours du côté des profs !

## ANALYSE

Si l'on prend au pied de la lettre la construction du verbe, humilier, cela signifie « rendre humble ». Une telle idée pourrait paraître plutôt positive, en constituant une forme de sagesse, qui prendrait le contre-pied de l'orgueil, ce défaut tout à fait courant chez nos congénères. Mais dans le français courant, le mot humilier a presque automatiquement une connotation négative. Car il s'agit de ridiculiser quelqu'un, d'exprimer du mépris en rabaissant une personne, en provoquant la honte, au travers d'actes ou de paroles, en l'insultant, en lui faisant perdre toute dignité et respect d'elle-même. C'est uniquement dans un contexte religieux, sous la forme pronominale, comme dans « s'humilier devant Dieu », que l'on peut rencontrer une acception un tant soit peu plus positive. Sans doute peut-on, face à la puissance infinie de Dieu, et si on l'a décidé soi-même (forme pronominale), accepter notre condition d'humble mortel. Et encore, on dénotera dans cette expression une connotation de punition, de châtiment pour le malheureux pêcheur, voire d'absurdité pour celui qui n'est pas croyant.

Tout ce qui nous rend humble serait donc perçu comme une menace, une attaque à l'intégrité de notre être. Être rabaissé, c'est voir notre identité flétrie, réduite en miette, c'est voir notre image de nous-même ramenée à un quasi-néant. Car c'est bien de perception dont il s'agit, de symbole, de construction, et donc d'image, d'image de soi, individuelle, mais parfois aussi d'image collective, car un groupe tout entier peut se sentir humilié. Certains utilisent même cette humiliation collective comme une arme de guerre, ce qui nous montre la puissance de l'humiliation. Mais nous oublions parfois trop vite que si l'humiliation est possible, c'est bien qu'il se trouve une fragilité spécifique chez l'humain. Rien de tel, ou rien de comparable en importance chez l'animal. Mais être humain ne relève pas d'une nature prédéterminée, comme l'ont analysé les philosophes, mais d'une élaboration : celle d'un miroir, d'une conscience, d'un jugement de nous-même et d'autrui, à laquelle nous attribuons une valeur morale, et que nous nommons respect de soi. Pas étonnant que nous soyons si sensible à la menace de l'humiliation.

## 37) TOUTES LES CHOSES ONT-ELLE UNE FIN ?

### Dialogue

**Le père :** Alors, cette classe de neige ? Tu t'es bien amusée ?

**La fille :** Bof !

**Le père :** Pas très enthousiasmant comme réponse ! Tu as l'air déçue. Tu t'es disputée avec tes copines ?

**La fille :** N'importe quoi ! Je ne me suis pas disputée. Pourquoi pensez-vous toujours que je me dispute avec mes copines ?

**Le père :** Non, « nous » ne pensons pas toujours que tu te disputes avec tes copines, comme tu le dis si bien, mais c'est juste que tu viens de rentrer après une semaine d'absence, or c'est à peine si tu nous dis bonjour. Alors on a bien le droit de se demander ce qui t'arrive, non ?

**La fille :** Mais pourquoi il faut toujours tout expliquer dans cette maison ? On ne peut pas me laisser un peu tranquille, non !

*Elle part brusquement dans sa chambre. Elle revient quelques instants plus tard, les yeux un peu humides.*

**La fille :** Excuse-moi, je me suis un peu excitée. En fait je suis triste, mais comme je ne veux pas trop l'avouer, je me mets en colère.

**Le père :** Tu sais, quand on est triste, il y a toujours de la colère derrière.

**La fille :** Mais dis-moi papa, pourquoi les choses qui sont bien s'arrêtent toujours trop vite ?

**Le père :** Tu penses réellement que c'est uniquement les choses bien qui s'arrêtent ?

**La fille :** Non mais c'est vrai ! C'était chouette là-bas. Il y avait une bonne ambiance, on s'amusait, on discutait tous ensemble, tout le monde s'entendait bien, même les profs étaient sympas !

**Le père :** Et alors ! Toutes les choses ont une fin, les bonnes comme les mauvaises.

**La fille :** Pourquoi ce sont toujours les bonnes choses qui s'arrêtent vite et pas les mauvaises ?

**Le père :** Tu sais que tu es rigolote quand tu t'y mets !

**La fille :** Je ne vois pas très bien pourquoi je serais rigolote. Ce n'est pas la première fois que je remarque ça.

**Le père :** Tu sais, quand tu tombes malade, tu n'es pas contente, parce que tu n'es plus en forme. Mais à ce moment-là tu ne penses pas au fait que la plupart du temps, tu n'es pas malade.

**La fille :** Là, je ne vois pas très bien ce que tu veux me dire avec cette histoire de maladie.

**Le père :** C'est que nous aimons quand les choses vont bien, et cela nous paraît normal, nous nous y habituons. Mais dès que quelque chose ne va pas, nous nous plaignons. Lorsqu'il y a un problème, on oublie vite ces nombreux moments où les choses vont bien.

**La fille :** Je trouve que c'est normal de préférer que les choses aillent toujours bien. On n'est pas masochiste quand même !

**Le père :** Justement ! Peut-être que l'on est masochiste lorsqu'on ne sait pas accepter le fait que tout ce qui existe a une fin. On est frustré, on se fait souffrir inutilement. Même la mort, il faut pouvoir l'accepter : cela fait partie de la vie.

**La fille :** Dis donc, c'est un peu bizarre ton système !

**Le père :** Je ne trouve pas. Regarde-toi. Au lieu de te dire que tu as passé de bons moments à la montagne et de te réjouir de tes souvenirs, tu es là à te rendre malheureuse sous prétexte que c'est déjà fini : ce n'est pas masochiste, ça ?

**La fille :** Oui ! Eh bien, moi, plutôt que les souvenirs, je préfère la réalité !

**Le père :** La réalité, je ne crois pas que tu l'aimes beaucoup, si tu n'acceptes pas que les choses aient une fin. C'est le paradis que tu veux : tout devrait être parfait, juste comme tu le désires, et rien ne devrait changer.

**La fille :** Tu sais, je préfère encore être insatisfaite et essayer d'améliorer les choses, plutôt que d'accepter n'importe quoi ! Même si ça doit me rendre malheureuse.



## ANALYSE

Tout ce qui existe, objet, être vivant ou phénomène, naît et meurt. Cela semble constituer la logique des choses. Seules les abstractions - idées, lois ou principes - peuvent être considérées éternelles. Cette limite de durée est la forme première du concept de finitude. Mais cette limite entraîne des corollaires : ces choses éphémères non seulement ne sont pas éternelles, mais s'avèrent en conséquence fragiles, imparfaites et instables. Ainsi en va-t-il de tout ce qui concerne l'humain, qui pour cette raison fait en permanence l'expérience du manque, de la frustration, de la déception et de la douleur. Nous avons des attentes, des espoirs, des habitudes, et la réalité temporelle vient périodiquement - sinon souvent - les contrarier. Là, nous avons deux choix : soit nous combattons cette finitude, afin d'en enrayer la mécanique avec plus ou moins de succès ou de légitimité, soit nous l'acceptons pour ce qu'elle est, ce qui peut indifféremment être considéré comme une sagesse ou une lâcheté.

La spécificité du problème humain est que non seulement nous sommes soumis au principe de finitude, mais contrairement aux objets nous en sommes conscients, du simple fait que nous pouvons nommer, penser ou oublier cette réalité. Les animaux à la rigueur la perçoivent, mais nous, nous l'apercevons ; nous souffrons donc doublement de cette finitude. Mais de ce fait, nous pouvons quelque peu la modifier, par exemple en repoussant ou en précipitant le moment de la mort. Chacun d'entre nous est condamné à définir sa propre finitude, bon gré mal gré. Elle peut ainsi être conçue comme la source de nos malheurs, comme une condition de l'existence, comme l'incarnation de notre liberté, ou encore comme l'opportunité de nous confronter à nous-même. À chacun de décider, comme il peut, comme il veut, selon sa conscience, selon sa volonté, selon son courage, selon sa générosité, selon sa capacité d'abnégation, d'adaptation, d'initiative ou de tempérance. Et dans l'absolu, rien ne nous empêche de refuser d'y penser. Il faudra simplement ne pas être surpris si cette réalité nous rattrape à la première occasion.

## 38) DIS-MOI, PAPA, C'EST QUOI LA NATION ?

### Dialogue

*Le père et la fille regardent les nouvelles. On y parle de l'ONU.*

**La fille :** Dis papa, qu'est-ce que c'est que « l'ONU » ?

**Le père :** C'est un sigle, trois lettres qui signifient « Organisation des nations unies ».

**La fille :** Et la France en fait partie ?

**Le père :** Bien sûr ! C'est une organisation qui regroupe l'ensemble de pratiquement tous les pays de la planète.

**La fille :** Et ça sert à quoi ?

**Le père :** Pour que les États discutent entre eux, et qu'il n'y ait plus de guerre.

**La fille :** Alors pourquoi ça ne s'appelle pas « Organisation des États Unis » ?

**Le père :** Tiens, je n'avais jamais pensé à ça ! Sans doute parce qu'il y a des nations qui ne sont pas des États, et qu'elles devraient quand même être reconnues.

**La fille :** Alors ça, je ne comprends pas très bien.

**Le père :** Un État, c'est un territoire qui se gouverne lui-même, avec ses propres lois et ses propres dirigeants. Il est nécessairement indépendant.

**La fille :** Les nations aussi, non ?

**Le père :** Pas toujours. Il y a certaines nations, comme la Palestine, ou le Québec, qui sont reconnues comme nations, mais qui ne sont pas reconnues comme des États.

**La fille :** Mais alors c'est quoi une nation ?

**Le père :** Une nation, c'est un ensemble de personnes qui ont une histoire commune.

**La fille :** Une histoire commune, et c'est tout ?

**Le père :** En général, ils ont aussi une langue commune, une culture commune, des ancêtres communs, des valeurs communes, un territoire commun, etc.

**La fille :** Alors, quand on dit que la France est une nation, cela veut dire que tous les Français partagent ces choses-là ?

**Le père :** Oui, bien sûr !

**La fille :** Mais alors, celui qui arrive d'un autre pays et qui vient vivre en France, il ne partage pas toutes ces choses avec nous. Il vient souvent d'une autre culture, avec une autre langue et une autre histoire, et d'autres valeurs, non ?

**Le père :** Tu mets le doigt sur le problème principal de l'immigration ! Comment intégrer des personnes d'une autre origine.

**La fille :** Donc ils ne feront jamais partie de la nation française.

*Silence*

**Le père :** C'est un vrai problème que tu me poses. Mais on peut aussi penser la nation d'une autre manière.

**La fille :** Comment cela ?

**Le père :** Eh bien, non pas par rapport au passé, mais par rapport au présent et au futur.

**La fille :** Là, je ne vois pas très bien.

**Le père :** On pourrait considérer la nation comme un ensemble de personnes qui vivent sur un territoire donné, et qui ont un projet en commun. Qu'en penses-tu ?

**La fille :** C'est pas mal. Et si ce projet consiste à changer de langue et de culture ? C'est bizarre, mais enfin...

## ANALYSE

Le concept de « nation » n'est pas toujours clair : il a divers sens. Pour mieux l'appréhender, on peut le rapprocher des concepts de territoire et d'État. Un territoire est déterminé de manière géographique : il doit avoir des frontières. Un état est déterminé de manière politique : il doit avoir des structures administratives et gouvernementales. Une nation se détermine par rapport à un peuple, c'est-à-dire un ensemble de personnes qui partagent un certain nombre de caractéristiques communes. L'histoire ou l'origine est un critère important : le terme « nation » vient du latin « nascere » qui signifie « naître ». Et l'on reconnaîtra une nation à sa langue, à sa culture, à ses valeurs, à sa religion, à son ethnie, ainsi qu'à son territoire, car on naît nécessairement quelque part, quand bien même on peut en être exilé. Mais aucun de ces critères ne suffit en lui-même. Car il est des nations qui ont plusieurs langues (Suisse), ou plusieurs religions (Éthiopie), ou des communautés de cultures diverses (États-Unis), voire des nations qui sont pour large part exilées (Arménie), ou encore des nations qui sont composées de diverses nations (Russie). Certains pourront en conclure que le concept de nation n'est qu'une construction intellectuelle, ou un simple sentiment d'appartenance, visions subjectives sur lesquelles les avis seront partagés. Par exemple, en France, doit-on considérer ou non que la Corse est une Nation ? En philosophie politique, on oppose la vision allemande, plus organique, qui fonde la nation sur un sol et une langue, à la vision française, plus conceptuelle, qui se définit comme une volonté, un désir de vivre ensemble.

## 39) FAUT-IL CRAINDRE L'ÉCHEC ?

### Dialogue

**La mère :** Ça va ma fille ? Tu as l'air bien studieuse, mais je ne vois rien d'écrit sur ta feuille.

**La fille :** C'est le prof de français. Il nous a donné un travail vraiment bizarre à faire.

**La mère :** Ah bon ! Qu'est-ce que c'est ? Il faut écrire pourquoi nos parents sont les plus merveilleux du monde ?

**La fille :** Très drôle ! Non, il faut commenter la citation d'un philosophe chinois qui s'appelle Lao-Tseu.

**La mère :** Tiens ! Original ! Moi qui n'avait jamais entendu parler de philosophes chinois. Et que dit ton philosophe ?

**La fille :** Il a écrit que « L'échec est le fondement de la réussite ».

**La mère :** Bon, et que dois-tu faire avec cela ?

**La fille :** On est censé rédiger un commentaire argumenté en l'illustrant avec des exemples de la vie courante.

**La mère :** Bon ! Ce ne devrait pas être très difficile. Je la trouve pas mal ta citation, et très réaliste.

**La fille :** C'est cela, oui... Eh bien moi, je la trouve plutôt incompréhensible ! D'ailleurs, quand tu me demandes si j'ai réussi mon contrôle et que je te réponds que non, tu ne t'écries pas « Bravo ma fille ! C'est le fondement de la réussite. »

**La mère :** Mais c'est qu'elle est drôle ma fille !

**La fille :** Très drôle peut-être, mais elle ne sait pas par quel bout commencer son travail, ta fille.

**La mère :** C'est très simple. Commence avec ce qui t'arrive maintenant. C'est toujours un bon début.

**La fille :** Ce qui m'arrive, c'est que je n'ai pas la moindre idée, je ne sais pas quoi écrire.

**La mère :** Je le vois bien. Mais ce n'est pas la première fois que tu dois rédiger quelque chose et qu'au démarrage tu ne sais pas quoi écrire.

**La fille :** Et à chaque fois, cela m'agace complètement.

**La mère :** Pourtant, tu finis toujours par réussir, et tes notes en français ne sont pas si mauvaises, à ce que je sache.

**La fille :** Et Lao-Tseu, dans tout ça, qu'est-ce que j'en fais ?

**La mère :** Tu dois bien voir le rapport avec ta citation, tout de même : il est flagrant.

**La fille :** D'accord ! Alors parce que je ne réussis pas à faire mon travail, c'est pour cela que je réussis. C'est très logique en effet.

**La mère :** Avec un tout petit effort, et un peu moins de mauvaise foi, je suis sûre que tu vas résoudre ce petit problème de logique.

**La fille :** Oui, et Lao-Tseu commence à ressembler à tous les adultes que je connais : il faut faire des efforts si on veut réussir dans la vie, et on apprend toujours de ses propres erreurs. J'ai bien compris ?

**La mère :** Je dirais que c'est un peu plus que cela. Je crois qu'il dit aussi qu'il faut accepter le fait de ne pas réussir pour pouvoir réussir.

**La fille :** Bon, eh bien moi, je ne vois pas vraiment la différence ! Alors si c'est ça, c'est sûr que je sais quoi écrire, même si je n'ai pas spécialement envie de réussir.

## ANALYSE

L'idéal de succès semble une obligation morale. « Il faut réussir ! » enjoignent d'une manière ou d'une autre les parents à leurs enfants, sinon à eux-mêmes. Dans un tel système de valeur, l'échec semble impardonnable, il rend malheureux. Mais d'où vient un tel présupposé, si évident ? L'humain est un être de désirs, de souhaits, de projets, d'idéaux, et combler nos diverses attentes constitue une bonne part de notre activité quotidienne. D'autant plus que contrairement aux animaux, nous savons nous fabriquer de nombreux manques et besoins, réels ou superficiels, sensés ou insensés. Dans ce contexte, réussir, c'est parvenir au résultat souhaité, le succès consistant à réaliser ce que nous espérons, et faire que la réalité corresponde à nos attentes, pour notre plus grand bonheur.

Plusieurs problèmes se posent ici. D'une part, le succès correspond bien souvent aux attentes de la société plus qu'à celles de la personne elle-même, ce qui engendre une certaine aliénation. Au demeurant, un sens courant du terme succès signifie obtenir l'approbation générale ou la célébrité. Ou encore il s'agit d'être aimé, de séduire. Ensuite, la réussite prend souvent une tournure exclusivement matérielle, par exemple le fait d'avoir une occupation bien rémunérée, avec un statut imposant. Enfin, la connotation chargée accordée à la difficulté, à l'erreur, à la défaite, les rend synonymes de malheur, de honte, de désarroi. Toute issue défavorable à nos efforts est considérée comme une catastrophe, toute frustration de nos espoirs est insupportable. Nous devons être satisfaits, nous sommes prisonniers de la gratification. Mais peut-être devons-nous apprendre à penser que d'une certaine façon l'échec est plus profitable que le succès : il nous fait grandir.

---

## POSTFACE

En arrivant sur cette postface, peut-être avez-vous lu la totalité du livre. Peut-être avez-vous essayé d'utiliser ces lectures pour engager des discussions avec vos enfants. Peut-être avez-vous réussi à le faire de manière plus posée, plus enrichissante. C'est ce que nous espérons, bien que nous ne pensions pas qu'il s'agit simplement de lire un ouvrage pour régler tous les différends familiaux. Mais il s'agit parfois de simplement changer un tant soit peu son regard pour faire une différence. Pour prendre un peu de recul, pour alléger quelque peu la tension et la crispation, pour savoir écouter, pour mieux présenter ses idées.

Sur un plan plus général, peut-être cela aura-t-il donné aux parents et aux enfants un désir de mieux comprendre de quoi ils parlent, d'approfondir les sujets qui les préoccupent, mais aussi une envie de mieux se comprendre. Apprendre à voir l'autre comme un interlocuteur plutôt que comme un obstacle à sa tranquillité ou à ses désirs. Néanmoins, relever un tel défi est une longue tâche, à laquelle on peut prendre goût, quand bien même elle est ardue et semble périodiquement impossible.

---

## 10 EXERCICES

Proposition de titre

— 10 EXERCICES POUR DÉVELOPPER LA PENSÉE

ou

— 10 EXERCICES POUR APPRENDRE À PHILOSOPHER

ou

— 10 EXERCICES POUR RÉFLÉCHIR EN FAMILLE

### 1) Le respect – Distinguer les concepts

#### Explication de l'exercice

Une des manières de définir un concept est de le rapprocher de termes de la même famille, puis de tenter de l'en distinguer. D'autant plus que bien souvent, nous confondons des termes qui se ressemblent mais qui pourtant comportent des différences significatives. En effectuant ces distinctions conceptuelles, nous clarifierons donc le sens du concept à travailler.



Pour montrer la différence, il faut éviter le « plus ceci » ou le « moins cela », mais trouver un critère qui est présent dans l'un des deux concepts mais absent dans l'autre.

Une liste de termes est établie, tous voisins du concept de respect. Pour chacun d'entre eux, il s'agit de les distinguer du concept de respect, c'est-à-dire d'expliquer en quoi ils diffèrent.

### **Exercice**

Trouvez ce qui est pareil et différent entre le respect et les concepts suivants :

Le mensonge.  
La politesse.  
La gentillesse.  
La méfiance.  
La crainte.  
L'hypocrisie.  
La manipulation.  
L'amitié.  
L'obéissance.  
L'indifférence.  
La froideur.  
Imiter autrui.  
La timidité.  
La sincérité.  
La tolérance.  
La sagesse.

## **2) Rire et ne pas rire – Juste et injuste**

### **Explication de l'exercice**

Rire nous plaît et nous fait du bien. Mais certaines fois, on nous reproche d'avoir ri, ou même on s'interdit à soi-même de rire. Est-ce avec raison que l'on veut contrôler le rire, le critiquer moralement ou par d'autres critères ? Examinons quelles sont les limites morales du rire.

Plusieurs raisons de ne pas rire ou de s'empêcher de rire sont énoncées, parmi les plus classiques. Il s'agit de les examiner une à une pour déterminer leur degré de validité. À travers cet exercice, nous examinerons les limites du rire.

### **Exercice**

Examinez ces différentes raisons de ne pas rire, afin de décider si elles ont du sens ou non, et dans quelle mesure elles ont du sens ou non.

Est-il juste de ne pas rire ?

Avec n'importe qui.

À n'importe quel moment.

De n'importe quoi.

N'importe où.

N'importe comment.

Pour n'importe quelle raison.

Dans n'importe quel but.

Dans n'importe quelles circonstances.

Tout le temps.

Jamais.

Trop.

Trop fort.

Sans raison.

À tort.

Jaune.

Bêtement.

Méchamment.

### **3) Identité – Permanence et changement**

#### **Explication de l'exercice**

Il est difficile de déterminer sur quoi repose l'identité de chacun. Car au fil du temps, nous changeons, d'apparence, de goûts, d'idées, etc. Néanmoins, certains aspects de notre être nous tiennent plus à cœur que d'autres, ils nous semblent plus fondamentaux, ils perdurent plus longtemps.

Dans cet exercice, nous nous demanderons dans quelle mesure nous resterions nous-même si nous changions telle ou telle caractéristique de notre être. Chacun devra répondre par « oui », « non », ou « oui et non », et justifier sa décision. Les diverses réponses seront comparées. En particulier, il s'agira de s'assurer que toute affirmation de permanence se fonde sur quelque caractéristique spécifique qui justifie cette affirmation, de la même manière que toute affirmation de changement devra s'articuler par une explication ou un exemple. Il sera intéressant d'établir un tableau hiérarchique de ce qui constitue l'identité : du plus au moins important.

Si toutes les réponses vont dans le même sens, il ne faudra pas oublier malgré tout de prendre le contre-pied de ces « évidences » par le biais de questions critiques

## Exercice

Demandez-vous dans quelle mesure vous resteriez vous-même si vous changiez telle ou telle caractéristique de votre être. Répondez par « oui », « non » ou « oui et non » et justifiez votre décision.

Êtes-vous toujours vous-même ?

- Si vous changez de vêtements.
- Si vous changez de caractère.
- Si vous changez de nationalité.
- Si vous changez d'âge.
- Si vous changez d'idée.
- Si vous changez de maison.
- Si vous changez de prénom.
- Si vous changez de famille.
- Si vous changez de sexe.
- Si vous changez d'identité.
- Si vous changez de métier.
- Si vous changez de lieu de naissance.
- Si vous changez de goûts.
- Si vous changez de coiffure.
- Si vous changez de nom de famille.
- Si vous changez de culture.

## 4) Aimer – Les différentes manières

### Explication de l'exercice

Le mot « aimer » recouvre des relations très diverses, envers les personnes, envers les objets, envers les activités, etc. Il peut donc désigner des réalités extrêmement différentes. Nous ferons travailler la compréhension de ces différences en proposant une liste d'éléments, êtres, objets ou autres, devant lesquels s'emploie de manière parfois indiscriminée ce terme, qu'il s'agira d'analyser.

Chaque personne devra trouver des éléments explicatifs spécifiques, concrets ou abstraits, pour cerner ces diverses acceptions du terme. Il sera préférable de distinguer ces deux formes d'approfondissement, exemple ou généralité, à travers les diverses formulations des élèves. Au cours de la discussion, on pourra regrouper les explications de même nature afin de s'y retrouver. Et si quelqu'un décide de ne pas aimer telle ou telle chose, il devra tout de même spécifier la nature de ce « pas aimer ».

## Exercice

Trouvez des éléments explicatifs spécifiques, concrets ou abstraits, pour distinguer ces diverses acceptions du terme. Si vous décidez de ne pas aimer telle ou telle chose, spécifiez la nature de ce « pas aimer ».

Comment aimez-vous ?

Vos parents.

Votre meilleur copain ou votre meilleure copine.

Votre sœur ou votre frère.

Votre voisine.

Vos grands-parents.

Votre animal favori.

Le chocolat.

Un film.

Les êtres humains.

Le sport.

Vous-même.

Votre image.

Votre nom.

Votre idée.

Manger.

Jouer.

Votre pays.

## 5) Le don – Analyse critique

### Explication de l'exercice

A priori, donner paraît toujours une bonne chose à faire, ne serait-ce que parce que la générosité est une qualité importante, vis-à-vis de soi et de la société. Le don est un aspect crucial du fonctionnement de la société, mais il est aussi une affaire complexe, qui implique à la fois la motivation du don, la nature du don, les besoins et désirs du destinataire du don, et bien d'autres caractéristiques qui modifient la nature et la valeur de ce don. Il s'agit ici de se familiariser avec quelques-uns des schémas courants et de les analyser.

Une liste de raisons de donner a été établie. Néanmoins, toute forme de don est sous un certain angle critiquable, aussi faut-il trouver une raison de critiquer les diverses raisons de donner indiquées ci-dessous, afin d'en montrer les limites. Mais avant de formuler la critique, chacun devra inventer un exemple, une situation qui montre le problème. À partir de cela, on pourra finalement dresser une liste des raisons de ne pas donner.

## Exercice

Pour chacune des raisons de donner ci-dessous, inventez un exemple ou une situation montrant ce qui pourrait être critiquable, puis analysez-le. À partir des divers exemples, établissez une liste des raisons de ne pas donner.

J'ai offert un cadeau à une personne :

- Parce que c'est Noël.
- Parce que c'est son anniversaire.
- Parce que cela me fait plaisir.
- Parce que cela lui fait plaisir.
- Parce qu'elle en a besoin.
- Parce que c'est bien de donner.
- Parce qu'il faut donner aux autres.
- Parce que je connais cette personne.
- Parce qu'elle me l'a demandé.
- Parce que je n'avais plus besoin de cette chose.
- Parce que ma mère me l'a dit.
- Parce que cette chose ne me plaît plus.
- Parce que je ne veux pas être un égoïste.
- Parce que son frère m'a donné l'idée.
- Parce que la prochaine fois, elle me fera un cadeau.
- Parce qu'elle m'a fait un cadeau la semaine dernière.
- Parce que je suis généreux.
- Parce que je veux être gentil.

## 6) La mort – Hiérarchiser les idées

### Explication de l'exercice

La mort nous semble parfois un phénomène évident : la cessation de la vie en tant que processus physique. Néanmoins, la mort, comme la vie, a une diversité de sens : sa signification s'inscrit dans un rapport étroit à la subjectivité, sa réalité s'imbrique dans le contexte culturel et social. Et le sens qu'on lui accorde en change radicalement la nature.

Un certain nombre de schémas classiques de rapport à la mort sont présentés. Chaque participant devra hiérarchiser ces différentes propositions, de la plus valable à la moins valable de son propre point de vue. Il devra ensuite émettre une objection aux trois idées principales qu'il a choisies comme étant les meilleures et justifier positivement les trois

qu'il a le moins appréciées. Cette seconde partie pourra s'effectuer individuellement, par équipe ou avec le groupe.

## **Exercice**

Classez ces différentes idées de la meilleure à la moins bonne.  
Critiquez les trois idées que vous avez choisies comme étant les meilleures.  
Justifiez positivement les trois idées que vous avez choisies comme les moins bonnes.

La mort n'a pas de sens.  
La mort est la fin de la vie.  
La mort donne de l'intérêt à la vie.  
La mort n'est qu'un passage vers autre chose.  
La mort est ce qu'il faut combattre toute la vie.  
La mort est ce que l'on doit apprendre à accepter.  
La mort n'est rien.  
La mort est une mise à l'épreuve.  
La mort est une grande souffrance.  
La mort est ce qui nous effraie le plus.  
On ne sait pas ce qu'est que la mort.  
La mort est un heureux moment.  
La mort est le moment le plus important de la vie.  
La mort est le moment de céder la place aux autres.  
La mort est le retour à notre origine.  
La mort est inintéressante.  
Il ne faut pas penser à la mort.

## **7) Vérité et mensonge – Les raisons d'agir**

### **Explication de l'exercice**

Le problème du mensonge et de la vérité est parfois difficile à appréhender, comme le découvrons tous très tôt. Ces deux concepts sont multiformes, ils échappent à l'évidence, contrairement à ce que nous croyons souvent. De surcroît, il s'agit aussi de prendre en compte le motif du mensonge pour poser un jugement adéquat sur la valeur morale de l'acte.

Diverses raisons de ne pas dire la vérité sont proposées. Pour chacune d'entre elles, chaque personne doit d'une part décider si la raison d'agir est bonne ou mauvaise, légitime ou non, ou encore à quelle condition elle est bonne ou mauvaise. D'autre part déterminer s'il s'agit d'un mensonge ou de quelque chose d'autre qu'elle devra alors nommer.

## Exercice

Diverses raisons de ne pas dire la vérité sont proposées. Pour chacune d'entre elles, décidez si la raison d'agir est bonne ou mauvaise, légitime ou non, ou encore à quelle condition elle est bonne ou mauvaise. D'autre part, vous déterminerez s'il s'agit d'un mensonge ou d'autre chose que vous devrez alors nommer.

Est-ce une bonne ou une mauvaise raison de ne pas dire la vérité ?  
S'agit-il d'un mensonge ou d'autre chose ?

Pour ne pas blesser.  
Par ignorance.  
Pour gagner du temps.  
Pour obtenir quelque chose.  
Parce qu'elle n'est pas belle.  
Pour ne pas faire peur.  
Lorsque l'on a peur.  
Pour ne pas faire de la peine.  
Lorsque l'on a fait une bêtise.  
Pour garder ses illusions.  
Lorsque l'on craint de ne pas être compris.  
Lorsque l'on est sûr de ne pas être compris.  
Parce qu'elle est trop dure à dire.  
Lorsque l'on veut être aimé.  
Lorsque l'on nous fait un cadeau.  
Par respect pour notre interlocuteur.  
Pour faire plaisir.  
Parce que l'on a honte.  
Parce que cela ne regarde que moi.  
Pour embêter quelqu'un.  
Parce que l'autre est trop petit.  
Lorsque l'on n'est pas sûr.  
Parce que c'est un secret.  
Parce qu'il faudrait tout expliquer.  
Parce que ce n'est pas le moment.  
Pour se protéger.  
Parce que ce n'est pas l'endroit.  
Lorsque la personne à qui l'on parle est malade.

## 8) Bonheur et malheur – Penser les contraires

### Explication de l'exercice

Nous connaissons personnellement le bonheur et le malheur, tour à tour ou simultanément, comme tout un chacun. Que ce soit à travers la relation aux autres ou à soi-même. Mais trop souvent nous subissons ces états d'âme, car nous n'en avons pas identifié la cause.

Une liste d'actions et de situations est proposée, et pour chacune d'entre elles chacun devra décrire ou expliquer comment on peut y trouver à la fois du bonheur et du malheur, de manière générale ou avec des exemples.

### **Exercice**

Une liste d'actions et de situations est proposée, et pour chacune d'entre elles écrivez ou expliquez comment on peut y trouver à la fois du bonheur et du malheur, de manière générale ou avec des exemples.

Expliquez comment ces diverses actions peuvent susciter ou exprimer le bonheur ou/et le malheur.

Apprendre.  
Aimer quelqu'un.  
Être seul.  
Admirer quelqu'un.  
Avoir de l'argent.  
Lire un journal.  
Se lever le matin.  
Gagner un concours.  
Aller au magasin.  
Se faire gronder.  
Recevoir un compliment.  
Pleurer.  
Mentir.  
Recevoir un cadeau.  
Faire un effort.

## **9) Être et Apparence – Penser les contraires**

### **Explication de l'exercice**

Les apparences sont utiles : elles servent à révéler ce que sont en réalité les choses et les êtres. Néanmoins, notre expérience nous enseigne que les apparences ne sont pas toujours fiables. Et les apparences qui nous trompent ne le font pas toutes pour les mêmes raisons ou de la même manière. Il s'agit donc de tenter d'établir différentes explications des discordances possibles entre apparence et réalité.



Plusieurs questions sont posées sur la réalité et les apparences. En tentant d'y répondre, cela devrait faire apparaître diverses hypothèses expliquant le phénomène des « fausses apparences ». Pour cela il s'agira de s'assurer que chacun développe un minimum ses réponses afin de leur donner un contenu substantiel et pouvoir distinguer diverses explications.

## **Exercice**

Répondez de manière argumentée à ces diverses questions sur la réalité et les apparences.

- Quelqu'un peut-il avoir l'air d'un étranger et ne pas l'être ?
- Peut-on avoir l'air gentil et ne pas l'être ?
- Peut-on avoir l'air égoïste et ne pas l'être ?
- Un objet peut-il avoir l'air d'être ce qu'il n'est pas ?
- Existe-t-il de fausses choses ?
- Peut-on croire à tort que quelqu'un nous en veut ?
- Peut-on croire savoir quelque chose et ne pas le savoir ?
- À quoi reconnaît-on un faux Père Noël ?
- Peut-on avoir peur à tort ?
- Peut-on faire confiance à tort ?
- Une chose peut-elle avoir l'air bonne à manger et nous faire du mal ?
- Puis-je me tromper à mon propre sujet ?
- Peut-on croire ce que l'on voit ?
- Peut-on être pris pour quelqu'un d'autre ?

## **10) Les valeurs sociales – Analyse critique**

### **Explication de l'exercice**

À travers les heurts de l'histoire, on peut percevoir des enjeux politiques, existentiels et moraux, qui s'articulent autour de la primauté de certaines valeurs par rapport à d'autres. Certaines de ces valeurs nous semblent universelles, elles nous parlent et nous semblent positives, d'autres beaucoup moins ou pas du tout. La question est de savoir quelles valeurs doivent primer sur les autres.

Parmi ces multiples valeurs politiques, fondatrices de société, chacun choisira celles (par exemple trois) qui lui paraissent les plus indispensables ou les plus fondamentales, puis d'autres (par exemple trois) qui au contraire lui paraissent secondaires, inutiles, voire nuisibles. Il justifiera ensuite son choix.

## Exercice

Parmi ces multiples valeurs politiques, fondatrices de société, choisissez celles (par exemple trois) qui vous paraissent les plus indispensables ou les plus fondamentales, puis d'autres (par exemple trois) qui au contraire vous paraissent secondaires, inutiles, voire nuisibles. Justifiez ensuite votre choix.

L'égalité.  
La fraternité.  
La justice.  
La vérité.  
La démocratie.  
L'autorité.  
Le progrès.  
La liberté.  
La richesse.  
Le bonheur.  
La coopération.  
La tolérance.  
La légalité.  
Le changement.  
L'éducation.  
Le courage.  
Le sacrifice.  
Le travail.  
La citoyenneté.  
L'humilité.

---

## Textes complémentaires

### 1 - SAVOIR CE QUE L'ON DIT

“ La vérité est bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils se figurent. ” Pascal, *Pensées*.

Il est un obstacle récurrent qui empêche de comprendre la nature et les enjeux de l'exercice philosophique, lorsqu'il prend la forme d'une discussion. Celui qui consiste à penser que philosopher revient à s'exprimer, à communiquer, ou à défendre une thèse. S'il est possible de mener un échange philosophique sous bien des formes, y compris celles que nous venons de mentionner, nous souhaitons ici travailler l'idée d'un discours philosophique comme un discours qui se saisit lui-même, qui se voit lui-même, qui s'élabore de manière consciente et déterminée. Nous partons du principe que philosopher ne consiste pas uniquement à penser,

mais somme de penser la pensée, de penser sa pensée. C'est donc convoquer des idées, tout en étant conscient, ou en tentant de prendre conscience, de la nature, des implications et des conséquences des idées que nous exprimons. Les nôtres, et celles de nos interlocuteurs, bien entendu.

Le principe auquel nous faisons appel ici ne prétend pas diminuer le rôle de l'intuition, de la parole spontanée, voire même de la compréhension approximative qui préside à bien des discussions, mais nous souhaitons simplement arrêter un instant le regard du lecteur sur les limites visibles de certains types d'échanges, qui par complaisance ou par ignorance restent en deçà d'eux-mêmes. De manière générale, disons que le problème est celui de ce que l'on peut nommer la pensée associative. Elle fonctionne sur le schéma général du "ça me fait penser à quelque chose", sur le modèle du "je voudrais rebondir" si populaire dans les débats télévisés, ou encore sur celui du "je voudrais compléter", ou du "je voudrais apporter une nuance". Autant d'expressions qui au fond ne signifient pas grand-chose, disent souvent ce qu'elles ne disent pas ou veulent dire quelque chose qu'elles n'évoquent nullement.

En classe, cette tendance se manifeste par une nette tendance de l'enseignant à faire primer l'expression d'idées, aussi vagues soient-elles, sur toute autre considération : l'élève s'est exprimé, c'est bien ! Ce souci est poussé à un tel point que ledit enseignant est prêt à finir les phrases de l'élève, à lui mettre des mots dans la bouche sous prétexte de reformuler, uniquement pour pouvoir dire : il a dit quelque chose, il a parlé. Or si un tel souci ou un tel comportement peut se comprendre dans certains types d'exercices de langage, il peut poser problème pour le travail philosophique. Pour étayer notre hypothèse, nous décrivons quelques compétences particulières, liées à la discussion, qui nous semblent essentielles au travail philosophique.

### **Parler au bon moment**

Certains nous objecteront d'emblée que l'exigence de "parler au bon moment" n'est qu'une préoccupation superficielle, dénuée de substance réelle. Ceci pour deux raisons possibles. Soit parce que cette règle est conçue comme un simple acte de politesse : par exemple ne pas couper la parole à un interlocuteur. Soit parce qu'elle est animée par un simple but pratique : parler en même temps que quelqu'un d'autre empêche d'entendre et de comprendre. Mais de telles perspectives oublient l'intérêt premier du philosophe : le rapport à sa propre parole. Déjà, le simple fait de pouvoir solliciter ou mobiliser de manière délibérée sa pensée et sa parole, non pas par quelque enchaînement fortuit et incontrôlé, mais par un acte voulu, conscient de lui-même, modifie en profondeur le rapport entre soi-même et sa pensée. Ensuite, si l'idée en question ne devient pas l'objet d'un dialogue avec soi-même, il est à craindre que cette idée, tout comme elle surgira inopinément, ne sera pas vraiment comprise, ni même entendue par son auteur. Pour vérifier cela, il n'est qu'à demander à un enfant ou à un adulte dont la parole a jailli trop spontanément, de répéter

ce qu'il vient de dire, pour apercevoir le problème : bien souvent il ne saura pas le faire.

Il est une raison importante à cet oubli : l'aspect gauche et maladroit du comportement renvoie à une dévalorisation de soi. " Mes propres idées n'ont aucune espèce d'importance, pourquoi les exprimerai-je ? Pourquoi en soignerais-je la forme et l'apparence ? Pourquoi parlerai-je pour être entendu ? D'ailleurs, comment puis-je choisir le moment approprié pour les prononcer ? C'est malgré moi que ma parole sort, voire en dépit de moi : elle ne m'appartient pas ". Ainsi, lorsqu'on demande à cet individu de parler au " bon moment ", c'est un effort important qu'on exige de lui, mais un effort on ne peut plus nécessaire. Il implique un travail en profondeur de soi sur soi, qui, s'il n'est pas toujours facile, est absolument vital.

Le problème est identique quand on impose de lever la main pour parler, quand bien même cela paraît ardu, en particulier avec les jeunes enfants. Pourquoi d'ailleurs ne pas faire de cette exigence un exercice en soi ? Si ce n'est qu'il est un peu frustrant pour l'enseignant, qui avant tout veut montrer aux autres et à lui-même que " ses " enfants ont des idées. Pourtant, peut-être répètent-ils simplement ce qu'ils ont entendu à la maison ou à l'école, mais cela fait tellement plaisir à entendre... Tandis que le fait de prononcer une parole au bon moment, montre au contraire que l'enfant sait faire ce qu'il a à faire, et qu'un débat intérieur non accidentel s'est engagé. Et à quelques nuances près, il en va de même pour l'adulte. Se distancier de soi, en découplant sa parole et son être, comme acte constitutif de l'être.

### **Finir son idée**

Comme nous l'avons évoqué, il est si tentant de finir les phrases de son interlocuteur, enfant ou adulte ! Mais si nous y réfléchissons bien, qu'est-ce qui nous anime, sinon une sorte d'impatience déguisée sous les oripeaux d'une empathie superficielle et complaisante. Si l'enfant tombe, faut-il nécessairement se précipiter sur lui pour le relever, ou bien lui laisser la chance de se ressaisir, s'il pleure, et lui donner l'occasion d'apprendre à se relever tout seul ? D'autant plus que les mots ou bouts de phrases qui nous sont obligeamment fournis par l'enseignant ou par le voisin, sont peut-être très éloignés ou très en deçà de ce que nous étions sur le point d'articuler. Mais tout comme celui qui se noie se précipite sur l'objet qu'on lui lance, sans même réfléchir, alors que l'objet lancé ne lui est peut-être d'aucune utilité, celui qui cherche ses mots s'empare souvent instinctivement de ce qui lui est dit sans même en analyser le contenu, sans prendre le temps et la peine d'en vérifier l'efficacité ou la justesse.

Immanquablement, en prétendant aider l'autre, nous cherchons surtout à nous faire plaisir, nous cédon sans vergogne à nos impulsions. Alors que celui qui peine à terminer son œuvre effectue pourtant un travail important sur lui-même et sa pensée. Ce qui ne signifie pas qu'il doive peiner sans aucune assistance, mais la première assistance qui lui est due

est celle qui consiste à lui laisser du temps, à lui permettre de se retrouver lui-même sans subir la pression du groupe ou de l'autorité en place qui le bouscule sous prétexte de le secourir. Quitte à installer des procédures qui lui permettront de sortir de l'impasse, si impasse il y a. Par exemple, en apprenant à dire : " Je n'y arrive pas ", " Je suis coincé ", ou bien en demandant " Est-ce que quelqu'un d'autre peut m'aider ? ". Car dès cet instant, le problème est articulé, il est signalé, et en ce sens le sujet reste libre et autonome, puisqu'il est conscient du problème et réussit à l'articuler avec des mots.

## **Le rôle de l'idée**

Leibniz avance la téméraire hypothèse que ce n'est pas dans la chose en soi, mais dans le lien que se trouve la substance vive. Profitant de cette intuition, nous avancerons le principe que ce qui distingue la pensée philosophique par rapport à la pensée en général, est précisément le lien, c'est-à-dire le rapport articulé entre les idées. Une idée n'est en soi jamais qu'une idée, un mot n'est jamais qu'un mot, mais dans l'articulation grammaticale, syntaxique et logique, le mot accède au statut de concept, puisqu'il devient opératoire, et l'idée participe à l'élaboration de la pensée, puisqu'en s'associant à d'autres elle permet d'échafauder et construire.

Pour ce faire, ce n'est pas tant des idées que nous cherchons, aussi futées et brillantes soient-elles, car la discussion ressemblerait ainsi à une vague liste d'épicerie, à un vulgaire débat d'opinions, produisant une pensée globale inchoative et désordonnée. Ce sont des liens, des rapports, qui impliquent la maîtrise de ces connecteurs généralement si mal compris et utilisés, à commencer par le " mais " qui procède du " oui, mais... ", et une compréhension accrue des relations et corrélations entre les propositions. Combien de dialogues échangent des propos conflictuels sans en relever le moindre la nature contradictoire, sans en évaluer le potentiel problématique ! Combien de propos affirment un désaccord sans préciser ou percevoir le caractère spécifique de ce désaccord, tandis que les propositions en question ne portent pas sur le même objet, ou affirment la même idée en changeant simplement les mots !

Aussi, plutôt que de se précipiter sur d'autres idées, ou plutôt d'autres intuitions, avant d'empiler plus de mots, pourquoi ne pas prendre le temps de déterminer et d'évaluer le rapport entre les concepts et les idées, afin de prendre conscience de la nature et de la portée de nos propos. Mais là encore, l'impatience règne : ce travail est laborieux, il est apparemment moins glorieux et plus frustrant, et pourtant, n'est-il pas plus conséquent ?

Aussi, exercice très simple, demandons à celui qui va parler d'annoncer en premier lieu le but de sa parole, d'articuler le lien entre son intention et ce qui a déjà été dit, de qualifier son discours. S'il n'y arrive pas, qu'il le reconnaisse, et qu'il tente de réaliser ce travail une fois que sa parole a été prononcée. S'il n'y arrive toujours pas, il peut alors demander aux autres de se donner la peine de l'aider. Mais pour réaliser cela, il s'agit de s'intéresser à la parole déjà prononcée, et ne pas uniquement penser à ce

que l'on a envie de dire, même si ailleurs l'herbe est plus verte. Il s'agit de se fixer un but, s'y atteler et se concentrer, et ne pas se laisser déborder par le bouillonnement intérieur, lorsque les idées se bousculent au portillon comme pour une sortie de métro à l'heure de pointe. *Schwarmerei*, dirait Hegel, vrombissement d'un essaim de guêpes où plus rien ne se distingue.

Le tout n'est pas de dire, mais de déterminer de manière délibérée ce que l'on veut dire, de dire effectivement ce que l'on veut dire, et de savoir ce que l'on dit. Sans cela, la discussion peut s'avérer tout à fait sympathique et conviviale, mais est-ce bien philosophique ?

## **2 - COMMENT ÉVITER LES QUESTIONS DES ENFANTS**

La philosophie avec les enfants, comme toutes les activités humaines, souffre d'un certain nombre de tics et de tares. Tout d'abord, on peut se demander pourquoi un adulte préférerait travailler avec des enfants plutôt qu'avec des adultes. Bien sûr, ce peut être par vocation ou par nécessité, et il y a toutes sortes de raisons, bonnes, généreuses ou nobles, qui justifient et expliquent de tels choix professionnels, mais comme toujours dans une analyse philosophique, il semble nécessaire d'envisager les pathologies naturelles qui sont non seulement la cause mais aussi le résultat de ces choix précis. En guise d'exemple, puisque le questionnement semble être au cœur du philosophe, tentons d'analyser en particulier comment les adultes traitent les questions posées par les enfants.

### **Les adultes et les enfants**

Nous ne prétendons pas proposer ici une étude vaste et exhaustive de la question, mais seulement lancer quelques pistes qui nous impliquent des conséquences sur le philosophe lui-même. Intuitivement ou consciemment, une personne qui rencontre des difficultés pour établir une relation fonctionnelle avec des adultes, pourra se tourner vers les enfants. Premièrement, parce que dans bien des cas ces derniers ne contestent pas l'identité de l'adulte, tandis que ce dernier se sent grand et fort en leur présence. Deuxièmement, parce que l'autorité et le pouvoir sont a priori accordés à l'adulte sur les enfants. Troisièmement, parce que l'adulte a l'impression d'en savoir beaucoup, comparé aux enfants. Quatrièmement, parce que l'adulte peut revivre son enfance et pour cela, certains se sentent bien avec leurs petits compagnons. Néanmoins, bien sûr, rien de tout cela n'est totalement clair et net, ni particulièrement conscient. Comme Frédéric Schiller l'identifia, il réside toujours une certaine ambiguïté dans la relation entre l'adulte et l'enfant. Quand une grande personne voit trébucher un bambin qui apprend à marcher, il se

sent certainement très compétent, fort et puissant comparé à lui, mais au même moment il ressent une petite touche de jalousie, à l'idée que ce jeune être a encore toutes ses possibilités, qu'il a toute la vie devant lui : toutes les options lui sont encore ouvertes, ce qui a pour conséquence d'induire quelques regrets dans l'esprit de l'adulte par rapport à un passé déjà révolu et déterminé. Toutefois, les bonnes âmes protesteront énergiquement que jamais semblable jalousie envers un pauvre enfant innocent et sans défense ne leur soit jamais venue à l'esprit.

Les enfants sont naturellement philosophes au sens où les questions leur viennent facilement à l'esprit. À un âge où ils ont tant à découvrir sur le monde et sur eux-mêmes, l'étonnement, l'émerveillement et la stupéfaction, caractéristiques importantes d'un esprit philosophe, jouent encore assez pleinement. Bien que l'on puisse objecter qu'il ne soit pas totalement conscient du contenu des questions qu'il formule: prenons comme exemple le pourquoi qui peut être articulé de manière très mécanique sans aucun souci réel de la réponse. Néanmoins, comme pour tout ce qui a trait à la nature humaine, cette tendance peut être maîtrisée ou encouragée, interrompue ou développée. Ainsi, dès l'âge de sept ou huit ans, nous observons comment un certain principe de réalité, que nous pouvons nommer également principe de certitude, aussi légitime soit-il, envahit l'esprit de l'enfant, ce qui a pour effet d'étouffer l'interrogation métaphysique qui jusque-là constituait la majeure partie de sa vie intellectuelle. Il entre dans un âge « scientifique », qui comprend lui aussi son propre domaine de questions et de réponses, de nature bien établie, un domaine qui tend cependant à restreindre son activité au champ du physique, à la contrainte du probable et de la certitude sensible, plus communément acceptables que la pure possibilité et la veine poétique. Notre propos souhaite mettre en exergue ici un certain conditionnement de l'esprit, au demeurant tout à fait attendu et acceptable, puisque ce processus constitue la majeure partie de l'apprentissage de la vie en société, qui implique de se conformer à la connaissance et au comportement acquis socialement, processus qui simultanément entraîne une contrainte et une diminution importante des compétences intellectuelles de l'enfant. Maintenant, bien sûr, la nature et les modalités de cette transformation dépendront largement du contexte culturel et familial qui entoure l'enfant. Dans notre perspective, l'enseignement philosophique consiste à entretenir, instaurer ou restaurer le questionnement illimité qui autorise l'enfant, et l'adulte plus tard, à penser l'impensable. Tentons de montrer maintenant comment est inhibé lentement ou brutalement ce potentiel de mise en abyme de l'esprit singulier.

### **Trop occupé**

Il nous semble avoir identifié trois dysfonctionnements importants par lesquels le questionnement des enfants et leur étonnement se sont refroidis ou éteints. Nous les présenterons dans un ordre de subtilité et de sophistication croissant, bien que le processus ne soit pas aussi

mécanique que nous le présentons, et qu'opère souvent un certain mélange hétérogène de comportements parentaux ou adultes. Le premier obstacle, le plus commun et le plus sommaire, est l'inattention pure et simple au questionnement et à l'étonnement. Cela prend la forme légère et indirecte de ne pas écouter, ou l'injonction plus brutale de garder le silence ou d'aller voir ailleurs. Il nous semble important de classer ces deux types de réaction dans la même catégorie, même si l'une semble conserver une apparence plus souple et plus civilisée ; à long terme cela produira exactement le même effet. Combien de parents, qui ne privent jamais ou rarement leur enfant du droit de parler, et qui seraient même horrifiés à une telle idée, continuent pourtant avec la meilleure conscience du monde à mener leurs petites affaires, peu importe leur utilité ou leur nécessité, que ce soit le travail, les courses, regarder la télévision, ou aller ici et là, sans réellement prendre le temps d'écouter leur enfant. En agissant de cette façon, le parent établit une hiérarchie précise dans l'esprit de sa progéniture, déterminant pour lui au présent et dans le futur, ce qui est primaire et ce qui est secondaire. La nécessité immédiate définitivement prime sur la gratuité de l'examen intellectuel et la beauté de la contemplation. S'il en est ainsi, l'adulte ne devrait pas s'écrier, à ce moment-là ou plus tard, que son enfant ne réfléchit pas avant d'agir et suit principalement ses impulsions premières.

### **Réponses toutes faites**

La seconde manière d'occulter le questionnement de l'enfant est en répondant directement à ses questions, peu importe le degré de complexité, l'opportunité et la qualité des réponses. Quoique le temps imparti et la manière dont les réponses s'articuleront feront manifestement une différence. Ce qui motive notre critique de la réponse parentale ou enseignante est d'abord qu'une telle systématisation induit une relation faussée à l'idée même de question. Ce comportement encourage une tendance à compter sur une autorité extérieure, développant l'hétéronomie plutôt que l'autonomie. Ce que nous qualifions de « faussé », est le fait que les questions ne sont pas appréciées pour elles-mêmes, comme un cadeau précieux que notre propre esprit nous offre, mais se voient transformées en de simples envies qui demandent à être satisfaites, un manque qui demande à être comblé, situation déplaisante que le parent « bienveillant » veut obstinément corriger en fournissant des réponses toutes faites. Pourtant, ces réponses de valeur aléatoire seront souvent moins innovatrices et créatrices que la question elle-même. L'idée que nous avançons ici consiste à affirmer qu'une question a de la valeur en elle-même. Elle représente une ouverture sur le monde et sur l'être, qui nécessairement produit un concept ou une idée, sous une forme négative qui n'a pas moins de valeur que son image miroir : la réponse. Une question a une valeur esthétique, sa forme provoque l'esprit, identique en son aspect à une peinture ou une sculpture que le spectateur contemple sans arrière-pensées et préoccupations urgentes, quant à l'utilité, la vérité ou la solution du problème offert à ses



sens et à sa raison. Cette perspective n'interdit nullement une tentative de réponse, mais dans notre perspective, la réponse est quelque peu dévalorisée, retirée de son piédestal, elle perd son statut de but final et ultime du processus intellectuel, de l'activité de l'esprit.

On ne peut pas répondre aux questions importantes, aux questions profondes, on ne doit pas y répondre. Elles peuvent être seulement problématisées, ce qui signifie pour nous analyser initialement leur contenu, les apprécier pour ce qu'elles apportent, et en un second temps peut-être, suggérer quelques idées susceptibles d'éclairer différents aspects pouvant fournir matière à une discussion. Le questionnement est une expérience de l'esprit, un outil permettant d'explorer les limites de la connaissance et de la compréhension. Au demeurant, pour cette raison, il reste crucial que l'adulte, parent ou enseignant, avoue parfois à l'enfant ne pas pouvoir répondre à toutes les questions, soit parce qu'il ne connaît pas la réponse, soit parce qu'il postule et explique qu'aucune réponse précise ne conviendrait pleinement, et que dans ces cas la question doit se satisfaire à elle-même, ne serait-ce que temporairement, comme une garantie de la vie de l'esprit. Il est indéniable qu'une telle vision pourra engendrer une certaine crainte ou anxiété dans l'esprit de l'enfant – et de l'adulte – qui a besoin de valeurs dans lesquelles il peut ancrer son existence et sa vie spirituelle, de la même manière qu'il a besoin de nourriture pour satisfaire les besoins de sa vie biologique. Ajoutons simplement que, heureusement, un enfant ne mange pas dès qu'il le désire, et qu'on lui apprend à retarder la satisfaction de ses besoins, de façon à le libérer de la satisfaction immédiate de ses propres impulsions. Le désir, l'état de manque, est en soi sain et productif, dans la mesure où on lui permet de jouer son rôle dans le temps, dans la durée, si l'on s'abstient de « résoudre » instantanément l'équivocité et le doute qu'il engendre dans le soi. Après tout, autant s'y habituer, puisque le déséquilibre, l'irrégularité et l'inconfort représentent des caractéristiques fondamentales et constitutrices de la vie.

## **Autonomie**

Revenons à l'autonomie : comme pour n'importe quelle autre activité dans laquelle l'enfant est impliqué, il est utile et indispensable qu'il apprenne à se débrouiller lui-même. Ce type d'enseignement présuppose que l'adulte retienne sa tendance naturelle à « mater » qui nous incite instinctivement à « donner la becquée », de façon à inviter l'enfant à se confronter à lui-même et à développer ses propres capacités. Apprendre à pêcher à un homme, plutôt que de lui donner des poissons, dit un proverbe chinois, signifie bien que fournir des poissons est un obstacle à l'apprentissage de la pêche, aussi nourrissants que soient ces poissons. Mais bien sûr, et cela constitue la réalité de ce problème, il est plus pratique de fournir des poissons frais, petits objets pouvant être tenus facilement en main, car l'apprentissage de la pêche implique une procédure plus lente et plus subtile, où l'enseignant doit

consciencieusement approfondir la compréhension de son propre art et en même temps être plus perspicace quant au fonctionnement global de l'enfant. Le chemin long, dit Platon, plutôt que le chemin court où le maître fournit des réponses toutes faites à son élève. L'enfant doit apprendre à travailler par lui-même, sinon il cherchera éternellement ses réponses chez les autorités établies – signe de respect sans doute - au lieu de chercher en lui-même. L'apprentissage de l'autonomie doit cependant commencer très tôt, et ce n'est pas par des injonctions immédiates ou tardives d'autodétermination forcée que le jeune adulte s'initiera à cet aspect crucial de son existence – comme beaucoup de parents le croient, lorsqu'ils font soudain face, dans l'urgence d'un problème spécifique, à ce qu'ils considèrent comme une influence négative et perverse du monde extérieur sur leur enfant. Le processus qu'il s'agit d'engager est d'encourager l'enfant à faire confiance à ses propres capacités à penser, à produire des idées, à délibérer et à juger par ses propres moyens, par lui-même, et cela s'accomplira uniquement par une lente initiation, par le biais d'une pratique constante qui démarre dès le plus jeune âge.

Nous rencontrerons deux objections courantes à une telle attitude pédagogique, étroitement liées entre elles. La première est l'argument de valeur, la seconde est l'argument du doute, son corollaire. L'argument de valeur affirme que les enfants ont besoin de valeurs pour se construire eux-mêmes, points de repère sans lesquels ils ne peuvent grandir et se constituer eux-mêmes pour devenir des adultes matures et responsables, valeurs sans lesquelles un être humain n'est pas complet. Aussi, les parents, ou les enseignants, dans le but d'éduquer, se doivent de véhiculer un nombre de lignes directrices sur les questions fondamentales : le vrai et le faux, le bien et le mal, la vérité et le mensonge, la beauté et la laideur, l'interdit et l'obligation, les droits et les devoirs, etc. Disons que les adultes, en général, se conçoivent eux-mêmes comme les gardiens de certains principes acquis et hérités, composant une axiologie approximative dont les fondements ne sont pas vraiment clairs, quand ils ne sont pas pétris de contradictions. Néanmoins ils restent convaincus que ces valeurs sont nécessaires aux enfants dont ils sont responsables, pour un mélange de raisons pratiques, idéologiques, ou simplement pour affirmer leur autorité, distinctions majeures, pourtant plus que souvent négligées. Si nous insistons sur le côté arbitraire de ces schémas éducatifs, c'est parce que la raison y joue seulement un rôle mineur, voire absent. Il est évidemment utile et nécessaire d'inculquer à l'enfant un ensemble de « vérités » générales sur la réalité globale et singulière, issu de notre expérience d'adulte, de façon à ce que ses actions et décisions ne soient pas réduites au cas par cas, afin qu'il apprenne à ne pas se limiter à des impulsions purement instinctives ou réactives. Nous ne devons pas oublier que cette entreprise est destinée à fournir du sens au monde et à sa propre existence, un sens dont l'enfant a besoin. Mais, si nous n'allouons pas à cet enfant un espace de liberté pour créer de lui-même une telle vision du monde, il deviendra, comme beaucoup d'êtres humains, le produit d'un conditionnement réducteur,

rigide et irréfléchi, à moins qu'il se révolte contre une perspective dogmatique avec une contre-perspective également dogmatique. En ce sens, il doit être initié à la pratique des principes généraux de sagesse, de connaissance et d'utilité, pour des raisons existentielles, morales et intellectuelles, avec un certain degré d'imposition sans lequel ces principes perdraient leur force, mais il doit également apprendre à analyser, comparer, critiquer, questionner et formuler de tels principes généraux de sa propre gouverne. Ce pari éducatif, pari sur la raison et l'autonomie, exige un engagement vaste, généreux et exigeant, devant lequel trop de parents et d'enseignants reculent, pour différentes raisons : manque d'énergie, manque d'éducation, peur, etc.

Les mêmes principes seront plus ou moins utilisés pour « l'argument du doute » avec de surcroît l'affirmation que l'incertitude est génératrice d'anxiété : il faut protéger le pauvre petit être. Mais de la même façon que protéger en permanence un enfant de la mise à l'épreuve corporelle ne lui permettra pas de développer sa force physique, il en va de même pour sa force psychique. Si un adulte conçoit sa responsabilité envers l'enfant principalement comme une protection contre lui-même et le monde extérieur, nous ne devrions pas être surpris que cet enfant développe une vision paranoïaque du monde, un monde qui ne ressemblera jamais à ce qu'il devrait être, un monde sur lequel en tant qu'adulte il ne pourra jamais intervenir, puisqu'il n'aura jamais travaillé ses propres capacités, puisqu'il n'aura jamais été initié à sa propre puissance. Comment quelqu'un peut-il être généreux et libre s'il n'a jamais subi l'angoisse du doute, s'il n'a pas appris à le confronter, à l'accepter, à le résoudre et même à l'aimer comme une sorte de déséquilibre qui maintient l'esprit et le garde vivant ? Le symptôme premier d'une société de consommation n'est-il pas le fait que les adultes sont plus soucieux de satisfaire leurs misérables besoins immédiats, privés et quotidiens, que de relever n'importe quel autre grand défi enthousiasmant ? Mais cette dernière attitude exige de développer une certaine confiance en soi, au fil du temps, à travers les nombreux obstacles et difficultés apparentes, et grâce à eux.

Un dernier point que nous désirons soulever sur cette question est que les enfants ont un sens plus aigu de la gratuité que les adultes : ils savent encore comment jouer divers rôles, comment faire « comme si », comment être dans l'instant, ils perçoivent plus aisément la facticité de leur comportement et se sentent pour cela probablement moins menacés que leurs aînés par le libre examen et la vérification de leurs postures et de leurs idées. Du fait de leur âge et de leur ancrage dans l'existence, les adultes ont plus à perdre et à prouver : souvent, ils craignent la mort et l'absurdité, plus qu'ils n'aiment l'authenticité, la vie de l'esprit et la mise à l'épreuve de l'intellect. En cela réside probablement la raison principale pour laquelle ils se sentent obligés de répondre aux questions des enfants, refusent ouvertement d'admettre leur ignorance sur des questions fondamentales, et imposent leur autorité de manière inconsiderée. Tout cela avec la meilleure conscience du monde, et pour le bien suprême des enfants, du moins en apparence.

## Complaisance

Le troisième travers important par lequel le questionnement de l'enfant et son étonnement sont anéantis est ce qu'on pourrait qualifier de complaisance ou d'attitude condescendante. Sa manifestation la plus fréquente surgit comme une exclamation, en guise de réponse aux mots de l'enfant, qui ressemble à quelque chose comme : « Oh ! Écoute ça ! C'est trop mignon ! ». Par le mot complaisance, nous entendons à la fois une complaisance à l'égard de l'enfant et à l'égard de l'adulte lui-même, ce dernier pensé à la fois comme témoin des mots enfantins et auteur du commentaire, en son attitude paternaliste et satisfaite. Il s'agit aussi d'une complaisance envers l'enfant puisque, par facilité, nous ne lui permettons pas de s'entendre, nous ne l'encourageons pas à s'écouter réellement, à prolonger son discours, à l'explicitier, à se saisir de ses propres paroles, à en envisager les conséquences et les applications. De manière générale, l'enfant est alors principalement incité à offrir une performance, à être en représentation, à plaire à l'adulte, à être mignon, à éparpiller quelques mots dans l'espoir de quelque succès aisé, un succès qui sera acquis dans la mesure où il obtient une exclamation de satisfaction de la part de l'autorité en place. Quant à l'adulte, il se satisfait de peu puisqu'il ne prend pas la peine de penser jusqu'au bout ce qu'il a entendu. Peut-être le désir de l'enfant était-il d'exprimer quelque chose de profond et de puissant, tentative qui se trouve en un certain sens ridiculisée, en se voyant réduite à la mignardise et à la coquetterie.

Quand bien même il serait surpris ou pris au dépourvu par le rire, le sourire ou l'exclamation de l'adulte, en un second temps l'enfant sera content de son succès : la prochaine fois il essaiera de manière délibérée d'obtenir un résultat identique, plutôt que de tenter à nouveau d'exprimer quelque chose de profond, encourageant chez lui un comportement d'histrion. Le travail de l'adulte, le défi qui se pose à lui était de creuser, d'approfondir et de mettre au jour l'intention de l'enfant, qui était peut-être une intuition forte comme les petits peuvent en avoir, du type « le roi est nu ! ». Ou encore l'une de ces questions basiques, oubliées depuis si longtemps, si embarrassantes pour nous, du type « Pourquoi sommes-nous là ? ». La responsabilité de l'adulte doit davantage être d'inviter l'enfant à aller plus loin, responsabilité qui nécessite ouverture, réceptivité, vigilance, patience et un minimum de rigueur. Combien d'enseignants négligent trop facilement le discours de l'enfant pour ces manques très spécifiques, alors qu'une écoute attentive leur aurait fourni de précieux éclaircissements sur certaines difficultés pédagogiques, ou aurait permis d'éclairer ou de justifier certaines interprétations inattendues d'objets de connaissance. N'oublions pas que la réaction « C'est mignon ! » est l'équivalent inverse ou l'image miroir de « Tout ça n'est que charabia ! » : le sens profond est oublié dans les deux cas.

La condescendance est une attitude complexe. Pourquoi être vexé lorsque quelqu'un essaie d'être gentil ? Si vous l'accusez de ne manifester aucun respect dans sa façon de s'adresser à vous, il opposera à vos critiques sa

gentillesse et ses bonnes intentions envers votre personne. Et que pourrez-vous répondre, sinon quelque chose comme « Mais tu me traites comme un enfant ! ». Les adolescents se rebellent avec colère contre cette attitude, parce qu'ils arrivent difficilement à déceler et à conceptualiser le problème que pose cette attitude, parce que prime alors le sentiment de frustration et que la colère reste le seul mode de rébellion. Mais l'enfant, lui, opère dans un mode relationnel de dépendance : la complaisance peut fort bien ne pas le gêner. Il veut principalement obtenir des manifestations d'amour et d'appréciation, il n'est pas encore trop angoissé au sujet de sa propre autonomie, du moins pas sur la question de la pensée et des idées. Aussi sacrifiera-t-il très facilement un désir d'exprimer des pensées profondes, intelligentes et passionnées, ainsi fera-t-il fi d'une intention qu'il n'est pas sûr de maîtriser, afin de simplement plaire à l'autorité en place. Il se sent davantage valorisé par ces réactions condescendantes que par la demande d'un questionnement supplémentaire ou d'une discussion avec l'adulte, à moins qu'il ne devienne plus conscient de ses capacités de penser et n'apprenne à les apprécier et à leur faire confiance. Observons le sourire permanent que certains adultes arborent comme un signal de bienvenue du discours de l'enfant : ne nous sentirions-nous pas insultés si l'on nous écoutait avec ce même sourire quasi contraint ? Le sourire fréquent, qui pour un nouveau-né comporte un sens fort et important, peut devenir un obstacle quand l'enfant grandit, quand il a besoin d'être pris au sérieux.

### **Aimer les enfants**

Sans aucun doute, les adultes peuvent apprendre en discutant avec les enfants. En raison de leur attitude naïve, pas encore trop conditionnée, ni fermée à l'originaire, moins effrayée par les vérités générales et leurs implications, moins soucieuse de l'approbation de la société, moins calculatrice et cynique, ils peuvent produire ces trésors de sagesse et de vérité que nous, adultes, aimons tant entendre : « La vérité sort de la bouche des enfants » dit-on. Au point que ici et là quelques théoriciens érigeront sans hésitation l'enfant en véritable maître, et comme souvent lorsqu'un maître est posé sur un piédestal et glorifié, les idolâtres capituleront devant leur propre capacité à penser ; dans le cas présent, ils abandonneront leur propre capacité de se confronter à eux-mêmes et à la radicalité de la jeunesse.

Ceux-là oublient trop facilement que l'enfant lui-même ignore son enfance : on doit avoir parcouru un long chemin avant de se connaître soi-même et de connaître son entourage. L'esprit humain est malin : il est suffisamment renseigné sur lui-même pour être capable de nourrir et de flatter ses propres tendances tortueuses. Notre charmant esprit est entraîné depuis son plus jeune âge à interpréter le monde, à lui donner du sens, à adapter son langage et sa vérité afin de se sentir plus à l'aise, afin de se sentir mieux, et d'oublier sa propre faiblesse et sa mortalité. Que ce soit en n'écoutant pas l'enfant, de manière grossière ou subtile, en le faisant taire avec des réponses, en souriant ou en riant à ses mots puérils,

en contemplant et en admirant son « petit soi merveilleux », en basculant dans le piège douillet de la nostalgie : un simple quart de tour de cheville sépare l'utilitarisme, le dogmatisme, le cynisme et le romantisme. Dans tous les cas, ces attitudes protégeront notre vieil être usé par l'expérience, des étincelles de génie primitif jaillissant de manière inattendue de l'inconscience de notre progéniture. Il est trop facile d'utiliser ces petits êtres et leurs éjaculations simplement pour offrir à notre soi anxieux et timoré un complément d'âme. Ne ressemblons pas à ces vieux empereurs chinois pitoyables qui avaient pour habitude de se baigner avec des douzaines d'adolescentes dans le but d'obtenir de ce bain de jouvence quelque jeunesse et quelque longévité. Nous pouvons aimer les enfants comme la dame de charité aime ses pauvres. Elle visite les taudis chaque dimanche après-midi, après le déjeuner et avant le thé, apportant quelques vêtements usés et installant deux ou trois rideaux en dentelle aux fenêtres abîmées. Elle se sent bien, tellement bien, et ce sentiment intense de chaleur et de bonne conscience la suivra tout au long de la semaine, tandis qu'elle s'emploie à ses activités mondaines, frivoles et sans intérêt. Les enfants peuvent être des esprits très provocateurs, dans la mesure où nous provoquons leur esprit. L'adulte qui se présente lui-même comme l'« animateur » d'une discussion philosophique avec les enfants, qui ne les confronte pas à leur propre pensée en général ne se confrontera pas lui-même : s'il ne s'engage pas lui-même dans une activité philosophique, il ne pourra pas s'assurer que les enfants philosophent, ne serait-ce que parce que les enfants ignorent en quoi consiste la philosophie et ses exigences, qu'il s'agit bien de leur enseigner. Si l'adulte ne trouve pas une façon de s'engager lui-même plus profondément dans la réflexion philosophique au cours du travail en classe — un engagement qui ne prendra pas nécessairement une forme identique à celle des enfants — ceux-ci seront moins enclins à s'engager plus avant. Après tout, c'est lui l'enseignant, et si l'enseignant agit comme un spectateur, les enfants feront de même, et participeront seulement de manière formelle à l'exercice.

En général, les adultes sont contents des enfants, comme de n'importe quel autre être ou objet, lorsqu'ils obtiennent d'eux ce qu'ils attendaient. Cette affirmation semblera très dure envers ces adultes « pleins de bonne volonté ». Pourtant, peu importe la nature et la légitimité de la volonté, elle reste une volonté. Et cette volonté est diverse. Le schéma le plus classique est la volonté de voir dans l'enfant ce que nous y mettons - le retour de l'investissement -, et celle d'être satisfait en entendant l'écho de nos propres mots, de notre propre système mental. Que ce soit en l'écoutant avec une sorte de hochement de tête paternaliste, qui signifie « Vas-y petit garçon, vas-y petite fille, participe, exprime-toi, c'est bien de t'entendre parler, même si j'en sais plus que toi et je te le dirai à la première occasion. » Ou que ce soit par l'imposition plus franche et directs d'une axiologie, d'une éthique, qui sans patience aucune ne supporte aucune déviance ou hérésie. Ou encore, ce peut être en ne laissant aucun moment ni interstice pour le questionnement. Le résultat reste le même : l'adulte ne saisit pas l'opportunité de philosopher, de problématiser sa

propre pensée, et par conséquent, comment peut-il induire ou encourager un processus philosophique dans l'esprit de l'enfant ? Comme pour commencer à philosopher, l'adulte doit être conscient de ses propres raisons de philosopher, a fortiori s'il veut philosopher avec les enfants. Ainsi ses élèves ne deviendront pas un quelconque refuge pour qu'il se sente mieux. Assez étrangement, devenir conscient de la vraie nature du philosopher avec les enfants passe probablement par l'aveu d'un désir égoïste de la part de l'enseignant, qui peut seulement s'accomplir en confrontant sa propre pensée avec la pensée des enfants, puisqu'ils sont dotés d'un génie naturel, mélangé à une suprême banalité, combinaison que les adultes ne sauraient par eux-mêmes produire. Simultanément, nous découvrons de véritables perles, si nous sommes capables de les entendre, car nous nous sentons si puissants avec notre propre connaissance « accomplie » et nos compétences. Mais enfin, pourquoi pas, il y a de pires conditions et chemins pour philosopher !

